RUINES

ROMAINES

DE L'ALGÉRIE

KABYLIE DU DJURDJURA

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉE
DÉPÔT LÉGAL Seine n° 9773 1868

PAR

M. CH. DE VIGNERAL

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR

PARIS

IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

En vente chez les principaux libraires.

1868

Tous droits réservés

RUINES ROMAINES

DE L'ALGÉRIE

KABYLIE DU DJURDJURA.

Le pays si improprement appelé Grande-Kabylie, et auquel je restituerai son vrai nom de Kabylie du Djurdjura, a été sinon occupé, du moins étroitement surveillé par les Romains. Bien des pages ont été écrites pour ou contre cette opinion : je n'en tiendrai nul compte, ayant demandé à une étude patiente et détaillée du sol, aux vestiges divers que j'y ai rencontrés en grand nombre, des arguments plus décisifs, à mon sens, que toutes les discussions possibles de cabinet.

Ceci posé, donnons, avant d'entamer le détail des ruines, un aperçu sommaire de l'occupation romaine dans cette région.

Une première zone voisine de la côte devait être entièrement soumise et très-habitée : les grandes ruines du cap Djinet, de Dellys, Tigzirt, Taksebt, Azeffoun, etc., etc., en sont les témoins muets. Elle s'arrêtait parallèlement à la mer dans la vallée du Sebaou avec des débouchés sur la Mitidja à l'ouest et Bougie à l'est. Dans toute cette vallée et dans celle de l'Isser jusqu'au col

des Beni-Aïcha, on rencontre un grand nombre de ruines plus ou moins considérables, presque uniformément placées à mi-côte dans les revers sud du thalweg entre 300 et 400 mètres de hauteur, protégeant cette zone contre les massifs montagneux en arrière.

A l'ouest, au delà des Iflissen-Oum-el-Lil, les affluents de droite de l'Isser traversent un pays relativement facile : là nous trouverons quelques points militaires bien accusés. A Tizi-R'ennif, un fortin gardait la crête basse qui relie les Iflissen aux Aït-Khalfoun, séparant les plaines de Dra-el-Mizane et de Bour'ni du bassin de l'Isser. Au delà nous verrons encore, au pied des grandes arêtes du Djurdjura, divers postes, depuis 400 jusqu'à 800 mètres de hauteur, commandant les larges vallées ménagées par un bouleversement tout particulier du sol entre la grande crête et les massifs intérieurs des Maâtka et des Aït-Iraten. Le dernier de ces postes est à Ir'bir', presque exactement sous le méridien de notre Fort-Napoléon : cette ceinture, sensiblement parallèle à la première, s'arrête à un pays très-difficile d'où partent vers le nord les grands contre-forts des Aït-Yenni et des Aït-Iraten.

A l'est, l'occupation ne semble pas s'être étendue au sud de la route directe sur Bougie par Ksar-en-Kebbouch. Les cols de Tarch, d'Akfadou et de Cheria, ces derniers surtout, assez facilement accessibles, ne présentent pas de traces romaines : j'ai suivi la crête dans toute cette partie sans y rencontrer aucun vestige; au delà, vers le sud, entre Chellata et Tirourda, les recherches sont encore plus inutiles. Pour le massif intérieur, je ne crois pas à l'occupation si discutée de Koukou. En dehors de toute raison archéologique, j'observerai que, maîtres de ce point, les Romains n'auraient pas manqué, avec leur sûreté habituelle de coup d'œil, de s'établir à quelques kilomètres plus haut et en arrière, dans cette superbe position du Sebt des Aït-Yahia, véritable observatoire et clef du pays : nous y trouverions donc leurs traces, ce qui n'est pas.

Ainsi toute une partie de cette région, qui forme sensiblement aujourd'hui le cercle du Fort-Napoléon, était complétement en dehors de l'action romaine.

La crête rocheuse du Djurdjura, soit par ses neiges, soit par son terrain même, est inhabitable en très-grande partie : elle a dû tout au plus servir d'asile aux brigands divers qui n'ont jamais manqué en Afrique; elle était donc de peu d'importance politique, et le fameux mont Ferratus n'a jamais été l'épouvantail qui fit reculer le comte Théodose dans les guerres de Firmus, comme on l'a prétendu fort légèrement dans la *Revue des Deux Mondes,* il y a deux ou trois ans. En ce moment, observons seulement que nous avons vu son pied nord surveillé sur une grande longueur; nous lui trouverons aussi sa ceinture de postes romains, au sud, dans toute la vallée de l'Oued-Sahel.

Le vrai massif kabyle qui serait, à mon sens, limité par l'Oued-Sahel et sa branche supérieure, l'Oued-ed-Dhous, jusque vers Bordj-Bouïra, au delà une ligne conventionnelle allant rejoindre l'Oued-Djemâa, puis l'Isser jusqu'au pont de Benhini, et enfin, de ce point, la ceinture ouest du bassin de ce fleuve jusqu'à la mer, n'est pas en entier compris dans la subdivision de Dellys. Les annexes des Beni-Mançour et de Tazmalt occupent en grande partie les revers sud du Djurdjura; le cercle de Sétif prend l'amorce des Illoulen ; le cercle de Bougie occupe un large triangle compris entre cette ville, les Aït-Ksila et les Ourzellaguen ; enfin, à l'extrémité ouest du massif, nous entamons légèrement le territoire civil de l'Alma, où se trouvent les positions très-intéressantes du col des Beni-Aïcha et de Merça-'d-Daddjadj.

Par exception à la règle que je me suis tracée de suivre les divisions politiques, séduit par un ensemble géographique aussi compacte, je donne ici cette étude complète, mais avec quelques réserves : faute de temps, surpris d'ailleurs par la mauvaise saison, je n'ai pu visiter ni les Aït-Ksila, Imzalen et Aït-Amran, au bord de la mer, ni la haute vallée de l'Oued-Sahel en amont de

Tiklat. Pour la côte, M. Robillard, capitaine au 3e tirailleurs, qui a étudié ce pays en détail, a bien voulu m'envoyer des renseignements précis dont je n'ai pas à vanter le mérite; les lecteurs l'apprécieront facilement. Pour la vallée, j'ai dû procéder par renseignements : il n'y a heureusement sur le cours supérieur du fleuve qu'un petit nombre de ruines et d'importance secondaire. J'ai pu trouver d'ailleurs dans divers auteurs quelques renseignements sur les vestiges existant aux Aït-Our'lis, Ourzellagnen, Illoulen, etc. Quant à l'annexe des Beni-Mançour, j'ai dû à la complaisance de M. Durand, qui commande ce poste, un travail pour lequel je ne saurais que répéter ce que j'ai dit pour M. Robillard : De tels correspondants sont aussi précieux qu'ils sont rares; qu'ils reçoivent ici tous mes remercîments.

Les tribus suivantes appartiennent à la subdivision de Dellys; au delà des Aït-Khalfoun il n'y a plus de traces romaines[1] jusqu'aux Khachenas de la plaine, aujourd'hui fondus dans le territoire de l'Alma, qui est notre limite à la mer.

Après l'étude des ruines, je donne le tracé probable des voies de communication anciennes, une étude rapide de la géographie comparée de cette région, enfin les monuments épigraphiques que j'ai pu y rencontrer.

Me permettra-t-on, en terminant, une timide observation, car la politique est en dehors de mon rôle : plus forts que Rome, nous avons planté notre drapeau au sommet des Aït-Iraten, c'est le nœud du pays : très-bien, mais n'est-il pas logique que de là parte toute direction et tout commandement, en un mot que la subdivision y soit placée et non à Dellys, ville d'avenir nul, isolée et sans rapports d'intérêts ni même communications directes avec les cercles qui en dépendent? Fort-Napoléon comme

1. Le point d'Aïn-Sultan, signalé comme présentant des ruines et même identifié par quelques auteurs avec l'Auximis de Ptolémée, n'offre, m'a affirmé M. Belin, officier au bureau arabe d'Alger, qui a bien voulu vérifier le fait à ma demande, aucune trace antique : des soulèvements naturels ou les grands dallages de la route turque auront sans doute fait illusion dans quelque observation trop rapide.

centre, remaniement des cercles d'une manière plus rationnelle[1], routes ouvertes sur Bougie, les Beni-Mançour et Dra-el-Mizane. Voilà quel serait mon programme, et je croirais volontiers à l'avenir du pays kabyle, susceptible de grands progrès avec une population peu aimable assurément aujourd'hui, mais industrieuse et commerçante au suprême degré.

Étant donnée une langue kabyle, qui m'est d'ailleurs parfaitement inconnue, j'ai cru devoir respecter les noms indigènes : je les donne donc tels que les écrit M. le colonel Hanoteau, dont la compétence ici n'est pas discutable, et je suis heureux de le remercier du concours qu'il a bien voulu me prêter en maintes occasions.

1. On m'objectera presque une impossibilité dans les conditions présentes, soit; mais Tizzi-Ouzzou ne vit pas, je suppose, d'une garnison de vingt à trente hommes. Ouvrez d'ailleurs une route sur Bougie, et le mal sera vite réparé. Je supprimerais ce point comme cercle pour créer un grand poste militaire, en même temps gîte d'étape vers Bougie (et le besoin s'en fait grandement sentir), quelque part aux Aït-R'oubri, vers Mek'néâ, Chebel ou Tala-Ouzar, on n'a que l'embarras du choix, le bois et l'eau à volonté, grand avantage sur le Fort-Napoléon et surtout Dra-el-Mizane.

SUBDIVISION DE DELLYS.

I.

CERCLE DE DELLYS.

Territoire civil. — Tribu des Issers-Droue, — des Oulad-Smir, — des Gharbi, — des Djedian, — du Sebaou-el-Kedim, — des Zmouls (Abid et Oulad-Moussa), — des Beni-Slyem. — Confédération des Iflissen-Oum-el-Lil. — Fraction des Aït-Mekla, — D'el-Ber'la, — des Iroumrassen, — des Bou-Roubâa, — des Aït-Chennacha. — Tribu des Aït-Ouaguennoun, — des Iflissen-el-Lebahar.

TERRITOIRE CIVIL.

Dellys. La ville arabe qui a succédé à Rusuccurrum a été naturellement bâtie de ses vestiges que les constructions françaises ont achevé de faire disparaître, au moins en grande partie. Il faut donc ici demander des renseignements à des auteurs plus anciens pour avoir quelque idée de l'importance de la cité romaine.

Léon l'Africain (édition latine, p. 204) cite Teddeles comme entourée encore de très-anciennes et très-fortes murailles, et pourvue d'eaux très-abondantes.

Voici, deux siècles plus tard, la description de Schaw (1er vol., p. 110) : « Dellys est bâtie des ruines d'une grande ville... qui paraît avoir été aussi grande que Temendfuse (Rusgunia, au cap

Matifou). Elle s'étend sur le côté nord-est de la montagne, au sommet de laquelle se voit à l'ouest partie de l'ancien mur et quelques autres ruines qui semblent annoncer beaucoup d'antiquités : dans la muraille, au-dessus du port, est une niche avec une statue dans l'attitude d'une Notre-Dame; mais les traits et la draperie en sont gâtés. »

Cet auteur signale de plus au sud-est les vestiges d'une épaisse muraille qui s'avançait peut-être dans la mer pour former un cothon. Il ne trouve plus ces belles eaux dont parle Léon, car les habitants, dit-il, se plaignent d'en manquer.

Cette observation a amené, avec raison, je crois, M. Fournel à fixer entre ces deux voyageurs la destruction de l'ancienne conduite d'eau romaine dont on retrouve encore les traces jusqu'à la prise, au Djebel-bou-Mdas.

Aujourd'hui les antiquités de Dellys se réduisent à quelques fragments des anciens remparts visibles à l'ouest; près de la mer, du même côté, en dehors de l'enceinte moderne, d'assez nombreux blocs taillés en désordre; d'anciennes citernes à S^{i} Soussan, et divers débris de mosaïques. Les travaux des fondations de l'hôpital ont fait découvrir des médailles et quelques amphores; enfin le hasard a mis au jour un très-beau sarcophage, aujourd'hui au musée d'Alger, et qui a été longuement décrit et étudié dans la *Revue africaine* (t. IX, p. 74). Des substructions de thermes ont été aussi signalées en 1860 (*Revue africaine*, t. IV, p. 474).

FRACTION DES BENI-THOURS.

El-Hammam. M. Carette signalait ici des ruines peu considérables, indiquant une simple station sur la route, entre Dellys et Taourga (2^{e} vol., p. 178). Nombre de personnes ayant suivi ce chemin m'ont affirmé n'y rien connaître de romain. Il est probable que les indigènes auront signalé comme antique, à M. Carette, un amas de décombres berbers ou kabyles, voisin de la rive gauche de l'Oued-el-Hammam.

FRACTION DE TAOURGA.

Taourga (pl. I, fig. 1). L'occupation romaine avait ici un caractère mixte parfaitement accusé : ville ouverte, protégée par une citadelle inaccessible. La première, construite sur un plateau sensiblement horizontal, dessinant à peu près un rectangle de 200 mètres sur 500, présente encore de nombreux soubassements en pierres de taille ou en blocage, et quelques enceintes entières. Mais le plus souvent les matériaux antiques ont été employés à la construction des maisons indigènes ou par nous-mêmes, comme le bas-relief encastré dans la fontaine, ou bien ont été disposés en clôture le long des chemins. On rencontre aussi en foule des fragments de poteries et de briques cannelées.

La nécropole était sur le revers est du plateau, dans des pentes très-raides occupées aujourd'hui par un beau jardin appartenant au caïd : là se voient encore plusieurs tombeaux creusés dans le roc et une chambre sépulcrale appelée Rmîlia : elle est en forme d'éventail, de 1^{m},70 de hauteur et 4 mètres de profondeur, et contenait trois tombes contiguës, creusées à 0^{m},50, qui renfermaient des ossements, m'a-t-on dit. Le caïd l'a fait cimenter et s'en sert indifféremment comme magasin à outils ou lieu de sieste.

On y entre de plain-pied, car elle a été taillée dans une grosse masse rocheuse, en saillie de 4 à 5 mètres, sur les flancs de laquelle sont des traces d'escalier. La face supérieure a été également travaillée et porte des amorces de corniche. Il devait y avoir un couronnement quelconque.

Au sud de la partie horizontale du plateau se dresse un escarpement vertical d'une cinquantaine de mètres, que couronne une crête orientée est-ouest, large à peine de 5 à 10 mètres sur 150 à 200 de longueur, aujourd'hui occupée par le village d'Afir. Là était la citadelle romaine, dans une position militaire

superbe. L'enceinte est encore nette en maints endroits, surtout sur la face nord, où elle était d'ailleurs superflue; il y a là encore plusieurs assises de gros blocs. Le revers sud est moins abrupt, l'enceinte est plus effacée et m'a semblé être à une trentaine de mètres au-dessous de la crête. Toutes les maisons d'Afir sont naturellement faites de matériaux antiques, et il y a peu de temps encore les Kabyles ont trouvé dans une petite enceinte une série d'instruments de forgeron (tenaille, marteau, etc.). Cette langue de chat se termine vers l'est par une pente très-rapide sur le Chabet-Tixeraïn, et de ce côté au sommet se trouve un sarcophage commun d'un seul bloc.

Bassia, près de l'Azib du Kaïd-Lounès. Sur un plateau à pentes douces, entre deux ravins qui tombent dans l'Oued-Zenika, se trouvent les vestiges de cinq ou six grands mausolées (pl. II) aujourd'hui confus, car les Kabyles, à plusieurs reprises, y sont venus chercher de prétendus trésors. Dans ces masses de pierres de taille on reconnaît encore de fausses portes, quelques moulures et des encastrements de tout genre. La ville basse est cachée de là par un gros mamelon, mais toute la crête d'Afir est en vue, et je ne doute pas que cette position n'ait été la raison du choix excentrique de ce lieu pour les tombeaux de quelques hauts personnages du temps.

TRIBU DES ISSERS-DROUE.

Kobr-Roumia. Tombeau antique placé d'une façon très-pittoresque sur le versant est du Djebel-Beccouch : il est bien conservé et analogue aux différents Akbou signalés et décrits par le docteur Leclerc près du fort Napoléon, par M. Aucapitaine dans l'Oued-Sahel et le col. Hanoteau aux Aït-bou-Madhi (*Revue africaine*, t. II, p. 141; t. IV, p. 151 et 418).

Aïn-Tertra. Ruines confuses occupées en partie par un cimetière d'un centre assez étendu, dans une jolie position

adossée au nord au Djebel-Bedda et plongeant au sud sur une belle vallée avec la chaîne des Iflissen à l'horizon. Des jardins de figuiers et d'autres cultures ont complété la dévastation. Dans cette partie, que domine d'une vingtaine de mètres le cimetière, se trouvent deux belles sources qui portent la trace évidente d'aménagements romains; ailleurs ce ne sont que blocs renversés ou épars.

Aïn-Hameur. Au-dessus de cette source, quelques alignements de gros blocs taillés, vestiges d'un poste militaire, à en juger par sa position dominante; vue sur la mer et Alger. Il se rattachait sans doute au centre précédent dont il est très-voisin vers l'ouest.

Ras-el-Oued-el-Arba. Sur le large plateau qui sépare les têtes de l'Oued-el-Arba et de l'Oued-Aouedja, passage évident d'une des voies antiques sur Rusuccurrum, j'ai cru voir quelques traces très-vagues, entre autres celles d'une tour circulaire.

Doukheïra. Sur un petit mamelon rocheux, à mi-côte dans le revers nord de la vallée de l'Oued-Aouedja et à 500 mètres environ des pentes escarpées du Kondiat-ben-Adda, se voient les soubassements très-nets de deux chambres carrées de 4 à 5 mètres de côté, contiguës. C'est une large maçonnerie qu'accompagnaient de nombreuses pierres de taille aujourd'hui éparses; beaucoup d'autres, selon les indigènes, ont été enlevées pour diverses constructions modernes.

Skhour. Ce nom a été donné à deux gros rochers distants de 150 mètres environ, formant saillie sur la crête étroite du Djebel-Guemenna : de chacun d'eux partaient vers le nord, perpendiculairement à la crête, deux murs d'une fortification qui s'appuyait, à la partie inférieure, à deux autres blocs rocheux. Ce ne sont aujourd'hui que deux lignes bien accusées d'épais décombres; il n'y a pas de pierres de taille, et ce doit être quelque ouvrage berber.

El-Raïcha. Au pied sud du Kef-Sidi-Zerzour, sur les dernières pentes avant le débouché de l'Oued-Safsafa dans la plaine,

j'ai cru voir quelques traces informes d'un centre agricole, peut-être quelques blocs taillés.

Djebel-Kelaâ (fraction des Guious au sud de l'Isser). On m'avait signalé le sommet de cet escarpement rocheux comme présentant des ruines romaines; je n'ai vu que des soulèvements naturels de cailloux agglomérés, imitant à s'y méprendre des masses de blocage : de là est venue sans doute la croyance des indigènes.

TRIBU DES ISSERS-OULAD-SMIR.

El-Benian-mta-Mers-el-Djinet (pl. I, fig. 2). Ruines d'une ville qui couvrait plus de 20 hectares dans une position excessivement pittoresque. La baie appelée Mers-el-Djinet est bordée dans sa partie est, d'abord d'un ressaut très-raide d'une quinzaine de mètres, en arrière duquel le terrain s'élève en amphithéâtre, puis on rencontre un immense rocher appelé Settara, d'une hauteur de 40 à 50 mètres et long de 25 à 30 à sa base, que la mer atteint avec les vents d'ouest. Appuyé à ce rocher vers l'est et à une dizaine de mètres au-dessous du sommet, commence un plateau sensiblement horizontal pendant une centaine de mètres. En ce point deux têtes de petits ravins déterminent un col peu sensible au delà duquel le terrain se relève progressivement, formant son premier ressaut sérieux à 500 mètres vers l'est et se reliant ensuite par une crête étroite au pic de Djinet (408 mètres).

Au pied même du Settara commencent les ruines qui s'étendent dans un sol assez accidenté, sur un espace sensiblement carré de 2 à 300 mètres de côté. Il y a ici une dévastation complète, qu'achève chaque jour la culture. Aucun édifice n'est resté debout, mais un nombre considérable de blocs taillés, de toutes formes et grandeurs, dessinent encore des alignements et des enceintes de maisons. Deux fûts de colonne brisés sont les seules traces de sculpture que j'aie rencontrées. Le sol est partout

jonché de débris de briques et de poteries. L'intérêt principal de ces ruines réside dans une vaste enceinte en gros blocs rectangulaires, aujourd'hui renversée, mais dont l'alignement est évident encore et d'ailleurs commandé par le terrain; c'était une vraie forteresse dont le Settara formait la face ouest. Celles du nord et du sud (la première encore bien nette) suivaient les rebords du plateau, celle de l'ouest (125 mètres environ) était à quelques mètres en arrière du petit col dont j'ai parlé. Cette partie était la plus faible ou mieux la seule abordable; aussi les décombres y sont amoncelés. Somme toute, c'est une très-belle position militaire (pour les anciens).

Je n'ai pas vu à la Mersa, aujourd'hui ensablée, les traces du port qui s'y trouvait évidemment, malgré sa mauvaise exposition à l'ouest.

Haouch-bel-Abbès. En plaine, au-dessous de ce bordj, quelques traces informes de centre agricole.

Haouch-Nahal (bordj du kaïd). Quelques blocs taillés épars dans la plaine, un, entre autres, très-gros avec une large rainure.

Msalla. Ruine bien accusée d'un petit centre agricole, près et à l'ouest de l'Oued-el-Houmara, qu'il dominait d'une quinzaine de mètres à pic. Grandes pierres de taille debout et alignées dessinant cinq ou six maisons. A un kilomètre vers le nord et au delà du ravin qui descend de l'Haouch-ben-Ouali se voient à 500 mètres l'une de l'autre deux autres traces de maisons isolées.

El-Bordj, près de l'Haouch-el-Oudjani. Les indigènes m'ont dit qu'il existait en ce point quelques vestiges antiques; je ne l'ai pas vérifié.

TRIBU DES ISSERS-GHARBI.

Sidi-Fergan. On voit en ce point, situé près de la mer, sur la rive gauche de l'Oued-el-Merdja, des traces de murs et des pierres taillées éparses (près de Dra-Necissa).

Aïn-el-Kram. Source aménagée par les Romains. Les deux renseignements qui précèdent me viennent des indigènes; ils méritent, par suite, d'être vérifiés. Ce ne doit être tout au plus que quelque poste intermédiaire qui protégeait la route entre les deux villes de Merça-'d-Daddjadj et de Mers-el-Djinet.

TRIBU DES ISSERS-DJEDIAN.

FRACTION DES OULED-ABDALLAH.

Koubbet-Aïcha. Pierres de taille assez nombreuses éparses sur un mamelon voisin de l'ancienne route de Dellys. Poste de protection sans doute d'une voie romaine dont j'ai parlé aux Issers-Droue. Je donne encore ici d'ailleurs un renseignement indigène que je n'ai pu contrôler, grâce au soin tout particulier des Arabes, et surtout des Kabyles, de ne jamais se rappeler les ruines de leur territoire que lorsqu'on s'en éloigne.

TRIBU DU SEBAOU-EL-KEDIM.

El-Merica. Plusieurs renseignements m'ont fait chercher ici un poste romain. Il y a en effet place pour une belle vigie sur l'escarpement rocheux de ce nom qui domine le Sebaou. Je n'ai pas vu ici de trace antique, mais quelques constructions vagues, berbères ou même kabyles, en contre-bas du flanc sud du rocher, et, sur la crête, des soulèvements naturels imitant la pierre taillée, qui auront sans doute trompé ceux qui m'ont renseigné.

TRIBU DES ZMOULS.

FRACTION DES ABID.

Hadjar-Senadik. Gros bloc rocheux dans lequel ont été grossièrement taillés deux tombeaux contigus, orientés nord-

sud, près de la crête et du chemin formant limite des subdivisions d'Alger et de Dellys.

Akbou, appelé aussi *Benian-Nsara*. Point signalé par M. Carette (2e vol., p. 215), mais avec des données géographiques inexactes. Ruine bien accusée d'un petit fort rectangulaire de 30 mètres de côté (est-ouest) sur 20 (nord-sud), couronnant le sommet d'un gros mamelon conique, escarpé de toutes parts d'une centaine de mètres sur le contre-fort dont il fait partie, et de plus de 400 sur la plaine. Position militaire de premier ordre, vue magnifique sur la mer, tous les Issers, Aïn-el-Arba des Beni-Slyem, le Djurdjura, les Aït-Khalfoun, les Khachenas et le col des Beni-Aïcha; en ce point se touchent aujourd'hui les trois cercles d'Alger (annexe), de Dellys et de Drâ-el-Mizane. L'enceinte, en partie debout, de $1^{m},50$ à $2^{m},50$ sur la face ouest, est encore marquée au nord par un fragment de 3 mètres de hauteur. A l'est se voit un soubassement en pierres de taille et peut-être des traces de porte; la face sud est rasée et marquée par des décombres, et 4 mètres en arrière de la face nord est un alignement de gros blocs très-enterrés, parallèle à l'enceinte; pareille disposition semble avoir existé au sud : l'intérieur de ces compartiments a été rempli de décombres confus où se voient un grand nombre de fragments de briques cannelées. Le centre du bâtiment a dû former une sorte de cour, bien marquée par une dépression très-sensible du sol. Les murs étaient en blocage bien construit, relié à intervalles égaux, de $2^{m},50$, par des chaînes verticales de pierres de taille. Un fragment de sculptures à moulures analogues à celles d'El-Kheloukh, de Taksebt (Aït-Mekla) et de Ksar-bent-es-Sultan (Tizi-Ouzzou), accuse ici la même époque de construction.

Tombeau isolé, ouvert par les Kabyles, sur le flanc nord du mamelon, à 200 mètres environ du fort. Je n'ai pas vu d'inscription.

FRACTION DES OULAD-MOUSSA.

Diar-Mami. D'après M. Berbrugger (*Époques militaires de la Grande-Kabylie*, p. 274), ces « ruines sont situées à 2 kilomètres 1/2 du fondouk de l'Azib-ben-Zamoun, dans la direction ouest quart nord, en face de la gorge de l'Oued-Chander et sur la rive droite de ce ruisseau. De nombreuses pierres taillées existent dans cette ruine d'un établissement militaire qui se divisait en deux parties distinctes séparées par une vallée profonde. » Ces ruines ont sans doute été dévastées, car on ne m'a plus montré sous ce nom que quelques vestiges insignifiants couronnant les sommets de deux petits mamelons distants de 150 mètres environ, séparés par un col très-doux.

Tala-Isli. Fontaine que les Kabyles avaient aménagée avec des matériaux antiques provenant du point précédent, et parmi lesquels se trouvait un bas-relief (aujourd'hui au musée d'Alger), avec inscription donnant le nom ancien du fort, Castellum-Tulei. Une autre pierre tumulaire trouvée à Diar-Mami a donné la même indication.

TRIBU DES BENI-SLYEM.

FRACTION DE BOU-MALI.

Aïn-el-Arba. Je n'ai pas vu ce point, mais plusieurs renseignements s'accordent pour y signaler, sur les pentes nord de la montagne, les ruines d'un petit poste militaire dont les soubassements et même quelques assises en pierres de taille sont conservés.

Près de là on trouve, m'a-t-on dit, trois ou quatre tombeaux creusés dans le roc.

Ce poste était une avancée de Taourga vers l'est, et peut-être une protection de route.

CONFÉDÉRATION DES IFLISSEN-OUM-EL-LIL.

AUJOURD'HUI TRIBU DES BENI-AMRAN.

FRACTION DES AÏT-MEKLA.

Taksebt (pl. IV, fig. 1). Position militaire très-remarquable, presque inaccessible sur trois faces et reliée au nord par un col très-étroit à Ir'il-bou-Afir. Vue sur les Aït-Khalfoun, débouché des vallées de Dra-el-Mizane que surveillait par l'ouest l'Akbou-des-Zmouls. Un fort, de 200 mètres environ d'enceinte, occupait tout le plateau horizontal et en suivait les contours irréguliers. Ce tracé est encore presque entièrement marqué par d'épaisses murailles (1^{m},70) en blocage soigné et chaînes de pierres de taille, hautes de 1 à 2 mètres, mais encombrées de broussailles. Aux saillants sont des traces de tours carrées. Une avancée sur le col est encore très-nette. L'intérieur du fort, occupé aujourd'hui par quelques maisons kabyles, présente de nombreux débris de toute sorte, briques, poteries, etc.; plusieurs fragments de murs ont été utilisés par les indigènes.

La belle source dite Tala-Ikhem, à petite distance au nord-ouest, devait alimenter ce point : de grosses masses informes de blocage y accusent un aménagement considérable; il y a aussi près de là trace de deux ou trois maisons.

Tala-Our'anim. Ruine signalée par M. Carette : « Source couverte des ruines d'un établissement antique... » (2^{e} vol., p. 215). Les deux petites sources de ce nom n'offrent aucun vestige antique, mais à 200 mètres environ vers le nord sont les ruines d'une construction considérable, très-nette en partie, et dont je ne peux toutefois m'expliquer l'objet. A l'ouest, un alignement assez court est bien accusé par quelques blocs en place et un gros fragment de mur. A quelques mètres en arrière sont deux petites chambres rectangulaires, revêtues de ciment et déblayées

jusqu'au sol. Les murs ont encore de 1^{m},50 à 2 mètres de relief. De ce point part dans la direction sud-ouest un mur long de 20 à 25 mètres, très-enterré, car il est percé de plusieurs portes formant arcade, et l'on découvre à peine les voûtes (briques sur champ, en plein cintre). Les autres faces sont confuses et ne présentent que des débris informes. L'ensemble paraît irrégulier et avoir suivi une forme peu accusée du terrain. La position de ce point au fond d'une cuve dominée de très-près exclut toute idée de poste militaire, malgré son élévation absolue au-dessus du thalweg de Chabet-el-Ahmeur.

FRACTION D'EL-BER'LA.

Dar-Delaïm. Tombeau parfaitement conservé, quoique enterré en partie : c'est un petit bâtiment rectangulaire de 2 mètres de côté sur 3, à l'intérieur, surmonté d'un triangle formant voûte en plein cintre extérieurement, avec revêtement en ciment. Une petite porte ou mieux fenêtre carrée, de 0^{m},50 de côté, y donne accès à l'est. Blocage commun, mais solide, sans pierres de taille.

A 100 mètres vers l'est, autre chambre carrée de 3 mètres de côté, en belles pierres de taille; la partie supérieure a disparu. Il y a là des blocs de 3 mètres de longueur. Une seconde petite chambre en blocage était appuyée à la première; elle est rasée au sol. Tombeaux de famille (?).

A 200 mètres au nord est une nécropole d'une quarantaine de tombes, toutes creusées dans le roc : les unes sont de dimensions et de formes communes, les autres sont de vraies chambres; tout cela a été violé depuis longtemps, et les larges dalles qui recouvraient ces sépultures gisent en désordre alentour. Position très-curieuse, au sommet d'une langue de chat rocheuse formant contre-fort au nord du point culminant du Djebel-Ber'la. Je ne sais à quel centre se rattachait cette petite nécropole, difficile à atteindre et tout à fait isolée.

FRACTION DES IROUMBASSEN.

El-Ksar (pl. IV, fig. 2). Ruine d'un centre relativement considérable construit en amphithéâtre très-doux, au pied est de l'Azerou-Khelil, dernier épanouissement du Djebel-Ber'la. Les vestiges sont généralement nets, il y a nombre d'enceintes de maisons bien marquées par des alignements de gros blocs, plusieurs chambres, dont les murs sont encore en saillie, et, dans la partie basse, des fragments de murs considérables en blocage. A l'opposé sont encore debout, à 6 ou 8 mètres, trois faces d'un grand édifice, d'une construction très-soignée en blocage coupé de rangs de briques avec pierres de taille aux angles. La face nord présente une large arcade qui semble avoir été remplie après coup. Huit ou neuf petites consoles forment saillie sur le mur à droite et à gauche; elles ne sont plus aujourd'hui qu'à 1 mètre du sol, ce qui accuse un exhaussement de 3 à 4 mètres sans doute du terrain primitif. Cet édifice est, du reste, mêlé à des constructions kabyles qui l'encombrent.

A 200 mètres vers l'ouest est la belle source dite Tala-el-Ksar, couverte encore d'une chambre de construction romaine: ce sont deux rangs de belles pierres de taille surmontées d'une voûte plein cintre en blocage; j'ai cru voir entre ce point et les ruines des traces de conduite d'eau.

Dans ce pays difficile, où la soumission a toujours été problématique, il est presque nécessaire de voir ici un poste militaire, malgré d'assez mauvaises conditions topographiques et l'absence de vestiges d'une enceinte générale. Ce point surveillait la gorge de l'Oued-Chrachir et les sommets escarpés des Iflissen.

FRACTION DES BOU-ROUBAA.

Tala-Aâllal. Position bizarre et pittoresque au confluent de l'Oued-el-Hammam et de l'Oued-Allian, au débouché d'une sorte de pont naturel d'une cinquantaine de mètres d'épaisseur,

formé par des escarpements rocheux au-dessus de la seconde de ces rivières. Il y a là, au milieu de gourbis arabes, un pan de mur haut encore de 4 à 5 mètres et long de 10 à 12, en large blocage; aux alentours sont quelques masses confuses et des pierres de taille. Il n'a jamais pu y avoir ici qu'une usine ou moulin, le terrain s'opposant à tout développement. Au sommet du rocher à l'est, à 150 mètres environ de ces ruines, est un fragment de mur épais de $0^{m},50$, haut de 2 mètres et long de 3, débris de quelque petite vigie surveillant les gorges en arrière, avec une vue étendue au nord.

A 300 mètres environ en aval, une conduite d'eau, remarquablement construite et cimentée, alimente un moulin kabyle. Il est difficile de n'y voir qu'un travail indigène; toutefois on ne trouve nulles traces antiques de ce côté.

M. Carette donne pour ce point le renseignement suivant, peu exact, surtout au point de vue géographique : « Restes assez bien conservés d'édifices antiques en pierres de taille, à la source de l'Oued-bordj-Menaiel, à un mille à l'est d'El-Ksar » (2e vol., p. 222), distance beaucoup trop faible.

FRACTION DES AÏT-CHENNACHA.

Akbou. Ruine d'un poste militaire dessinant sensiblement un rectangle de 100 mètres nord-sud sur 70 est-ouest, sur une croupe douce bordée de deux ravins peu profonds, mais assez raides, affluents de droite de l'Oued-Ichdraïen. L'enceinte suivait les rebords du plateau; elle est assez nette, en partie marquée soit par des blocs taillés, soit par des massifs de maçonnerie. Au sud se reconnaissent une tour ronde, près de là des murs antiques utilisés à des gourbis indigènes, et à l'extrémité de ce côté une sorte d'avancée plus étroite, gardant le col qui relie ce mouvement de terrain à la grande chaîne.

FRACTION D'EL-THAÏA, AUJOURD'HUI DANS LA TRIBU DE L'OUED-KSEUB.

M. Carette signalait à El-Hamdidouch et à Aïn-bou-Jacif (Jadif) des ruines que les indigènes ne connaissent plus. Ces points sont très-voisins de Souar (Amraoua) ; il y aura peut-être eu confusion.

TRIBU DES AÏT-OUAGUENNOUN.

Tigzirt (pl. V). Ce point très-intéressant, soit comme jalon des itinéraires, soit par l'importance de ses vestiges, a été plusieurs fois visité, mais jamais, à ma connaissance, suffisamment décrit. Sans parler en ce moment des discussions de géographie comparée auxquelles il a donné lieu, je rappellerai que M. Carette, et d'après lui M. Fournel, ont signalé sous les noms de Bordj-Messaouia, Imahadjeren... quelques masses particulières sans doute, mais sans description *de visu*. En 1857, M. Barbier a publié une sorte de vue à vol d'oiseau assez incompréhensible et très-fantaisiste, et M. Berbrugger n'a pas encore donné son étude annoncée en juin de la même année. Peu après (juillet 1858), le général Thomas signalait ici « des ruines désolées, immenses, sises au bord de la mer en face d'un îlot qui peut-être tenait autrefois au continent : des monuments carrés, sans style et parmi lesquels figure un temple dont on lit encore la dédicace, prouvent que les intérêts sérieux d'une cité ont donné naissance à ces grands travaux... » (*Revue africaine*, t. II, p. 444). En 1859, le capitaine Devaux fit connaître quelques détails nouveaux, mais par renseignements; car il se trompe de point et croit décrire S^{i} Khaled, près de Taksebt. « On y remarque les ruines d'un temple dont la voûte était soutenue de chaque côté par quinze doubles colonnes en granit, les restes d'un cirque et plusieurs citernes. Une jetée qui reliait à la ville un petit îlot d'environ 200 mètres de longueur, et deux autres

jetées, l'une partant de la partie ouest de l'îlot, et l'autre de la terre ferme, concouraient à former un port d'une superficie de 4 à 5 hectares... » (*Les Kebaïles du Djerdjera*, p. 337). Depuis quelques années, M. le général de Neveu y a fait, à plusieurs reprises, exécuter des fouilles, sans résultat important, je crois.

Voici actuellement l'aspect général des ruines. Elles appartiennent à une grande cité de plus de 20 hectares, bâtie en partie sur les dernières pentes nord de l'Adrar-Ouzerrar, mouvement de terrain assez remarquable, et en partie sur un plateau horizontal formant cap sur la mer et la dominant d'une dizaine de mètres. Il n'y a pas apparence d'enceinte, et toutes les conditions topographiques accusent ici une ville ouverte, qui paraît avoir été riche, élégante et remarquablement construite de matériaux énormes. Les colonnes, les traces de sculptures et ornements divers, s'y voient en grand nombre. Il est rare aujourd'hui de trouver autant de fragments de constructions encore debout et des enceintes si bien accusées, quoique le sol, en certaines parties, ait dû être exhaussé par les alluvions de plusieurs mètres.

Détail des ruines.

Point A *du plan.* A une centaine de mètres à l'est du ravin qui semble avoir borné la ville de ce côté, vestiges d'un édifice considérable dont l'enceinte bien marquée dessine un rectangle de 30 mètres de côté sur 15. Dans les décombres confus de l'intérieur de cet édifice on distingue quatre ou cinq colonnes de $0^{m},40$ de diamètre, et des demi-colonnes renversées, des blocs à rosaces, etc. Ce devait être quelque temple.

Point B *du plan.* C'est le temple esquissé par M. Devaux. Il faudrait ici des fouilles très-considérables pour bien apprécier ce monument. A l'intérieur, entre les colonnes doubles, ou mieux, accouplées très-près l'une de l'autre et dont une dizaine sont

encore debout, était une grande salle de 30 mètres de longueur sur 10 environ de largeur. La face ouest est encore debout sur huit assises d'énormes blocs formant un mur de 1^{m},50 d'épaisseur; une corniche ornée de rosaces est encore très-apparente intérieurement. La face est est très-confuse; d'énormes pans de murs y sont debout ou renversés : à cette face s'appuyaient des compartiments secondaires où des fouilles ont fait découvrir diverses petites portes, des corniches de tous modèles et de tous dessins; cette partie est très-enterrée. Sur la face sud, à une distance de 4 mètres et parallèlement aux colonnes, semble avoir existé une autre enceinte. Enfin, en avant des faces nord et est, à une dizaine de mètres du bâtiment central et s'y rattachant évidemment, subsistent de longs fragments d'une maçonnerie très-soignée en blocage et chaînes verticales de pierres de taille, espacées à intervalles égaux de 2^{m},50. On rencontre dans ces vestiges trois ou quatre pierres tombales dont une est celle d'Hossidius Rogatus (inscription n° IV). Le sommet de l'angle sur la mer était de forme circulaire; j'ai vu là une pierre de couronnement de porte assez bizarre (pl. VI)[1]. Sur les deux autres faces cette grande enceinte est insensible, mais il est probable qu'elle a existé. Quant à l'attribution de temple donnée à cet édifice, elle est assez rationnelle, mais non démontrée.

Point C *du plan.* Autre construction très-importante, mais complétement dévastée et en partie tombée à la mer, qu'elle domine immédiatement. Au milieu de nombreux blocs en désordre, de colonnes dont une est encore debout et en saillie de 3 mètres environ, on reconnaît quelques compartiments secondaires bien nets, mais la forme générale est confuse. Vers l'ouest il n'y a pas de clôture accusée, et pendant une cinquantaine de mètres on trouve une série d'enceintes de grandeurs diverses, marquées par de gros blocs debout.

1. Peut-être est-ce le monogramme du Christ : alors nous serions en présence d'une grande basilique, œuvre de l'époque chrétienne, au moins pour l'enceinte extérieure.

Point D *du plan.* Amorce de jetée, formée de trois rangs de dalles; il en reste aujourd'hui deux fragments d'environ 40 mètres de longueur et recouverts par la mer. Contre la berge, la naissance de cette jetée, ou mieux son raccord avec le plateau, présente encore une masse imposante de dix assises d'énormes blocs formant un mur de 3 mètres environ d'épaisseur que les flots n'ont pu emporter. M. Barbier indique cette jetée et place de ce côté un petit port, aux besoins duquel devait subvenir, croit-il, la grande construction C, dont il fait des citernes. Je n'en comprendrais pas la nécessité, et de plus il n'y en a pas trace. Quant au port, avec les vents d'ouest les plus fréquents en Algérie, il devait être plus suivi que celui de l'occident.

Point E *du plan.* Petit temple remarquablement conservé sur trois faces, important à cause de l'inscription GENIO MVNICIPII RVSVCCVRITANI (n° 1). Il était de forme rectangulaire, large de 7 mètres; sa longueur n'est plus reconnaissable, car la face ouest a complétement disparu. Les murs, bien construits de belles pierres rectangulaires appareillées, offrent encore, sur la face sud longue de 13 mètres, onze assises en place. La dixième porte une corniche qui régnait autour de tout l'édifice. A l'intérieur, à 5 mètres du fond, deux colonnes à chapiteaux mixtes (pl. III) supportent un mur de refend.

Ce monument est très-enterré; on a, dans le compartiment du fond, fouillé à une assez grande profondeur, mais je n'ai vu là que des décombres confus, sans traces de sculptures.

Point F *du plan.* Série de constructions considérables formant amphithéâtre sur la mer : elles sont presque exclusivement en pierres de taille de dimensions énormes, les portes sont en place ou tout au moins bien indiquées, mais la forme générale est confuse et tout cela est embarrassé de hautes broussailles. La face sud dessine un long alignement avec un angle droit vers le sud, à l'extrémité ouest. Ce semble être un tracé de rue.

Au nord des deux points qui précèdent, jusqu'à la pointe du

cap, ce ne sont que des traces assez vagues de bâtiments de diverses grandeurs.

L'extrémité du cap est formée par une étroite langue de chat rocheuse et ravinée par les eaux : quelques pierres taillées éparses y accusent d'anciennes constructions que les envahissements de la mer ont fait disparaître avec le sol qui les supportait.

M. Barbier a tracé sur son plan une jetée joignant ce cap à un îlot rocheux, situé au nord, à 200 mètres environ. Le fait est possible et même logique, mais je n'ai rien vu du côté de la terre ferme ; n'ayant pas visité l'îlot, je ne puis qu'indiquer, d'après la même source, un tracé assez étendu de jetée partant de la pointe nord des rochers. Ce môle aurait une première direction vers l'ouest de 120 mètres de longueur, et, au delà, un retour au sud-sud-ouest de 50 mètres.

Point G *du plan.* Ruines d'un édifice considérable, entièrement en pierres de taille avec quelques colonnes de $0^{m},50$ de diamètre. La face sud est marquée par de beaux soubassements en place, celle de l'ouest est aussi bien accusée et en partie debout sur 25 à 30 mètres de longueur. Le rocher lui sert de fondations; l'intérieur, rempli de décombres et plus encore de broussailles, plonge sur la mer; il existe une amorce de jetée analogue à celle de l'est, et à laquelle M. Barbier donne une longueur de 50 mètres, fait que je n'ai pu vérifier. Comme au-dessus de l'autre môle, il voit dans ce monument une citerne : rien ne justifie cette attribution et j'en ferais plutôt la maison d'un commandant de port ou chose analogue.

Point H *du plan.* Énorme angle en blocage; la mer a ici gagné sur la terre ferme et emporté la plus grande partie de cette construction.

Point I *du plan.* Angle d'édifice présentant encore une hauteur de huit assises de gros blocs bien appareillés avec deux colonnes renversées. C'est le dernier monument de la ville vers l'ouest.

Point K *du plan*. Masse rocheuse en saillie de 1 à 3 mètres, creusée de sept tombes de grandeurs diverses que recouvraient d'énormes blocs taillés dont un est encore près de là. En arrière de ce point, dans la montagne, on rencontre quelques traces peu importantes de constructions et de nombreux sarcophages d'un seul bloc. De ce côté la ville semble s'être arrêtée au petit ravin qui descend de l'Adrar-Ouzerrar.

En revenant dans l'intérieur de la cité romaine dont je n'ai fait jusqu'ici que suivre la bande voisine de la mer, on trouve à chaque pas des traces d'enceintes en pierres de taille, présentant assez souvent deux ou trois assises en place. Quelques-unes méritent une mention spéciale.

Point L *du plan*. Masse très-considérable d'énormes blocs rectangulaires, ayant au centre une forte colonne debout et en saillie de 3 à 4 mètres, malgré une grande profondeur d'alluvions en cet endroit. L'enceinte dessine encore quelques alignements bien nets.

Point M *du plan*. Grand édifice de forme générale rectangulaire, de 20 mètres environ de longueur sur 8 à 10 de largeur, avec deux pavillons en saillie aux angles de la face nord. Il y a là quelques traces de sculptures (pierre, pl. III), et des pierres tombales dont une m'a donné l'inscription n° II qui était enterrée. M. Barbier, dans la légende de son plan, indique ici un château d'eau sur sept citernes. J'avoue n'en avoir pas vu trace.

Point N *du plan*. Petite enceinte carrée, dessinée par de gros blocs debout : elle est remarquable par sa position dominante à l'extrémité sud des ruines, dont on saisit en ce point tout l'ensemble.

Point S *du plan*. Grosse masse de décombres, longs soubassements bien accusés en beaux blocs rectangulaires de grande dimension; quelques colonnes. C'est quelque part de ce côté que M. Barbier a tracé sur sa vue à vol d'oiseau des vestiges de cirque aussi insaisissables pour moi que ses citernes.

Point P *du plan.* Débris de mausolées, pierres taillées éparses en désordre, inscription n° III.

Aujourd'hui il n'y a pas d'eau à Tigzirt, et d'autre part je n'ai pas trouvé traces des travaux hydrauliques qu'a dû entraîner un centre de cette importance : peut-être d'anciennes sources se sont-elles taries; mais je crois plus probable cependant que cette ville était alimentée par des eaux amenées de la montagne en arrière, peut-être même du village des Cheurfa. Pour qui connaît l'Afrique, les ravinements du sol et les alluvions suffisent à expliquer la disparition des aqueducs.

Nécropoles. Je crois cette cité fort ancienne et les tombeaux creusés dans les rochers me semblent un souvenir des Phéniciens : ils sont assez répandus à l'ouest de la ville, ainsi qu'on peut le voir sur le plan, et les Kabyles m'ont affirmé que ces sépultures sont très-communes assez haut dans les montagnes où on les appelle El-Ksarïa.

Dans cette même partie ouest de la ville on rencontre aussi de nombreux sarcophages d'un seul bloc, le plus souvent renversés et au milieu de broussailles tellement épaisses qu'on ne peut se rendre compte de l'importance de cette nécropole.

A l'est des ruines en existait une autre, bien mieux accusée. Il y a sur une longueur de 4 à 500 mètres des centaines de sarcophages communs, souvent en place et réunis par familles. Tous ont été violés et les couvercles ont même disparu.

La nécropole purement romaine n'est guère reconnaissable. Il y a eu évidemment quelques mausolées près du ravin, limite de la ville à l'est; mais les autres pierres tumulaires sont éparses dans les ruines et spécialement au grand bâtiment B, où elles ont été employées comme matériaux lors d'une reconstruction datant, je crois, de l'époque byzantine.

A en juger, d'ailleurs, par les vestiges que révèle une simple reconnaissance, le sarcophage paraît avoir été ici le mode habituel de sépulture, et le cippe l'exception seulement.

R'orfa-mtâ-Tacellest. Près de la rivière du même nom et au

bord de la mer à 2 kilomètres environ ouest de Tigzirt, ruine signalée par M. Carette (2e vol., p. 163), « véritable galerie, comme son nom l'indique. »

Les indigènes m'ont confirmé ici l'existence d'une maison en grosses pierres de taille, encore debout à une grande hauteur : je ne l'ai pas vue. Ce devait être quelque vigie sur la route de Rusuccurrum.

Issigui. Traces d'enceinte, sans doute berbère, d'après le capitaine d'état-major Heillmann : elle occupe une position dominante au-dessus d'un escarpement rocheux. Le pays est très-difficile dans ce quartier et la vue s'étend de Dellys à Taksebt. Ce serait donc un très-beau point militaire; mais il n'y a pas, paraît-il, de vestiges romains accusés.

Aïn-el-Djizab. Quelques traces sans importance m'ont été signalées ici ; je ne les ai pas vérifiées. Pays très-difficile.

Igounan. Petit poste de protection de la route qui gagnait la vallée du Sebaou, près de l'endroit probable où cette voie traversait l'Asif-en-Ferâoun. Il dessinait un rectangle de 12 mètres sur 8 de côté, encore marqué par de gros blocs taillés en place. Au centre est une forte dalle carrée de plus de 1m,50 de côté, avec rainure tout autour. Un assez grand nombre d'autres pierres taillées ont été disposées en clôture sur le chemin.

Ichenoukhen. Vestiges d'une jolie position militaire plongeant à l'est sur l'Asif-en-Ferâoun par un ressaut à pic d'une vingtaine de mètres, de même sur un ravin au nord; au sud la pente est aussi très-accentuée; enfin à l'ouest s'étend un plateau horizontal au delà duquel, à grande distance, le terrain se relève fortement. Le sommet du mamelon présente les traces très-nettes d'une enceinte rectangulaire de 30 mètres sur 20 de côté. Quelques assises en gros blocs sont encore en place; un autre fragment, construction soignée en blocage, reliant des chaînes verticales de pierres de taille, est encore debout à une certaine hauteur; la première assise de ces chaînes dessine presque toute l'enceinte et des compartiments intérieurs; on reconnaît aussi

quelques traces de petites portes. Trois gourbis kabyles ont été construits au milieu de ces ruines et de leurs matériaux.

C'était, comme le précédent, mais d'une tout autre importance, un poste de protection pour la route de Sebaou, et de plus il surveillait toute la vallée de l'Asif-en-Ferâoun.

Cheurfa. A 1,500 mètres environ sud du village des Marabouts et sur la crête du contre-fort, quelques blocs taillés épars marquant une ancienne vigie de Tigzirt ou mieux un petit poste sur la route déjà citée.

A 1,000 mètres plus au nord, sur la même crête, couronnant un mamelon assez bas, mais bien isolé, autre petit poste carré de 8 mètres de côté, à soubassement en gros blocs.

Tak'eçerit. Vestiges d'une habitation isolée, sur le chemin de Cheurfa aux ruines de Tigzirt et à 2 kilomètres environ de ce dernier point. Enceinte carrée de 10 à 12 mètres de côté, bien marquée par des blocs taillés debout; quelques compartiments intérieurs. Cette ruine borde immédiatement la rive droite d'un ravin qui contourne par l'ouest l'Adrar-Ouzerrar.

Ir'il-el-Louz. A 1,500 mètres nord-est du village des Cheurfa, sur une direction probable de route, quelques traces de poste, gros blocs, murs rasés au sol.

A 1 kilomètre plus bas vers l'est, autre maison, et à 500 mètres plus loin encore, sur le bord du chemin arabe, deux énormes blocs rectangulaires, dont l'un présente une large rainure, l'autre un encastrement à queue d'aronde.

Azrou-n'-Tasiouant ou *Kef-Makouda.* Je laisserai ici la place à M. Aucapitaine [1], qui a donné dans la *Revue africaine* (t. III, p. 238), puis dans le XVIII^e^ *Bulletin de la Société de géographie*, une étude très-complète sur ce point : j'indiquerai seulement,

1. Cet officier, travailleur infatigable et auquel on doit une foule de travaux et d'articles de tout genre sur l'Algérie, a été l'automne dernier (1867) emporté en quelques jours par le choléra au poste des Beni-Mançour, dont il venait à peine de prendre le commandement. Sa mort laissera parmi les rares chercheurs de l'Algérie un vide bien difficile à combler.

d'après un travail topographique de M. le capitaine Heillmann, quelques cotes de hauteur nécessaires pour se rendre bien compte de la position. Le sommet de Makouda est à 730 mètres au-dessus du niveau de la mer ; son relief, à pic au nord, est de 200 mètres environ, et au sud sur l'Oued-Bou-Zouba de plus de 600 mètres, mais en pentes relativement douces.

Voici maintenant les points principaux de la description de M. Aucapitaine : « En revenant du marché du lundi des B. Ouaguennoun, par le sentier qui conduit à Imakouda, on a devant soi un gigantesque rocher dont les flancs dénudés et à pic font naître l'idée d'une vaste et inexpugnable citadelle : c'est le pic d'Azrou-n'-Siouant (rocher des Vautours)... Laissant ces rocs à gauche, on côtoie la montagne qui leur sert de base, et l'on arrive à Talâ-Bourti (la fontaine des Jardins). Cette fontaine est placée entre deux grandes dalles taillées qui éveillèrent mon attention.

« Arrivé à Imakouda, je pris des renseignements et l'on me raconta que ces pierres venaient du sommet d'Azrou, et que beaucoup d'autres étaient éparses aux environs. Le lendemain je résolus de monter visiter ces constructions ; et pour commencer, on me conduisit à un endroit peu éloigné du chemin... où se trouve un bloc énorme de roche à peine dégrossie, dans laquelle a été taillée une auge dont les bords déformés par le temps ont environ $0^{m},30$ de hauteur ; un trou pour laisser échapper l'eau ne laisse aucun doute sur la destination de ce débris... Alors, quittant la route du Tnin, on monte pendant un quart d'heure par un sentier... qui suit la base des rochers du pic d'Azrou, pour arriver sur un plateau fortement incliné vers le sud et qui domine les maisonnettes de la bourgade de Makouda...

« En continuant l'ascension, on rencontre beaucoup de pierres taillées, éparses, et bientôt un réduit dont les assises sont construites en grand appareil et qui présente environ 4 mètres sur chaque face. Une ouverture semblable à une meurtrière a

été ménagée entre deux blocs et regarde à l'ouest sur la vallée de Tazazraït à Dra-el-Kheda. Le chemin devient de plus en plus difficile, tant à cause de la raideur que des ruines et des ronces. Partout on marche sur les décombres et l'on peut suivre la muraille qui, partant du réduit inférieur, suit en ligne droite les flancs escarpés de la montagne.

« Les assises inférieures qui affleurent le sol indiquent suffisamment le tracé de l'enceinte sur toute la face ouest, et on la retrouve également au nord et sur une portion est.

« Un grand nombre de matériaux de petite dimension ont été utilisés par les Kabyles pour la construction de la muraille qui entoure les terrains de la Zaouïa des marabouts de Makouda. C'est au sommet de la montagne que se trouvaient les constructions principales qui devaient comporter un poste militaire de premier ordre. Des pierres amoncelées, des fragments de briques, de poteries, attestent l'importance de cette citadelle. Deux chambres sont encore visibles; elles étaient adossées à la partie nord de la citadelle, mais toutes ces constructions ont été tellement bouleversées, qu'il est difficile de retrouver autre chose qu'un tracé général, indiqué par des fondations souvent recouvertes de végétation, mais que l'on peut cependant déterminer en observant attentivement la superposition des assises encore debout. En revenant vers l'est, se trouvent trois dalles énormes placées verticalement, et dans celle du milieu une fontaine grossièrement taillée ; les arbres et les ronces cachent cet informe monument, que les Kabyles ont eu quelque peine à mettre au jour, mais qui est encore en place tel qu'au jour de son érection.

« Somme toute, pas une inscription, pas une sculpture ou la moindre moulure. On y voit tout de suite le cachet sévère d'une construction purement militaire. On doit reconnaître que jamais position stratégique ne fut mieux choisie. La crête d'Azrou domine, au sud, l'îlot montagneux des Oued-Aïssa ou Mimoun et commande parfaitement les pays environnants. Les

murailles de cette citadelle pouvaient être vues du pays turbulent des Flicet-oum-el-Lil, dont on aperçoit la Koubba de Timezrit. Du haut des rochers, l'œil plonge, à l'ouest, sur le bourg Sebaou, Dra-el-Kheda et Tazazraït, dominant l'entrée de la vallée des Amraoua, tandis qu'au nord on surveillait la route littorale qui, partant de Dellys, devait passer aux environs de la Dachera-d'Abizar; et sur l'est, cette position du plat pays où sont les Azib (fermes) de Tikobaïn et qui s'étend jusqu'aux Aït-Msellem, fraction des B.-Ouaguennoun.

« La nature avait fait de ce point, élevé sur de hautes falaises granitiques, une fortification naturelle, et il fallut peu de chose à la main de l'homme pour achever d'en faire une forteresse inabordable... »

Timegachine. Le capitaine Heillmann a vu au-dessous de ce village, près de la rive gauche de l'Oued-el-Arba, quelques pierres taillées, vestiges d'un petit poste ou ferme isolée : ce point se rattachait évidemment à la grande ruine d'Azrou-n'-Tasiouant.

TRIBU DES IFLISSEN-EL-LEBAHAR.

Taksebt (pl. XI, fig. 1). La cité romaine, dont la dechera kabyle de ce nom n'occupe qu'une très-faible partie, couronnait l'épanouissement rocheux du cap Tedlès : à part une petite fraction par trop rocheuse vers l'ouest, elle couvrait entièrement le sommet du plateau horizontal de Taksebt (247 mètres au-dessus du niveau de la mer) et les pentes en amphithéâtre qui le bordent, très-raides surtout au sud-est. Ce ne sont que décombres de toute nature, longs fragments de maçonnerie, soit en blocage ordinaire, soit en moellons et briques ou même en assises de pierres de taille, chapiteaux communs de tous modèles, colonnes, fragments de poterie, briques, etc. Les indigènes trouvent ici fréquemment des monnaies communes,

et je m'y suis procuré des bronzes de Dioclétien, Licinius, Galère Maxime, Constantin et Crispus.

Le village kabyle, établi en grande partie sur le flanc sud-est de la montagne, est entièrement construit de débris et de matériaux antiques; on a utilisé les voûtes, les chambres, les soubassements encore debout et, bien entendu, sans se donner la peine de déblayer jusqu'au sol primitif.

Tout cela est indéchiffrable aujourd'hui. Au-dessus du village, en avançant vers le nord, autour d'une cuve que forme la tête assez large d'un ravin, les traces deviennent plus nettes, les blocs sont encore en place, dessinant des enceintes. Sur la partie horizontale du sommet devait être un édifice élégant et considérable, à en juger par de nombreux chapiteaux, des fragments de corniche de différents modules, des blocs de dimensions énormes. J'ai copié dans ces vestiges, que je crois ceux d'un temple, l'inscription N. V.

A l'extrémité nord-est du plateau il y a une autre masse importante : ce sont les débris d'une construction circulaire, en belles pierres de taille, percée d'une large arcade, sans doute ancienne porte. Près de là sont encore debout, sur une dizaine d'assises, de gros murs de pierres de taille formant angle droit. Il est possible qu'un castellum embrassât tout le sommet du plateau; dans ce cas, j'y rattacherais ces vestiges.

A quelques mètres en contre-bas, au nord-est, est une petite chambre revêtue d'un ciment très-dur; enfin, à 150 mètres environ au nord et au pied d'un soulèvement rocheux appelé Tisira-el-Hammam, on distingue deux arcades en pierres de taille au milieu de décombres informes.

Cette première partie de la ville embrassait une vingtaine d'hectares et formait une position militaire de premier ordre, accessible seulement par le petit col au sud : sous sa protection, de nombreuses constructions, sorte de faubourg sans doute, s'étaient élevées sur le col même et sur les pentes assez douces qui en descendent vers l'est, jusqu'au grand ravin de Tala-n'-

Taksebt. Au premier de ces points, sur environ un hectare, de gros blocs debout dessinent encore quelques enceintes, mais cette partie des ruines a été dévastée par la construction de la Djemâa et du cimetière qui l'entoure. A l'est, sur 7 ou 8 hectares environ, se distinguent des vestiges de constructions agricoles ; ce sont des blocs épars dans les champs ou disposés en clôture par les Kabyles, des fragments de maçonnerie, quelques amorces de chambres, etc.

De ce côté de la ville et à 500 mètres environ vers le sud-est, un peu en contre-bas du col, est la source dite Tala-n'-Taksebt, d'un aménagement remarquable. Elle se compose de deux chambres en pierres de taille, séparées par un mur d'un mètre d'épaisseur : celle de droite est large de $1^{m},50$, celle de gauche de $1^{m},10$; elles ont une longueur commune de $2^{m},30$ et une profondeur de 2 mètres, dont un au-dessous du sol; elles sont recouvertes de grandes dalles taillées en biseau sur la face antérieure. En avant de cette construction règne un petit mur circulaire de 1 mètre de haut, en partie renversé; si le niveau de l'eau était plus élevé à l'époque romaine que de nos jours, ce qui est probable, il devait y avoir là un petit bassin en avant des chambres.

Cette source est encore aujourd'hui le principal moyen d'alimentation de la dechera de Taksebt, car il n'y a pas trace d'eau sur le sommet ni sur les pentes habitées. Je n'ai pas eu connaissance que les Romains aient entrepris des travaux hydrauliques sur le long contre-fort qui se prolonge au sud du cap Tedlès; il y a autour de Taksebt un assez grand nombre de sources qui peut-être leur suffisaient, mais je les ai vues presque à sec (en juin 1867).

L'une d'elles, portant aussi trace d'aménagement romain, se trouve sur un ravin, à 6 ou 800 mètres nord de Tala-n'-Taksebt.

J'ai négligé jusqu'ici la construction la plus considérable de Taksebt, grosse masse isolée, haute de 15 mètres environ, debout

à une centaine de mètres du pied sud-ouest de l'escarpement. Les indigènes l'appellent Çoumâa-Iroumien et croient y voir un tombeau. Ce monument a été vaguement indiqué par M. Carette, qui ne soupçonnait pas l'existence ici d'une grande ville. Bien que ses ruines aient été souvent visitées depuis 1857, aucune description de quelque valeur n'en a été faite, à ma connaissance. Aujourd'hui cet édifice très-singulier présente une masse pleine en blocage très-résistant, affectant la forme d'une pomme de pin. Un revêtement en pierres de taille, qui l'entourait, a disparu, sauf une petite partie à l'est, dans laquelle, entre deux demi-colonnes de 0^{m},70 de diamètre, à chapiteaux corinthiens, est une fausse porte large de 1^{m},40. Des traces de corniche se voient ici à la base du monument et de même à la partie supérieure; cette disposition accuse une forme générale cylindrique que surmontait, je pense, un cône (construction analogue au Kobr-Roumia). En arrière de la fausse porte et dans une direction parallèle, cette masse était coupée de part en part, au tiers environ de son diamètre, par un mur de 0^{m},85 d'épaisseur en pierres de taille bien appareillées; je ne m'en explique pas le but. Quelques fouilles ont été poussées à l'intérieur et dans plusieurs directions, mais sans résultat. Je ne peux admettre, pour une construction de cette importance, l'hypothèse d'une simple sépulture : ce monument, bien que n'étant pas au sommet de Taksebt, a une vue superbe sur la côte et spécialement sur les points de Dellys et d'Azeffoun qu'occupaient deux colonies romaines. Sauf vérification, je verrai ici un phare ou observatoire, enfin un monument d'utilité publique quelconque.

Nécropole. Outre un assez grand nombre de tombeaux épars et dont je parlerai plus loin, il existe ici une vaste nécropole très-curieuse, de plusieurs milliers de sépultures : elle s'étendait depuis le pied de l'escarpement de Taksebt, fort loin vers l'est et la mer, sur un espace d'une trentaine d'hectares. Aujourd'hui, au milieu des broussailles de tout genre qui ont envahi ce terrain, on rencontre à fleur du sol, souvent réunis par

famille, des milliers de sarcophages d'un seul bloc, de dimensions diverses et tournés invariablement les pieds à l'est. Ils sont recouverts de couvercles également d'un seul bloc et taillés en biseau. Nombre de ces sépultures ont été violées, toutefois j'en ai fait fouiller plusieurs qui semblaient intactes; mais, bien que la main de l'homme ne les eût pas profanées, dans toutes les sables s'étaient infiltrés et tassés en couches excessivement dures sous lesquelles j'ai retrouvé les ossements par petits fragments et de petits morceaux de fer; il n'y a pas trace de poteries, moins encore de monnaies. A part le fragment informe d'inscription n° VI que j'ai vu dans une clôture kabyle sur le bord du chemin du Marabout de Sidi-Khaled, je n'ai rencontré aucun monument épigraphique, et nulle part de cippes accusant une nécropole purement romaine.

Sur le revers ouest du col et à différentes hauteurs, se voient aussi d'anciennes sépultures, mais elles sont isolées et paraissent avoir été de véritables mausolées, à en juger par les nombreuses pierres de taille formant soubassement, qui accompagnaient les sarcophages. Je n'en ai pas vu d'intactes de ce côté.

Depuis le premier tombeau que l'on rencontre en venant de l'Asif-en-Ferâoun jusqu'à Taksebt, j'ai cru voir les traces d'une voie romaine faite de dalles et de moellons : elle forme à un certain point un angle très-bien accusé, à gauche et au dehors du tracé actuel; ce travail n'est assurément pas kabyle. Après le col, vers la source, il y a encore une sorte de dallage; mais je n'oserais pas garantir que ce ne soit pas une œuvre indigène.

Igueur-en-Saïd. Ruines d'un poste dominant la rive droite de l'Asif-en-Ferâoun, à l'extrémité nord d'un long plateau à pentes douces et couvert de broussailles : il y a là un assez grand nombre de pierres de taille confuses; ce point, sorte d'observatoire du cours inférieur de la rivière, avait vue d'autre part sur les postes voisins des Cheurfa, Ichenoukhen et la grande crête au sud. Je dois ces indications au capitaine Heillmann, n'ayant pas moi-même visité ces vestiges.

Ir'il-Aïden. Traces informes d'un poste de route, quelques blocs taillés épars le long de la berge de la rive droite du Ferâoun, escarpé en cet endroit de 15 à 20 mètres. Près de là était sans doute le passage de la voie jalonnée aux Aït-Ouaguennoun, par Igounan et Ichenoukhen; je n'ai d'ailleurs aperçu nulle trace de pont. En amont le pays devient presque impraticable.

Souk-el-Tleta. A quelque distance du pied ouest des rochers bizarres qui forment ici saillie sur la crête, gisent épars de nombreux blocs taillés; quelques-uns dessinent des enceintes de maisons et des compartiments intérieurs. C'était sans doute une avancée de l'importante position de Tamdint (Aït-Ouaguennoun de Tizi-Ouzzou) à 2 kilomètres sud-ouest. A l'est du rocher quelques vieilles maisons kabyles aujourd'hui abandonnées étaient presque entièrement construites de matériaux romains.

Tizerarin-Aârbi. Quelques traces informes d'un poste sur un ressaut peu sensible au nord de la grande crête à 1 kilomètre environ est du Souk-el-Tleta. Il n'y a jamais eu, je pense, de voie romaine de ce côté, et ce point très-secondaire, assez mal choisi au point de vue militaire, n'a jamais dû être qu'une petite vigie, extrême avancée de Tamdint vers l'est.

Jaïfen. Près de la dechera de ce nom, le capitaine d'état-major Mercier a reconnu des traces de village antique et à Sidi-el-Hadj celles d'un poste. Selon lui, ces positions auraient jalonné une route directe allant de Taksebt au Souk-el-Tleta, en suivant la crête de ce contre-fort; c'est un tracé fort probable en effet.

Cet officier m'a signalé également les vestiges d'un autre petit poste au nord-est du village d'Imsounen sur un contre-fort appelé Iboudehanen. Je n'ai revu aucun de ces points.

Aït-Erhouna. Sur le bord du chemin qui descend de ce village vers la mer, à l'est, j'ai vu à mi-côte un énorme bloc taillé, d'origine évidemment romaine: il doit provenir de quelque poste aujourd'hui disparu ou embarrassé dans les broussailles, qui devait garder le col voisin de la dechera, point où passait forcément le tracé antique.

Loubar. Enceinte carrée, bien accusée, de 35 mètres de côté, en blocage et chaînes de pierres de taille; les murs sont encore debout de 1 mètre à 1^{m},50 sur trois des faces. Ce point occupe près de la mer un plateau assez doux que dominent à 1,500 mètres à l'ouest le soulèvement d'Aït-Erhouna et au sud, à la même distance environ, les pentes que couronne le village de Zitouna.

Igounan-el-Azib. A 1 kilomètre environ à l'est du précédent on rencontre quelques blocs épars sur une croupe étroite entre deux ravins; complétement dévasté.

Agouni-n-eç-çour. Construction analogue à Loubar, un peu plus en évidence. Les ruines couvrent une large croupe bordant la rive gauche de l'Ir'zer-n-eç-çour, elles dessinent un carré de 35 à 40 mètres de côté, assez bien conservé et debout en partie jusqu'à 2 mètres. Les compartiments intérieurs sont indiqués soit par des fragments de maçonnerie, soit par des alignements de gros blocs encore en place.

Les trois points qui précèdent étaient évidemment sur le tracé de la voie antique, mais dans des positions topographiques telles, qu'il est difficile d'y voir des postes militaires. Je ne m'explique guère leur attribution.

II.

CERCLE DE TIZI-OUZZOU.

Tribu des Amraoua, — des Aït-Khelifa, — des Maâtka, — des Aït-Zmenzer, — des Aït-Ouaguennoun, — des Aït-Djennad, — des Aït-Fraoucen, — des Aït-Khelili, — des Aït-R'oubri, — des Aït-Flik, — des Izer'faouen, — des Tigrin.

TRIBU DES AMRAOUA.

Lessouar. Ruine signalée par M. Carette aux Flissas: « Souar, reste de construction assez élevée pour être vue de loin » (t. II, p. 227), et citée depuis à diverses reprises sous le nom d'Ain-Faci, par MM. Berbrugger, Mac Carthy, etc. Cette source est en effet le point le plus remarquable des environs et à 1,800 mètres nord un peu ouest des ruines. Ces dernières dessinent une enceinte rectangulaire de 50 mètres sur 20 environ, construite avec de gros cailloux de rivière noyés dans du ciment. Les murs sont en partie debout, particulièrement une tour circulaire à l'angle nord-est. Plusieurs compartiments sont aussi marqués à l'intérieur. Il n'y a pas trace de pierres taillées ici, et pour moi ces vestiges sont kabyles ou turcs, mais nullement romains. Dans toute cette région les postes ou forts de toute grandeur que l'on rencontre sont uniformément situés à mi-côte des grandes pentes qui bordent à distance la vallée du Sebaou, et à quelques kilo-

mètres de Lessouar se trouve, dans une position autrement importante, le Ksar des Aït-Khelifa, dont l'existence seule suffirait à mettre en doute contre les vestiges d'Aïn-Faci, si même il y avait quelques traces bien accusées, ce qui n'est pas.

Tala-bou-Amer. D'après M. Carette, « au-dessous du Sebaou, dans la plaine, fontaine antique » (t. II, p. 202). Le vrai nom de cette source est Tala-Mokkor, que M. Carette indique aussi aux B.-Mahiddin, en faisant double emploi ; il y a en ce point situé au nord du Sebaou et assez haut dans le revers sud des montagnes une grande fontaine avec de fortes pierres, mais rien n'accuse la main-d'œuvre romaine.

Kobr-el-Djahel, aussi appelé Bou-Djehala, dans la fraction des Oulad-bou-Khalfa. Les indigènes affirment avoir vu en ce point un tombeau, comme le nom l'indique d'ailleurs (tombeau de l'infidèle). Aujourd'hui rien n'est visible et tout au plus a-t-il existé ici quelque monument isolé.

Azib-Sidi-Klaoui. Grosses masses de béton provenant sans doute de quelque fort indigène, amorces de larges voûtes. Le seul vestige romain est un fût de colonne brisé ; est-ce un débris trouvé sur place ou apporté ici à la construction du bordj? Je penche, d'après les conditions topographiques, pour la seconde hypothèse. D'après les traditions locales, ce sont des ruines kabyles d'un ancien fort bâti par Bou-Khetouch, avant la domination turque.

Il n'y a pas, à ma connaissance, d'autres ruines chez les Amraoua, bien que M. Carette en indique, et même comme importantes, à Tirech (gros mamelon pierreux bordant la rive droite du Sebaou au-dessus du village de Temda), à Temda même, enfin à Aïn-el-Mizab, près de Mekla-Berouag. Ces renseignements étaient inexacts et ce point est essentiel à constater pour Temda, où, sur l'indication de ruines d'une ville romaine, M. Fournel avait été amené à placer une des stations anciennes de la route de Rusuccurrum à Saldæ.

TRIBU DES AÏT-KHELIFA.

El-Ksar-mta-bent-es-Soltan. Vestiges très-nets d'un grand poste militaire occupant un plateau horizontal formant ressaut à mi-côte dans les pentes raides du massif des Aït-Khelifa au nord. L'escarpement que couronne le village de Teddert-Tamokrant domine de très-près cette position vers le sud ; au nord elle plonge à son tour très-rapidement pendant environ 200 mètres jusqu'aux longs contre-forts qui se prolongent vers le Sebaou, et de ce côté la vue s'étend au loin dans la vallée et sur le débouché de l'Oued-ben-Gdoura à l'ouest. Il y avait ici un fort carré de 45 mètres de côté, flanqué irrégulièrement de tours. La construction en était soignée ; les soubassements en maçonnerie ordinaire étaient surmontés d'assises de gros blocs rectangulaires, bien appareillés et assemblés sans ciment. La face nord, la mieux conservée, présente encore sur une assez grande longueur 4 ou 5 assises en place. A l'extrémité nord-est se voient les amorces d'une tour carrée de 4 mètres de côté. La face est a été entièrement renversée et n'est marquée que par une ligne confuse de décombres, sauf vers l'angle sud, où une partie du mur encore debout est utilisée dans un gourbi kabyle. La face sud est entièrement obstruée de broussailles épaisses; celle de l'ouest est bien marquée sur toute sa longueur, surtout vers le nord, où se trouvent aussi quelques assises en place. Le milieu de cette face était occupé par une tour carrée, en saillie de 4 mètres. A l'intérieur du fort, quelques pierres de taille encore debout et alignées dessinent divers compartiments, mais les cultures en ont bouleversé la majeure partie. (Les Kabyles ont oublié la légende qui valut à ce point son nom de Château de la fille du Sultan.)

Takaroubt. A quelques centaines de mètres du point précédent, vers l'est, les Kabyles ont bordé une aire à battre les

grains de pierres de taille apportées sans doute du Ksar ; l'une d'elles porte des moulures communes, mais bien conservées.

Tala-Boudjar. Les indigènes m'avaient signalé ce point comme présentant des ruines romaines. Peut-être y a-t-il à la source deux ou trois pierres taillées, mais rien n'est moins sûr.

Aïn-Meziab. Autre point romain, d'après les Kabyles. La maçonnerie de la source est évidemment un ouvrage moderne ; au-dessus se voient sur une assez grande longueur les traces d'une dechera indigène, et je n'ai pas vu ici le moindre vestige antique.

TRIBU DES MAATKA.

Kaïrouan. M. Aucapitaine m'a signalé sous ce nom au nord de Taguemmount ou Kerrouch les ruines d'un petit bâtiment construit en briques, moellons et mortier. Il croit y voir un tombeau : c'est, je pense, la seule hypothèse admissible comme pour l'Akbou des Aït-Iraten et autres constructions analogues placées fort loin dans la montagne, et en dehors du rayon probable de l'action sérieuse des Romains.

Aïn-Zerzour. Vestiges très-nets d'une enceinte rectangulaire de 8 mètres sur 4, construite en blocage et pierres de taille. Les murs, de près d'un mètre d'épaisseur, sont presque rasés au sol. Demi-colonne engagée.

Ce petit poste, occupant un ressaut horizontal dans les pentes qui dominent le confluent de l'Oued-Zaouïa et de l'Oued des B.-Khallouf, se rattachait évidemment au centre assez important d'Aït-Zaouïa (Abid, cercle de Dra-el-Mizane) et le couvrait au nord comme les fortins des Frikat au sud.

TRIBU DES AÏT-ZMENZER.

FRACTION DES ASSENAOUA.

Koudiat-ed-Dis. Vestiges confus d'un petit poste (militaire?) de forme bizarre sur une crête à peine large de 2 à 3 mètres,

bordée de pentes presque à pic se reliant à 200 mètres environ au sud de la montagne escarpée que couronne le village de Teddert-Tamokrant. Il y a sur cet espace étroit des traces de mur en gros blocs, une sorte d'auge et nombre de pierres bien taillées en désordre : tout cela est embarrassé de hautes broussailles qui en rendent l'étude presque impossible.

Bou-Sliman. Au pied nord de l'escarpement du Koudiat-ed-Dis et à une trentaine de mètres en contre-bas se trouvent dans un jardin de grosses masses rocheuses creusées en rectangle de diverses dimensions; il y a sur les bords des traces d'encastrement où devait s'appuyer une couverture quelconque. J'ai vu là aussi quelques blocs taillés. Ces vestiges n'ont aucun caractère reconnaissable.

El-Kheloukh (pl. VI). Série de vestiges épars sur une large croupe à pentes douces qu'occupent un bois d'oliviers et des jardins de figuiers : sans parler d'un grand nombre de pierres éparses, vestiges de constructions complétement effacées, on reconnaissait distinctement plusieurs enceintes rectangulaires marquées encore par de gros blocs ou même quelques assises.

J'ai dû à la complaisance du C[t] Poissonnier, commandant supérieur de Tizi-Ouzzou[1], de pouvoir faire déblayer en partie la plus importante, sans cependant atteindre le sol primitif. Cet édifice, qui devait être un carré de 10 mètres, était construit en belles pierres de taille sans ciment; sur un soubassement qui présentait une saillie de $0^{m},20$ s'appuyait une première assise autour de laquelle était tracée une moulure à quatre rangs. Rien n'indique aujourd'hui quelle était la hauteur de cette construction, où j'ai trouvé mêlées à des pierres tombales des sculptures diverses dont une à signes maçonniques. A quelques mètres au-dessous a dû être un bâtiment à peu près semblable, mais plus encombré encore aujourd'hui. Y avait-il là une nécropole, ou sommes-nous en présence d'un édifice

1. Aujourd'hui lieutenant-colonel au 5[e] hussards.

public ou même d'anciens tombeaux de famille? c'est peut-être l'hypothèse la plus naturelle, mais je n'oserais rien garantir.

A 200 mètres vers le sud est une grosse masse rocheuse fortement en saillie sur le sol et dont le sommet, uni et même légèrement creusé, semble avoir été le sol d'une habitation d'un nouveau genre.

Aguemmoun. A l'extrémité nord du contre-fort d'El-Kheloukh est un plateau horizontal à revers escarpés de trois côtés et plongeant sur le confluent de deux ravins qui forment un affluent de droite de l'Oued-Medoua. Un poste militaire assez considérable couronnait cette position : son enceinte était de forme irrégulière et suivait les contours du plateau, sauf au sud où le sol en arrière était de niveau avec le fort. Son développement devait être de 180 mètres environ.

Les faces est, nord et ouest sont nettes, quoique rasées au sol; elles sont marquées par des blocs en désordre et surtout par une ligne de terrassements que maintiennent les anciens murs enterrés. L'angle sud-ouest présente encore quelques assises mal jointes. Le reste de la face sud a été effacé par la culture.

Ce poste se rattachait évidemment aux ruines d'El-Kheloukh, qui n'en sont éloignées que d'un kilomètre, et semble avoir été leur protection vers le nord, comme le poste du Koudiat-ed-Dis vers le sud.

L'ensemble de ces vestiges doit répondre à l'indication très-vague de M. Carette : « quelques ruines près de Tizi-Ouzzou, dit-on » (2e vol., p. 191). En effet, à Tizi-Ouzzou même il n'y a pas traces de vestiges antiques, et la synonymie d'Oppidium, proposée à diverses reprises par MM. Mac Carthy et Aucapitaine, doit être reportée aux points que je viens d'étudier : j'ajouterai, sans entrer dans une discussion générale, que la position d'Aguemmoun répond très-bien au nom d'Oppidium.

FRACTION DE BOU-HINOUN.

Taguerοudja. Quelques pierres taillées éparses, vestiges d'un petit poste sur la ligne de partage où passe la route de Tizi-Ouzzou à Bou-Hinoun et au pied des grandes pentes. Il servait de lien entre les positions précédentes et le grand fort qui se trouve chez les Aït-Khelifa à l'ouest.

TRIBU DES AÏT-OUAGUENNOUN.

FRACTION D'AFIR.

Benian-mta-Tamdint. Très-belle position militaire sur la crête de partage entre le Sebaou et la mer, couronnant un plateau horizontal de forme irrégulière, de dimensions moyennes de 100 mètres nord-sud et 175 est-ouest, bordé sur trois faces de pentes très-raides ou d'escarpements rocheux. La face ouest, seul côté facilement abordable, était formée d'une seule direction droite, marquée par une grosse ligne de décombres confus. Les autres faces suivaient les contours du plateau; elles sont aussi marquées par des amas de matériaux où l'on trouve çà et là des pierres de taille. A l'intérieur il y en a aussi d'éparses et spécialement à la partie est. Je m'explique difficilement le mode de construction de l'enceinte, si différent du gros appareil ordinaire des postes militaires, quand des points, souvent moins importants, sont entièrement en pierres de taille. Peut-être autour d'un fort romain, établi dans ce cas au-dessus de l'escarpement est, s'est-il formé plus tard un centre indigène. Il faudrait, pour être fixé, déblayer jusqu'aux soubassements. Quoi qu'il en soit, ce point est la clef du pays et le passage forcé de la mer vers le Sebaou.

Agouni-en-Medina. Ruines complétement dévastées d'un ancien village. Position agricole que dominait et protégeait à

1 kilomètre 1/2 environ vers le nord-est le fort de Tamdint. Au sud, à la même distance et sur le même contre-fort, est le village kabyle d'Afir. Un assez grand nombre de pierres de taille sont éparses sur le sommet et les pentes d'un mamelon assez escarpé; ces vestiges occupent environ 1 hectare 1/2.

Sour-mta-Idraren. Ruines confuses, quelques blocs taillés, pan de mur d'un petit poste militaire bien établi sur un piton escarpé, appelé Ir'il-bou-Adhou et envahi aujourd'hui par les broussailles et formant ressaut sur le col assez bas (292 mètres), qui joint le massif des Aïssa-Mimoun à la grande chaîne du bord de la mer. Ce point est à 1,500 ou 1,800 mètres sud-ouest du village d'Isseradjen.

A l'extrémité sud du même col, très-resserré alors entre les têtes de deux ravins affluents de l'Oued-bou-Zouba à l'ouest et de l'Acif-Bour'ni-Jebala à l'est, à 1 kilomètre 1/2 environ du piton précédent, se voient quelques vestiges assez étendus, mais complétement informes (à peine quelques blocs taillés), sur un plateau incliné vers l'est et envahi par les cultures. Ce point n'a même plus de nom. Position agricole.

FRACTION DES AÏSSA-MIMOUN.

Tikobaïn. Dans les beaux jardins de figuiers qui entourent ce village au sud, on rencontre sur un assez grand espace des vestiges épars et bouleversés par les cultures. Ce point, dominé de très-près à l'ouest par la montagne, devait être un centre agricole que desservait, ainsi que tous les points qui précèdent, la route du Sebaou à la mer. La direction est forcée. Un très-bel Honorius en or, aujourd'hui propriété de M. Le Bissonnais, y a été trouvé, en cultivant, par un indigène; fait très-important, à mon sens, comme preuve de la persistance de l'occupation romaine dans cette région à la fin du IVe siècle.

El-R'assoul. Ruine d'un poste militaire sur un mamelon bordant la rive gauche de l'Ir'zer du même nom, à environ

1,500 mètres au sud du dernier ressaut rocheux du massif des Aïssa-Mimoun appelé Ir'il-Ounelbou. Sur la face nord, l'enceinte a été emportée par des ravinements, elle est encore reconnaissable au sud et à l'angle sud-est. A l'intérieur quelques blocs taillés restent debout ou en désordre. Ce poste était de forme carrée ou rectangulaire; la seule dimension nette aujourd'hui (est-ouest) mesure 15 mètres. Ce point, insignifiant par lui-même, sera utile pour déterminer la direction probable de la voie romaine. J'y reviendrai en temps utile.

M. Carette indique une fontaine antique au village de Bou-Souar (2e vol., p. 167). Les indigènes m'ont affirmé que ce renseignement était inexact, et, d'après eux, la seule trace romaine au sommet du massif serait une énorme pierre taillée, appelée Hadjar-Tounsi, qui se trouve à Tizi-Taguemar, entre Bou-Souar et Akaoudj. Je n'ai pas vérifié leur dire.

TRIBU DES AÏT-DJENNAD.

Abizar. Un bas-relief (aujourd'hui au musée d'Alger), qu'accompagnaient quelques caractères berbers, a été découvert ici en 1858 par M. Aucapitaine : on a, par suite, cru à une occupation assez étendue en ce point et voulu y voir la Simitha de Ptolémée, jalon probable de la route d'Iomnium (Tigzirt) à Bida (Djemâa-Saharidj). L'aspect du pays aurait dû à priori mettre en garde contre cette hypothèse, car tracer une route dans cette direction, était chercher gratuitement d'immenses difficultés qu'on évitait en suivant le contre-fort des Aït-Ouaguennoun (entre le Souk-el-Tleta et les Oued-Aïssa-Mimoun); les ruines romaines que j'ai signalées de ce côté indiquent suffisamment le tracé de la voie antique. Voici, du reste, sur Abizar un extrait de la note du colonel Wolff accompagnant l'envoi du dessin du bas-relief : « Étant allé visiter les lieux pour voir s'il serait possible de découvrir quelque autre pierre de la même époque, mes

recherches n'ont eu aucun résultat. Abizar est bâti sur le flanc très-rocheux et très-abrupt d'une montagne, et ses vergers sont encombrés de pierres provenant autant de la montagne que des ruines. Je n'en ai remarqué qu'une seule portant les traces de la main de l'homme. Elle était grossièrement façonnée sur trois de ses faces » (*Revue africaine*, t. IV, p. 153).

Il n'y a donc jamais eu ici de poste romain de quelque importance, et tout au plus quelque village ou ferme berbère.

Izarazen. A l'extrémité sud-est du contre-fort rocheux d'Abizar, les indigènes m'ont signalé quelques fragments insignifiants de muraille antique : ils appellent ce point Bou-Nsar et croient y voir un tombeau; d'après la position, cette hypothèse est fort probable.

Imejadh. Ruines signalées par M. Carette. « Près de Mechnoua (?), à deux lieues de la mer, grand nombre de pierres éparses, avec inscriptions entre les villages d'Aït-Ir'zer et Tiboudiouin » (2e vol., p. 154). Je n'ai pas pu visiter ce point, mais un renseignement du bureau arabe précise encore les données précédentes. « Ces ruines peu considérables, quelques pierres de taille éparses, quelques-unes en place, se trouvent à Imejadh, près d'Ir'il-Jaggachen; on les appelle aussi El-Benian. »

Ce poste, peu important, a cependant de l'intérêt comme jalon probable d'un tracé antique de Sebaou à la mer, sans doute de Djemâat-es-Sâhridj à Benian-mta-Meleta.

Agraradj. M. Toustain m'a signalé au-dessus du village de ce nom un bassin creusé dans le roc (1m,80 de longueur, 1m,30 de largeur et 0m,55 de profondeur), assez nettement taillé, œuvre antérieure sans nul doute à l'époque musulmane.

Takerrouït-Mafi. Ancien poste militaire couronnant un mamelon à pentes douces qui domine le confluent de l'Oued-ed-Dis et de l'Ir'zer-Taguersift au nord, et au sud le Sebaou avec vue au loin sur sa haute vallée, l'oued Boubehir.

Aujourd'hui il ne reste que quelques blocs taillés, en désordre et n'accusant plus de formes.

TRIBU DES AÏT-FRAOUCEN.

Djemâat-es-Sâhridj. Cette superbe position a été souvent visitée, mais jamais, à ma connaissance, décrite d'une façon complète, surtout au point de vue des ruines. A la suite des premières reconnaissances parties de Dellys jusqu'à ce point, M. Carette signalait plusieurs sources toutes couvertes de pierres de taille, et au Taksebt les ruines d'un édifice assez bien conservé : il adoptait la synonymie avec le Syda de la table de Peutinger (2e vol., p. 282).

En 1857, le docteur Leclerc publia dans la *Revue africaine* (t. II, p. 143) quelques renseignements dont voici l'analyse :

« Avant d'arriver à Djemâat-es-Sâhridj par l'ouest, on rencontre un chemin étroit, pavé de grosses pierres assez confusément jetées et d'un difficile parcours; je n'oserai, dit-il, affirmer que soient là les restes d'une ancienne voie romaine, j'aimerais mieux en reconnaître dans un tronçon que l'on rencontre aux abords du Djemâat et qui vient directement de la plaine... » Il sait d'ailleurs que les indigènes entretiennent leurs chemins de la même manière. Sur l'emplacement du marché, le docteur signale de nombreux réseaux de murs à fleur de terre, le bassin de 3 à 4 mètres de côté entièrement construit en grandes pierres taillées, et tout autour un grand nombre de blocs d'environ 1 mètre de hauteur sur une largeur et une épaisseur de moitié. Plus à l'est se trouvent deux autres fontaines également construites en pierres de taille; enfin, à l'extrémité orientale de la ville, on aboutit « à une petite butte sur laquelle, au milieu des tombes, se détachent plusieurs pans de murs d'un mètre de largeur construits en petits moellons reliés par un ciment d'une grande solidité. Cette butte domine Djemâat-es-Sâhridj et supportait probablement une sorte de citadelle... » M. Leclerc veut évidemment parler du point que les indigènes appellent Taksebt,

mais son orientation n'est pas tout à fait exacte : c'est l'angle sud-est de la cité romaine.

Dans *les Kebaïles du Djerdjera*, le capitaine Devaux consacre quelques lignes au point qui nous occupe, mais sans remarque nouvelle; toutefois il se prononce clairement contre l'hypothèse des voies romaines retrouvées dans le dallage kabyle (p. 293).

M. Aucapitaine, dans sa *Notice sur les Aït-Fraoucen* (*Revue africaine*, t. IV, p. 452), reproduit en partie les observations citées plus haut; mais il remarque avec raison que le grand bassin, construit avec de belles dalles ou des cubes à trous de mortaise, est l'ouvrage des Kabyles et assez mal joint. Il appuie beaucoup sur la position du Taksebt, dont les ruines ont dû « par leur importance et leur position appartenir à une construction militaire... » Il y signale un énorme morceau de voûte, des blocs de béton cimenté, des pierres de grand appareil et partout des traces de murailles.

Un bas-relief signalé dans les trois reconnaissances précédentes a été transporté en 1858 au musée d'Alger, et ce fut pendant longtemps la seule trace connue ici de sculpture.

Un assez long séjour, bien que contrarié par le mauvais temps, m'a permis de recueillir ici quelques nouveaux renseignements, surtout en ce qui concerne l'étendue probable de la cité romaine, la position de sa nécropole, etc. L'obligeance de M. le commandant Poissonnier m'a permis de faire exécuter quelques fouilles malheureusement sommaires dont on trouvera le détail plus loin. Je ne m'arrêterai pas aujourd'hui à la discussion peu avancée, selon moi, de la double synonymie du Syda de Peutinger et du Bidil d'Antonin, ni aux hypothèses qu'ont fait naître les noms de Fraoucen et de la fraction d'Ibida, réservant ces questions pour l'étude d'ensemble de la géographie comparée.

Aspect général et ensemble des ruines (pl. VII).

Les vestiges de la cité romaine sont épars sur une étendue de 20 hectares environ et dans un état de dévastation complet. La ville semble avoir embrassé tout l'espace situé depuis le marché jusqu'au sommet de la première crête au sud; une grande partie des maisons occupait donc des pentes très-raides. Aujourd'hui tout cet espace est couvert de jardins, de figuiers et d'oliviers, et il n'y a plus de pierres de taille à la surface du sol, sauf quelques blocs énormes que les Kabyles n'ont pu employer comme les autres à la construction de leurs maisons; parfois en fouillant ces jardins légèrement, ils rencontrent à une profondeur presque constante de $1^{m},50$ à 2 mètres les substructions antiques, et découvrent ainsi de beaux blocs, des colonnes, etc. Dans ces jardins, il y aurait donc de très-belles fouilles à faire, mais ce serait une dévastation générale. Dans la partie haute, on retrouve d'énormes pans de murs en moellons et briques reliés par du ciment, mais aucun ne dessine de forme reconnaissable; d'ailleurs, dans ces pentes raides, la ville devait être bâtie comme par gradins, et ce ne sont sans doute pour la plupart que des murs de soutènement. Les deux chemins qui mènent du Souk vers la crête sont coupés en maints endroits de murs d'épaisseurs diverses, rasés au sol; çà et là des pignons entiers subsistent surmontés d'oliviers énormes : le chemin du Taksebt suit pendant une centaine de mètres, en ligne droite, un petit mur de $0^{m},60$ de largeur, en maçonnerie commune, formant saillie de quelques centimètres seulement sur la chaussée : ce doit être une conduite d'eau très-secondaire.

Sur la place du marché, que n'a pas envahie la culture, les substructions viennent affleurer au sol et diverses enceintes y sont très-reconnaissables.

Comme la ville, la nécropole qui la touchait à l'ouest, et selon toute apparence depuis le marché jusqu'à la crête, est envahie

par les jardins et par suite presque impossible à fouiller d'une façon suivie et utile. Parfois le hasard met au jour quelques monuments antiques : ainsi, dans le courant de 1866, un Kabyle, cherchant de ce côté des matériaux de construction, a trouvé une série de tombeaux en maçonnerie, deux inscriptions tumulaires aujourd'hui transportées à Tizi-Ouzzou (Aurelius Vindex et Julia Honorata; *Revue africaine*, t. X, p. 303), et deux bas-reliefs grossiers sans trace d'inscriptions; le même indigène, dans sa maison, a mis au jour, sous le fourneau de sa forge, un autre tombeau en maçonnerie voûtée où se trouvait le squelette. En désintéressant les propriétaires, si faire se pouvait, on aurait donc là encore une mine très-riche à exploiter.

Reste le Taksebt, dont on a voulu faire un point militaire et la défense de la ville. Je ne puis partager cette opinion : la crête est excessivement étroite, et un ouvrage placé en ce point n'a jamais eu de développement possible; je n'ai pas retrouvé l'énorme morceau de voûte ni les pierres de grand appareil que signale M. Aucapitaine; ces débris ont sans doute été détruits depuis sa visite. Les tombes signalées par le docteur Leclerc sont kabyles; j'ai donc vu là des traces très-confuses de murs ordinaires, en blocage relié de loin en loin par des chaînes de pierres de taille, et utilisant comme fondations les rochers naturels. Il y a bien loin de là au luxe ordinaire des constructions militaires romaines, même de points très-secondaires, comme le Ksar-bent-el-Sultan des Aït-Khelifa, entièrement en beaux blocs rectangulaires. La présence d'autres vestiges aussi haut sur le flanc de la montagne et près du col par où seulement un ennemi pouvait arriver suffirait pour exclure ici l'idée d'un poste militaire, car la protection du Taksebt aurait été illusoire. J'ai d'ailleurs trouvé la vraie défense de la ville romaine à Iridi, sur la même crête, mais à 500 mètres environ en arrière, et 200 mètres plus haut.

En résumé, cette cité a dû être presque exclusivement agricole. Le petit ouvrage d'Iridi la protégeait contre la montagne;

mais nulle part je n'ai vu vestige d'enceinte, et il est probable que c'était une ville ouverte : elle semble comme beaucoup d'autres avoir été détruite par un incendie. La pierre de taille y a toujours été relativement rare et seulement employée aux angles des maisons ou, à grands intervalles, en cordons verticaux dans les murs; ceux-ci sont en blocage irrégulier, parfois mêlé de briques de différents modèles. Les gros blocs non utilisés aux constructions modernes bordent les chemins ou sont disposés en enclos, aucun ne porte trace d'inscription ni même de sculpture.

Détails des ruines de la place du marché. — Fouilles.

Sur la place de la Djemâa deux massifs de ruines appellent principalement l'attention; ils sont séparés par le chemin, assez vague d'ailleurs, dans la direction ouest-est.

Celui du nord, dont le centre est malheureusement occupé par un énorme bloc de Hollande, me paraît, sauf vérification, avoir été des bains : il est impossible aujourd'hui d'en déterminer la forme complète; des fragments de murs rasés au sol, d'énormes blocs encore en place et sous lesquels en fouillant on retrouve la maçonnerie, tels sont aujourd'hui les seuls indices. D'une chambre à l'autre il y a de grandes différences de niveau; malgré ce désordre, la présence de petits compartiments cimentés, de tuyaux de conduite, de mosaïques, de plus le voisinage de la principale source de Djemâat-es-Sâhridj, m'ont amené à y voir des thermes.

Fouilles (pl. VIII).

A. Petit bassin ou réservoir carré de $1^{m},50$ de côté, avec ressaut intérieur sur la face est à $0^{m},30$ de profondeur et de même largeur : ce bassin est entièrement recouvert d'une couche de ciment rouge en parfait état; le fond est légèrement incliné, et

sa profondeur maximum est de 0m,50 à la partie sud-est. Sous la face est part, au niveau du sol, un tuyau de conduite de 5 à 6 centimètres de diamètre. Les murs sont en maçonnerie ordinaire de 0m,50 d'épaisseur.

B. Autre bassin ou chambre sur le même alignement au nord, large de 2 mètres vers l'est et se prolongeant à 5 mètres vers le sud, en embrassant deux faces du précédent. Débouché du tuyau de conduite, également au niveau du fond, mais à une profondeur de 0m,75. Ici le sol est formé de ciment blanc et les parois seulement en rouge : dans la partie étroite de cette pièce se trouvaient enfoncées et écrasées deux énormes jarres en belle poterie rouge, dont le diamètre avait dû être de près de 0m,80.

C. Grande chambre à mosaïque très-commune (carreaux verts, blancs, noirs, et quelques-uns rouges sans dessins), de 7 mètres sur 5 au moins : les bords sont entamés, et cette dimension est un minimum.

D. Fouille au pied d'un gros bloc debout de 1 mètre, au-dessous autre bloc de même hauteur, plus bas maçonnerie; dans les débris on a trouvé un Constantin (bronze), des briques de tous les modèles, quelques-unes entières et très-belles, des fragments de verrerie fine, et surtout des cendres et des débris carbonisés. A plus de 1m,50 le sol n'a pas été atteint. En avant de ce bâtiment principal vers le nord on voit encore une série de débris confus, gros murs renversés, etc. Une seule enceinte de 5 mètres sur 6 de côté, et construite d'énormes moellons cimentés, est bien nette et en partie hors de terre; mais elle est envahie par les bouchers du marché et couverte d'immondices, les indigènes s'en rapportant à l'eau du ciel pour les soins de la voirie.

Le massif au sud de la route est remarquable par un mur long encore de 23 mètres, large de 0m,50, bien construit sur trois rangs de moellons appareillés et reliés avec du ciment. Sur le chemin il forme ressaut de 0m,50 à 0m,60; en arrière le sol est de niveau; de ce côté semblent avoir existé, sur plusieurs rangs,

de petits compartiments rectangulaires de 2 mètres sur 4. Cette partie est assez confuse, toutefois dans le second de ces compartiments, à l'ouest, se trouve presque à fleur du sol une construction bizarre, sans doute un ancien moulin à huile. Deux fragments circulaires en ciment rouge, de 0m,03 d'épaisseur, étaient visibles; une fouille très-légère découvrit à l'intérieur une cuvette entièrement cimentée, de 0m,70 de diamètre et de 0m,08 de profondeur. Un fragment en avait été brisé, et au-dessous paraissait une couche de béton qui avait déjà sans doute arrêté les recherches des Kabyles. Autour de la cuvette est un mur en maçonnerie commune, de forme circulaire et large de 0m,80, revêtu à l'extérieur d'une ceinture de ciment rouge de 0m,30 de profondeur, en parfait état. Trois autres essais de fouilles près de là n'ont pas donné de résultat. Je crois que dans cette partie on se trouve au sol primitif sinon au-dessous; la couche de ciment ou les mosaïques qui le formaient ont disparu sous l'action des pluies ou le passage continuel des bestiaux.

A l'ouest et à 30 mètres environ des thermes (?), se trouve un peu en contre-bas le grand bassin; je n'y signalerai à nouveau qu'un bloc renversé (dans la face sud, presque au niveau de l'eau), sur lequel sont tracés une équerre de menuisier et un cercle en relief. Aux alentours, au sud particulièrement, outre les blocs dont parle le docteur, j'ai reconnu plusieurs masses informes de blocage qui me font croire à un aménagement important de cette source à l'époque romaine.

La partie est de l'emplacement du marché et tout le terrain au delà, pendant environ 200 mètres, ont été envahis par un cimetière kabyle; de nombreux vestiges apparaissent çà et là, et les indigènes, par des fouilles légères, découvrent souvent, m'ont-ils dit, des mosaïques ou même des chambres où ils enterrent leurs morts, ce qui rend ici une étude impossible.

Azemmour-Oum-Cheddal (pl. X). Les indigènes désignent sous ce nom un coteau à pentes raides, situé au pied de l'Iridi

et s'appuyant à l'ouest à la croupe qui mène au Taksebt; un des chemins qui conduisent au Souk part, sur la gauche, du col très-étroit que forme en ce point la crête et va rejoindre plus bas celui du Taksebt; à quelques mètres à l'ouest de ce chemin, se trouvent les ruines d'une petite enceinte rectangulaire en maçonnerie, debout encore, de 1^{m},50 environ sur les faces ouest et sud, l'intérieur est encombré de débris; je pense que c'était un tombeau.

Sur le chemin kabyle se voient plusieurs traces de gros murs rasés au sol; enfin à une trentaine de mètres, au-dessous de l'enceinte précédente et dans un jardin de figuiers existe, très-bien conservée dans certaines parties, une construction très-soignée en maçonnerie (moellons, briques et ciment), revêtue à l'intérieur et à l'extérieur d'un ciment solide sur lequel sont tracés régulièrement des carrés et des rectangles. Cet édifice était presque complètement enterré; l'arête supérieure de la face nord longue de 8 mètres, et une faible partie d'un mur intérieur en forme d'arcade, étaient seules visibles. Des fouilles assez pénibles et que les pluies m'ont forcé d'interrompre ont mis à jour, aux deux tiers de la face nord, une porte voûtée, à arc très-surbaissé en briques. La voûte qui recouvrait l'édifice s'étant effondrée, la suite de la fouille n'a donné qu'une série de débris confus, briques, ossements en grand nombre, cendres, et quelques petits objets antiques, une bague en cuivre, une boucle à ardillon du même métal, un crochet en fer et une médaille à peu près fruste; je n'ai pu atteindre le seuil, à plus de 2 mètres de profondeur, ni pénétrer assez avant dans l'intérieur pour avoir une idée arrêtée de sa disposition. Un autre déblai à la partie supérieure a permis de reconnaître que le mur de refend est plein au moins jusqu'à une grande profondeur. Cette fouille a donné l'épaisseur du mur de face (0^{m},75), le rayon de la voûte du couronnement (1^{m},10) et son épaisseur (0^{m},64); cette voûte conservée en partie au fond du bâtiment, bien qu'affaissée, était un blocage sur lequel à l'intérieur étaient appliquées de larges

briques revêtues elles-mêmes d'une couche de ciment, ornée en creux de petits rectangles.

Un déblai complet de cette construction amènerait sans doute la découverte de quelques objets curieux, car, à en juger par les ossements, les bagues, etc., ce devait être quelque sépulture élégante. Si le travail était trop considérable, il faudrait au moins : 1° pousser la première fouille jusqu'au seuil de la porte et par suite au sol de l'intérieur; 2° vérifier l'existence d'une deuxième porte symétrique de la première ; 3° poursuivre la fouille supérieure jusqu'au mur de la face sud, pour connaître la profondeur du bâtiment aujourd'hui tout à fait enterré de ce côté.

Iridi. Ce nom est donné à une crête rocheuse assez étroite, premier ressaut réellement escarpé de la montagne des Beni-Fraoucen; elle doit dominer de près de 300 mètres Djemmâat-es-Sâhridj et court de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, où le Taksebt en forme l'extrémité. Un chemin kabyle, à lacets fort rapides, y conduit d'Azemmour-Oum-Cheddal, et à l'endroit où l'on atteint la crête se trouvent les vestiges, bien effacés, du poste militaire que couvrait la ville romaine. Cette position est très-forte, abordable exclusivement par le sud et encore par une vraie langue de chat bordée de deux ravins à pic. Cet ouvrage est fort curieux: 1° par sa hauteur dans les montagnes (environ 650 mètres); c'est, à ma connaissance, le seul ouvrage militaire romain placé au sommet des grands contre-forts, au sud du Sebaou ; tous les autres postes que j'ai vus, chez les Aït-Iraten, les Aït-Zmenzer et les Aït-Khelifa, sont uniformément placés sur le premier ressaut des montagnes et à une hauteur maximum de 350 mètres; 2° par sa forme également neuve et parfaitement appropriée au terrain : un mur large d'un mètre, en blocage, coupait perpendiculairement la crête dans toute sa partie abordable (16 à 20 mètres), et au milieu formait un angle saillant de 5 mètres de côté; la partie intérieure de cet angle est très-nette, quoique rasée au sol; l'extérieur a disparu et se

terminait peut-être en pan coupé. La partie de l'enceinte sur le ravin au sud-est a été enlevée par des éboulements, la face nord-ouest est encore marquée en grande partie par d'énormes décombres maintenant un terrassement artificiel qui semble se terminer à l'ouest par une série de pans coupés; à l'intérieur de ce fort était un réduit rectangulaire dont deux faces (nord-ouest et sud-ouest) ont encore 7 et 5 mètres de longueur et sont encore debout de 0m,50 à 0m,80; il était cimenté à l'intérieur et son mur d'enceinte est une maçonnerie de 0m,60 d'épaisseur; quelques autres traces vagues d'enceintes ou de murs apparaissent près de là vers le nord. En dehors du fort et au-dessous, sur le flanc qui regarde la ville, est une autre enceinte maçonnée et encombrée de pierres, dessinant un rectangle de 8 mètres sur 4. Enfin sur la crête même, en descendant vers le Taksebt, on rencontre une série de décombres amoncelés, sans caractère accusé; on n'y voit pas de ciment ni aucune pierre taillée; c'est une suite de petits compartiments perchés au-dessous les uns des autres, exactement dans le système actuel des Kabyles. Ce doit être quelque dechera indigène abandonnée.

Tizi-n'-Terga. M. Carette, sous le nom défiguré de Tizi-Telga, signalait ici une fontaine antique construite en pierres de taille, entourée d'autres pierres éparses en grand nombre; je n'ai pas visité ce point, mais tous les renseignements, soit des bureaux arabes, soit des indigènes, s'accordent pour déclarer cette indication fausse.

VOIE ROMAINE.

Au-dessus du point où l'Acif-Talerlour (nommé aussi Oued-Rabta) tombe dans le Sebaou, et dans l'angle formé à l'est par leur confluent, se trouvent des vestiges évidents, mais informes, d'habitations; ce sont des masses de pierres non taillées. Ces ruines n'ont donc aucun caractère précis, mais elles se rattachent à une voie romaine qui, à mon sens, montait de ce point

à Djemâat-es-Sâhridj. Je sais combien il faut être sobre de voies romaines dans ce pays où les Kabyles, de nos jours encore, empierrent en partie leurs chemins. Mais dans le cas présent j'invoquerai : 1° la direction probable et rationnelle de la route; elle chemine par des pentes relativement douces et sur le même contre-fort jusqu'à Djemâat-es-Sâhridj ; 2° la présence des vestiges de la voie, non pas dans les bas-fonds ou les endroits défoncés, mais sur les crêtes et spécialement aux deux premiers cols que l'on rencontre dans la montée; 3° la rareté même de ces vestiges, marquant parfois seulement, de loin en loin, par de gros blocs la direction de la voie.

En approchant de la Djemâa, la route devient une vraie chaussée en gros blocs, horriblement défoncée. Là je pense qu'il est très-facile de confondre le travail des Romains avec celui des Kabyles, ou même avec le sol naturel, entièrement rocheux. Dans cette partie, je ne crois vraiment romain qu'une toute petite fraction, non de la chaussée, mais d'un de ses murs d'appui, assez loin du village, puis, tout à fait en y arrivant, quelques fragments d'un beau dallage loin de tout rocher naturel, travail plus soigné et surtout plus large que les empierrements kabyles, car ces derniers ont au plus le passage de front de deux bêtes de somme.

C'est ainsi qu'est entretenue une partie du chemin qui descend au village de Mekla, et je n'ai vu dans cette direction aucun vestige romain.

Sur la première route je signalerai, sauf vérification, les traces d'un poste militaire, situé à droite du chemin sur un petit plateau horizontal bordé au sud de pentes raides. Ce point est environ aux deux tiers du parcours en venant du Sebaou et à 600 mètres environ avant la chaussée rocheuse. Il est probable, à en juger par les vestiges qui bordent le pied des montagnes des Aït-Iraten et les traces de route que j'ai cru y voir, qu'une communication quelconque devait se prolonger chez les Aït-Fraoucen et atteindre Djemâat-es-Sâhridj ou relier la voie venant

du Sebaou. Dans ce cas, le poste en question est parfaitement placé pour surveiller le point probable d'embranchement, à en juger d'après le terrain.

Je n'ai pas vu de vestiges des autres routes dont Djemâat-es-Sâhridj était évidemment le nœud, soit vers la mer, soit vers Bougie, et j'indiquerai leurs directions probables dans l'étude d'ensemble des voies romaines pour toute la subdivision de Dellys.

TRIBU DES AÏT-KHELILI.

Tala-Hichem. M. Carette : « Fontaine entourée de ruines près du village du même nom » (2e vol., p. 285).

Aïnser-Mah'foud. Même indication, près du village de Bou-Yala.

El-Kalâa-Ichenoufen. Quelques vestiges, d'après M. Aucapitaine.

Je n'ai pas visité cette tribu : les indigènes m'ont dit n'y pas connaître de ruines, et j'ai du reste pu me convaincre que, pour les fontaines prétendues romaines, les renseignements fournis à M. Carette étaient le plus souvent inexacts, ainsi qu'on l'a vu pour Tizi-n'-Terga aux Aït-Fraoucen, Tala-bou-Amer, Aïn-al-Mizab aux Amraoua et autres. Cela n'a rien d'étonnant, car souvent les Kabyles m'ont amené à des sources dont ils croyaient à tort la maçonnerie antique.

TRIBU DES AÏT-R'OUBRI.

Ksar-en-Chebel. Ce point, qui doit son nom au village kabyle éloigné de 1,800 mètres environ vers l'ouest, est doublement intéressant par l'importance de ses vestiges d'une part, de l'autre par le rôle qu'il a dû jouer à l'époque romaine, étant, selon toute apparence, l'embranchement de la voie principale qui reliait le Sebaou et l'Oued-Sahel, et de celle qui menait à

Azeffoun par le Tamgout; c'était de plus, dans les données de tactique ancienne, une très-jolie position militaire et un véritable observatoire.

Ce fort était assis au-dessus d'un col assez doux, entre l'Azerou de même nom (escarpement rocheux d'une vingtaine de mètres au nord) et les dernières pentes raides du Djebel-Affroun au sud; la cote de ce point est d'environ 860 mètres, et cette hauteur permet à la vue de s'étendre sur toute la Kabylie, la chaîne du Djurdjura, et même à l'horizon sur les montagnes des Iflissen-Oum-el-Lil. Une échappée par un col de la crête de Tizi-Oufellah, au nord, laissait voir la petite tour du Tamgout, dont je parlerai plus loin, et qui servait de lien entre la côte et les vallées de l'intérieur.

L'enceinte générale, parfaitement nette encore, dessinait un carré de 50 mètres, flanqué de tours rondes; elle était formée d'un mur en pierres de taille bien appareillées, sans ciment, et d'une épaisseur de $1^{m},50$ environ. A certains points plusieurs assises sont encore en place, autre part les soubassements seuls indiquent le tracé; voici, du reste, le détail des faces. Celle du sud, marquée par les soubassements, était flanquée de tours aux deux extrémités, et une troisième en occupait le milieu; elles devaient avoir 7 à 8 mètres de diamètre et sont parfaitement reconnaissables.

La face ouest a conservé plusieurs assises, mais elle est encombrée de débris; elle présentait au milieu un saillant de forme triangulaire (10 mètres de base sur 6 à 8 de hauteur), dont les amorces sur l'enceinte sont fort nettes, mais l'extrémité encombrée par des broussailles et des blocs confus. Peut-être y avait-il un pan coupé; des déblais faciles éclairciraient ce point. A quelques mètres plus bas et parallèlement à l'enceinte, sur une longueur d'une dizaine de mètres, est une trace de mur ou de conduite d'eau, à en juger par l'évidement des pierres; je n'ai pu m'assurer du caractère de cette construction. La tour de l'angle nord-ouest est confuse à l'extérieur où les décombres sont amon-

celés; mais l'intérieur présente un soubassement circulaire qui ferait supposer que les tours étaient entières et non simplement en saillie demi-circulaire; elles pouvaient ainsi s'isoler complétement et servir de réduit au besoin.

J'avais cru d'abord voir au milieu de la face nord, qui domine le petit col, des traces de la porte d'entrée, car il y a là, perpendiculairement à l'enceinte, deux alignements bien nets de gros blocs; mais ce devaient être quelques compartiments. En effet, j'ai retrouvé, éparses en avant, des pierres ayant appartenu à un appareil circulaire et analogues à celles des autres tours; il est donc probable qu'il y en avait également une ici; d'ailleurs, la porte était évidemment à l'est.

La partie nord-est de l'enceinte et l'angle qui la termine sont fort confus, toutefois j'y ai reconnu une amorce de la partie intérieure de la tour.

La face est a conservé partout plusieurs assises, et au centre un fragment considérable sur neuf rangs de pierres de taille; à cet endroit, les blocs sont amoncelés jusqu'au sommet, mais on peut cependant reconnaître que là était la porte principale. Faisant face à l'enceinte au dehors, on voit que le mur cesse, l'intervalle qui suit est en partie comblé, et tout le massif à gauche de la porte s'est incliné sans se disjoindre sur ces décombres qui le maintiennent. Je ne crois qu'à un tremblement de terre la puissance nécessaire pour en arriver là : tout est dans un désordre inexprimable, mais il n'y aurait guère qu'à rouler des blocs pour déblayer l'entrée. J'ai vu là, et ce sont les seuls vestiges de ce genre, cinq pierres portant des traces de corniches ou de cannelures diverses (jusqu'à cinq rangs), et une autre ressemblant à une clef de voûte; peut-être y a-t-il quelque inscription qu'il serait précieux de mettre au jour.

Entre la porte et l'angle sud-est j'ai cru voir une amorce de tour.

L'intérieur du fort est complétement dévasté; ce ne sont guère que blocs confus, sauf à la partie sud-ouest, où ils sont en

place et dessinent quelques alignements; j'ai vu aussi des fragments de briques cannelées; du reste, le sol primitif a subi un exhaussement considérable et des fouilles seraient nécessaires pour reconnaître la distribution intérieure.

Schaw avait donné très-exactement la position de ce point : « Chez les Beni-Ghobbery, au nord de leur Djebel-Affroun, se trouvent les ruines d'une ville romaine nommée Cassir ou le Château » (1er vol., p. 127).

Depuis, M. Carette avait aussi signalé ce point : « Grand poste près de l'Azerou et du village du même nom; portions de mur encore debout, en pierres de taille » (2e vol., p. 274).

Mék'néâ. Au col étroit qui joint le mamelon escarpé sur lequel est bâti le village à la chaîne principale devait être un petit poste romain dont les vestiges confus (pierres de taille de diverses formes) sont dispersés aux environs, soit dans les champs, soit disposés en clôture par les Kabyles. Quelques pierres taillées se trouvent aussi, m'a-t-on dit, à la fontaine; je ne les ai pas vues.

Tizi-el-Bir. J'ai traversé à plusieurs reprises la fraction de Ifir'a sans qu'on m'y signalât de ruines; mais je trouve dans l'ouvrage du capitaine Devaux (p. 345), la note suivante : « Dans la fraction d'Ifir'a et dans un lieu nommé Tizi-el-Bir on montre une pierre épaisse d'environ un mètre et percée de part en part. Les montagnards disent que le trou que l'on remarque dans cette pierre contenait une barre d'argent qu'un individu de Gharb (ouest) avait découverte sous un enduit de ciment et avait emportée. Cette barre d'argent pouvait très-bien n'être qu'une simple barre de fer, ayant autrefois servi d'essieu à une gigantesque meule de moulin. Il y a d'ailleurs sur les lieux quelques ruines parmi lesquelles on trouve d'antiques monnaies romaines. » Le point important est l'existence de ruines qui ne peuvent guère, comme les précédentes, provenir que d'un poste de route; je le montrerai en étudiant les voies romaines. Il y aurait d'ailleurs une étude sérieuse à faire des chaussées plus

ou moins mal dallées qui descendent d'Ifir'a vers le Sebaou par la seule direction possible de tout temps : avec toutes réserves, j'y crois voir à certains points une route antique.

TRIBU DES AÏT-FLIK.

Daouark. Ce point, sous le nom de Daouag, avait été indiqué ainsi qu'il suit chez les Izer'faouen par M. Carette : « Au pied du Tamgout, pierres de taille éparses » (2e vol., p. 135). En 1865, pendant des opérations géodésiques, M. le capitaine Mercier retrouva ces ruines et y signala une inscription à demi enterrée; sur ces données, le commandant Poissonnier y envoya M. Toustain pour les étudier en détail, et la *Revue africaine* (10e vol., p. 157) a publié la relation suivante de cette mission : « La construction signalée est une tour et se trouve dans la tribu kabyle des Aït-Flik, sur un mamelon appelé Daouark, dépendant du village d'Alma-Guechtoun; elle est circulaire avec un diamètre de 7 mètres, et il n'en subsiste que quelques pierres en place, les autres étant éparses, près et autour, sur le sol. Elle est à environ 1 kilomètre de Tamgout, où l'on voit les ruines d'un poste antique et une prise d'eau qui alimentait l'ancienne colonie romaine de Rusazus... (Un croquis joint à la note indique des ruines auprès de la mosquée du Tamgout, et au-dessous, vers la tour, trois fontaines antiques.) Le mur de la tour dont il s'agit, et qui ne s'élevait pas de plus de 2m,50 au-dessus du sol (je ne sais sur quoi se base cette affirmation), est construit en pierres de taille larges de 70 à 80 centimètres, invariablement hautes de 0m,47 et toutes percées d'un trou de louve, à en juger par celles qui sont tombées au pied de la construction.

« On ne remarque pas de porte à cette tour et aucune pierre n'en indique l'existence par sa taille spéciale et bien connue. On se demande si l'inscription trouvée à l'est de la tour figurait à

son frontispice ; dans cette hypothèse, l'entrée eût été à l'orient et probablement de forme rectangulaire... »

Cette inscription, d'après la *Revue africaine*, se rapporte à la reconstruction par les citoyens de Rusazus d'une tour tombée en ruine ; elle date de Septime-Sévère. Malheureusement le commentaire plus complet annoncé alors par M. Berbrugger n'a pas encore paru.

A la description très-exacte de M. Toustain j'ajouterai seulement, comme détail de position, que cette tour occupe un mamelon central et très-escarpé vers l'est, sur une petite crête secondaire, parallèle au massif principal du Tamgout et à 200 mètres en contre-bas. Ce choix a été déterminé sans doute par la vue de Rusazus dans une échappée étroite d'un col au-dessus du village d'El-Keelâa au nord, et au sud par celle de Ksar-en-Chebel, qu'un sommet intermédiaire cache à la grande crête.

On a vu dans la note précédente que M. Toustain signale aussi des ruines à la Djemâa qui couronne le sommet du Tamgout et de plus la prise d'eau de Rusazus. Le premier point est fort naturel et devait constituer une excellente vigie, car de là on domine la Kabylie entière jusqu'au Djurdjura et toute la côte vers Dellys.

Cette indication confirme d'ailleurs le renseignement suivant de M. Carette : « Tounsi (B. Djennad), quelques ruines, parties élevées du Tamgout, établissement romain » (2e vol., p. 151). Je dois encore à M. Le Bissonnais, chef du bureau arabe de Tizi-Ouzzou, une autre indication : « Sur le Tamgout, différentes ruines kabyles bâties par Bou-Khetouch ou El-Tounsi, anciens chefs indigènes avant les Turcs, sur l'emplacement de postes romains qui sont encore apparents à certains endroits. »

Pour les fontaines antiques, je ne les ai pas vues : les sources que j'ai visitées sont d'un débit insignifiant pour le but à atteindre et ne présentent d'ailleurs aucune trace romaine, mais il se peut fort bien que les indigènes m'aient caché les plus intéressantes ; toutefois, quelque séduisante et même naturelle à

l'aspect du pays que soit l'hypothèse de faire naître ici l'aqueduc de Rusazus, je crois devoir, faute de preuves, m'en tenir à ce que je disais à ce sujet dans l'étude d'Azeffoun.

Azerou. D'après M. Carette, « grand nombre de pierres de taille » (2e vol., p. 140). M. Toustain, en tournée dans cette partie du cercle, voulut bien à ma demande vérifier ce fait et m'envoya la note suivante : « Azerou, petit village dépendant de la Djemâa-d'Alma-Guechtoun, est établi sur un petit mamelon rocheux qui se relie à d'autres soulèvements très-considérables. Aucune trace de ruine n'est connue et les Romains, qui ont laissé beaucoup de marques de leur séjour dans ce pays, ne paraissent pas s'être occupés de ce point. Les seules pierres taillées qu'on y rencontre sont des meules ou débris de meules dont les gens d'Azerou font commerce. »

Tifrit-n'-Aït-el-Hadj. Position remarquable à la naissance de l'Oued-Dis vers l'ouest et de l'Irzer-Faoun, petit affluent de l'Acif-el-Hammam, vers l'est. C'est le passage forcé pour descendre du Tamgout soit vers le Sebaou, soit chez les Aït-R'oubri, et ce point a certainement dû être occupé à l'époque romaine; on m'avait même affirmé qu'il en restait quelques vestiges. Rien n'est saisissable et je n'ai pas vu de pierres de taille. Il y a cependant eu des constructions sur un large plateau à pentes assez douces à l'est et près du village et à un kilomètre vers l'ouest sur le col long de 2 à 300 mètres, sur une largeur d'une trentaine qui joint les contre-forts du Tamgout au Djebel-Zraïb. Toute la crête est couverte de traces d'habitations entièrement confuses et probablement berbères.

A une demi-heure de Tifrit, vers l'est, sur la route très-accidentée qui mène aux Azzouza, M. Toustain a découvert en novembre 1866 des ruines de presse à l'huile creusée dans un bloc rocheux et m'en a donné le plan. Ces vestiges n'accusent pas une époque déterminée (pl. XIII, fig. 1).

Aït-Aïssi. M. Aucapitaine m'avait vaguement parlé de traces antiques près de ce village. Ce serait quelque poste sur la route

de Ksar-en-Chebel, car la direction est forcée, mais les indigènes m'ont dit ne pas en avoir connaissance.

TRIBU DES IZER'FAOUEN.

Azeffoun (pl. XI, fig. 2). Les ruines très-importantes situées dans le village même de ce nom et aux environs ont été décrites en détail, en 1858, par le général Thomas, avec croquis à l'appui, par M. Chambert, officier d'état-major (*Revue africaine*, t. II, p. 441), puis en 1859 par le capitaine Devaux (*Kebaïles du Djerdjera*, p. 347), et il reste peu à y ajouter. Je citerai donc textuellement les parties les plus intéressantes de ces travaux.

Général Thomas : « Lorsqu'on est placé au sommet de ce piton (d'Azeffoun) qui offre une position essentiellement militaire et redoutable, voici l'aspect que présente le pays. En faisant face au sud, la montagne est très-escarpée et presque entièrement isolée du système montueux, dont le nœud est le Tamgout des B. Djennad, pic élevé de 1,200 mètres. Cependant à l'est, une arête étroite, sur laquelle quatre hommes de front tiendraient à peine, vient rattacher ce soulèvement particulier aux autres mouvements de terrain... A l'époque romaine elle supportait une conduite d'eau dont on retrouve les traces durant plusieurs lieues dans la direction du Tamgout. »

Capitaine Devaux : « La construction la plus curieuse est celle du conduit qui amenait les eaux des hauteurs du Thamgouth jusque dans la ville. Cet aqueduc est fermé par une suite de pierres d'un cube de $6^{m},50$ en moyenne et toutes percées à leur centre d'un trou rond de $6^{m},20$. Au moyen d'une feuillure ces pierres s'encastraient les unes dans les autres sur une longueur de plusieurs kilomètres. Des regards ménagés de distance en distance permettaient de nettoyer facilement ce conduit, dont on voit encore quelques tronçons bien conservés... » Le mode de construction qu'indique le capitaine Devaux se voit aux vestiges

très-nets de l'aqueduc entre Ihamziouen et Azeffoun; au delà j'ai vu des pierres à évidements rectangulaires formant le conduit, recouvertes alors d'autres blocs taillés. Je n'oserai pas sur l'origine de l'aqueduc être aussi affirmatif que les auteurs cités, ayant suivi d'Azeffoun au Tamgout la seule voie possible sans y rencontrer au delà d'El-Khemis aucune trace évidente de la conduite d'eau. Il y a bien çà et là des alignements rocheux confus, mais il est impossible, sans fouilles, de voir s'ils sont naturels ou faits de main d'homme. En tout cas, il n'y a plus de pierres de taille.

Je reviens au général Thomas : « Les anciens amenaient ainsi l'eau dans la citadelle qu'ils avaient construite sur un petit plateau couronnant le sommet où l'on voit aujourd'hui le pauvre village kabyle de Zeffoun. Cette citadelle présente la forme générale d'un rectangle dont les grands côtés est-ouest avaient environ 400 mètres de développement et les petits nord-sud 200 mètres. Au sud, à l'est et à l'ouest ses murs s'élevaient au-dessus d'escarpements profonds... Dans cette enceinte on retrouve encore une série de voûtes qui paraissent avoir servi de magasins (c'étaient, je crois, les citernes où aboutissait l'aqueduc), et les fondations de plusieurs édifices de grandes dimensions. Le village kabyle est entièrement construit avec des pierres taillées datant de l'époque romaine. La porte principale était située au nord et au milieu d'une espèce de courtine flanquée de distance en distance par des tours carrées... » Le général Thomas cite encore « un vaste édifice dont la plus grande partie est encore debout. Tout donne à penser que ces dernières constructions exécutées en briques (il est plus exact de dire en blocage relié à différentes hauteurs de chaînes de briques sur cinq d'épaisseur), et au milieu desquelles on crut reconnaître des dispositions hydrauliques, n'étaient autres que des thermes. » Il y a en effet, ménagés dans les murs, des conduits cimentés parfaitement nets et aboutissant à d'anciennes pièces voûtées qui ont dû être des réservoirs. L'analogie d'une partie de cet édifice avec le massif

des thermes de Guelma est frappante. Des fouilles sommaires ont été tentées ici, elles n'ont pas même pu atteindre le sol primitif, qui doit être enterré au moins de 4 à 5 mètres.

Il serait intéressant de déblayer entièrement quelque partie de cette vaste construction, la plus imposante comme étendue et élévation que j'aie encore rencontrée en Algérie. A 200 mètres environ au nord-ouest est un puits circulaire en belles pierres de taille, il sert encore aujourd'hui.

Général Thomas: « Lorsque, placé au village de Zeffoun, on fait face au nord, le pays présente l'aspect suivant : de la citadelle se détachent en divergeant deux éperons principaux, l'un dans la direction du nord plein, l'autre inclinant vers l'ouest... Sur le contre-fort nord on voit encore les vestiges de murs d'enceinte bordant l'escarpement est » (je ne crois pas ici à l'existence d'une fortification parfaitement inutile) « et ceux d'une grande quantité d'édifices. Sur le dernier ressaut de ce contre-fort on voit un fortin dont le but était sans doute de rattacher les établissements supérieurs à ceux du littoral » (ce devait être plutôt quelque observatoire ou même phare).

« L'éperon gauche se compose d'une série de mamelons superposés. Au-dessous de la citadelle, à 400 mètres environ et sur la première surface plane, était la nécropole; au-dessous, sur les versants inférieurs, des fontaines magnifiques coulent auprès des ruines et indiquent suffisamment que ce lieu était couvert d'habitations.

« Entre les deux contre-forts dont il vient d'être question et en aval de la citadelle était évidemment la cité romaine : d'une part les assises des édifices encore debout, et de l'autre la configuration du terrain ne laissent aucun doute quant à cette attribution. »

Cette opinion est exacte. En effet, depuis le pied nord des remparts, sur une longueur de 500 mètres environ et une largeur de 350, on rencontre à chaque pas, sans parler des thermes et d'un autre massif en blocage aussi debout en partie, à l'extré-

mité nord-est des ruines, des matériaux antiques de toute sorte (blocs, colonnes), soit disposés en clôture par les Kabyles, soit le plus souvent encore en place, et dessinant les enceintes des maisons et même des rues. Il y avait ici une grande ville ouverte suffisamment protégée par la citadelle qui la dominait et plongeant à son tour sur son port vers l'ouest.

Général Thomas : « Les faubourgs devaient se rattacher à la ville; car autour du village de Bezerka, situé à 250 mètres environ au-dessous et à l'est de Zeffoun, au pied des escarpements qui supportent la citadelle, les Kabyles ne peuvent remuer le terrain sans rencontrer la trace d'édifices antiques. » Dans la même direction, près du ruisseau appelé Irz'er-Kaïne, M. le capitaine d'état-major Mercier a vu des ruines de village; c'est peut-être le même point.

A la ville militaire du sommet étaient liés des établissements maritimes de la baie appelée aujourd'hui Mers-el-Fahm.

Général Thomas : « Au point où le ruisseau, séparant les deux contre-forts, vient se jeter dans la mer, les ruines abondent; un édifice monumental est encore en partie debout et à cheval en quelque sorte sur le cours d'eau... Là on distingue le reste d'une grande mosaïque... » Il signale encore des traces d'embarcadère et croit à l'existence d'un port important, peut-être d'un phare.

Tel n'est pas ici l'avis du capitaine Devaux : « Le port de Zeffoun n'a jamais été, à proprement parler, qu'un débarcadère. Il a dû toujours être impossible aux navires de rester au mouillage sur ce point, par tous les vents de l'ouest au nord-nord-ouest. Un promontoire nommé Ir'il-Kerchi mettait le débarcadère à l'abri des vents du nord et d'est, mais seulement à une petite distance de terre. Les restes d'un quai construit en énormes pierres paraissent très-distinctement; seulement ces restes sont aujourd'hui à 5 ou 6 mètres du rivage.

« Pour préserver les bâtiments de la houle de l'ouest, une jetée avait été construite à la droite du quai... Elle se voit encore

sous l'eau en face de la Koubba de Sidi-Mohamed en Saddi. »

Pour concilier ces deux opinions sur l'ancien port, il est bon de rappeler le peu de tirant d'eau des navires anciens, qui permettait de les mettre à terre au besoin, car il est évident que Mers-el-Fahm serait, de nos jours, un mouillage impossible le plus souvent, et d'autre part une ville romaine de cette importance et placée de cette façon devait vivre surtout par la mer.

Le capitaine Devaux ajoute : « Les ruines des établissements maritimes sont nombreuses, mais il n'est pas toujours facile de distinguer ce qu'elles ont été. Il en est une sur laquelle on ne peut guère se tromper : c'est celle du château militaire du gouverneur. Des mosaïques, des fûts et des chapiteaux de colonnes, un fragment superbe de statue de marbre blanc, attestent la somptuosité passée de cette demeure, tandis qu'un rempart en crémaillère assez étendu prouve que celui qui l'habitait pouvait avoir à se défendre. »

Plus prudent que M. Devaux, le général Thomas n'avait pas osé se prononcer sur la destination de cet édifice, que des fouilles exécutées à diverses époques par MM. les capitaines Mercier, Le Bissonnais, chef au bureau arabe de Tizi-Ouzzou, ont fait reconnaître pour un temple (*ex voto*). — J'ai dû à la complaisance de ce dernier le plan d'ensemble et les dessins parfaitement exacts, quoique plus réguliers, des diverses mosaïques de cette construction; un an d'exposition à l'air et à la pluie les a déjà fortement détériorées. De plus, le ravin, qui a dû d'ailleurs changer totalement de lit depuis l'époque romaine, en détache un peu chaque année (pl. XII).

Quant au mur en crémaillère, très-bien bâti en grosses pierres sans ciment, je crois qu'il n'appartient pas au temple, car j'en ai trouvé assez loin les amorces dans le sens opposé en remontant le ravin ; et de plus une sorte de couloir aujourd'hui comblé par la terre et les décombres le sépare du mur d'enceinte du temple (blocage reliant des chaînes de pierres de taille).

J'ajouterai sur cette ville maritime que le terrain très-acci-

denté n'a jamais dû y permettre un grand développement. Il y a plusieurs masses de blocages debout au milieu de pentes presque à pic, et il a fallu toute l'importance de la cité supérieure pour faire passer sur des conditions aussi défavorables.

En résumé, cette position d'Azeffoun est très-belle et loin d'être étudiée suffisamment encore. Le pays en arrière est fort difficile, mais non impraticable et dans un réseau plus complet d'occupation en Kabylie; étant donnée une route directe d'Alger à Bougie, ce serait un point marqué d'avance et que relierait un court embranchement chez les Beni-R'oubri. Nous ne ferions en cela que suivre l'exemple des Romains. dont le grand poste de Ksar-en-Chebel occupait ce nœud de routes, et nous pourrions plus mal faire.

Quant à la synonymie, elle est admise, je crois, avec Rusazus proposée par Schaw, mais bien souvent discutée depuis, car des deux auteurs que nous avons cités, le général Thomas n'osait pas lui donner de nom, et le capitaine Devaux en faisait Rusubeser. J'y reviendrai d'ailleurs dans la discussion des itinéraires anciens.

(Sur la côte, à l'ouest d'Azeffoun.)

Benian-mta-Melêta. Cette ruine, aussi appelée Sour-Melêta, a dû appartenir à un des postes de la route qui suivait la mer, et peut-être à une autre direction vers l'intérieur. Les vestiges assez confus sont épars sur un rectangle de 50 mètres environ sur 20, que devait, à en juger par les terrassements et quelques traces d'enceinte, embrasser le poste en question. Il était bien placé, du reste, sur un plateau horizontal, au dernier coude de l'Oued-Melêta, avant son embouchure, et à environ 6 mètres au-dessus. En arrière, des soulèvements assez durs se relient au contre-fort du village de Tizar.

Il reste encore des gros murs en blocage, une partie de chambre dont le sol était cimenté, et un nombre considérable

de blocs taillés debout et marquant d'anciens compartiments. Un gourbi a été de plus construit de débris divers.

A un kilomètre environ vers l'est, sur le ressaut couvert de broussailles qui, depuis l'Oued-Melêta jusqu'à Azeffoun, borde le rivage en le dominant d'une quinzaine de mètres, se voient les vestiges d'un autre petit poste analogue à ceux des Iflissen-el-Lebahar, et dont les murs sont aussi debout en partie. Ce point, que je n'ai pas vu et que m'a signalé le capitaine Le Bissonnais, sans en connaître le nom, est peut-être le Keber-el-Djahel de M. Carette (ruines assez bien conservées de constructions en briques, près de Tiza (Tizar) (2e vol. p. 186). Tizar, bien qu'assez loin de là, est encore le village le plus rapproché.

(Sur la côte, à l'est d'Azeffoun.)

J'ai déjà parlé des vestiges voisins de Bezerka et de l'Ir'zer-Kaïne; plusieurs autres positions qui jalonnaient sans doute une route côtière m'ont été signalées par le capitaine Le Bissonnais, dont je reproduis ici les notes.

« *Tabbourt-tr'Armi*, sur la route à mi-chemin d'Azeffoun à Agouni-Rehan, vestiges de quelque petit centre agricole, quelques pierres taillées, une auge.

« *Tala-Gassin*, à 500 mètres nord-est du point précédent et en dehors de la route. Quelques pierres romaines à la source; de plus, il y a une vieille Djemâa bâtie de matériaux antiques.

« *Aït-Zerêchin* (ancien village kabyle aujourd'hui abandonné), assez grand nombre de pierres de taille auprès de la fontaine et un peu au delà, sur le ravin dit Terga-tr'animt, quelques blocs taillés à gauche de la route.

« *Tar'zout ou Zemmour*, traces très-vagues.

« *Mesnouha-igneur-bou-Aman*, à l'ouest et au-dessous d'Agouni-Rehan, sur un petit mamelon, à droite de la route, énormes pierres de taille disséminées sur un espace de 15 à 20 mètres carrés; il n'y a plus trace d'enceinte, bien que les

conditions topographiques y fassent supposer un poste militaire; près de là, sur la route, on rencontre encore quelques pierres taillées à un four à briques.

« *Sour-Sidi-Khelifa*, au sud de la Djemâa de même nom; sur un mamelon à pic sur la mer et à pentes assez douces sur l'Oued-Sidi-Ahmed-ben-Youcef qui en est éloigné de 200 mètres environ, se voient des débris de maçonnerie et des pierres de taille éparses sur un espace de 20 à 30 mètres carrés; position militaire bien accusée, mais l'enceinte a également disparu (juin 1867). »

Ces vestiges ont été signalés par M. Carette (2e vol., p. 145), et sur ses indications et d'après une réduction proportionnelle des données de Ptolémée, M. Fournel y place Vabar (2e vol., p. 84). Je discuterai plus tard cette synonymie.

Tikoubal. Ce point, signalé à la fois aux Aït-Flik et aux Izer'faouen, et très-vaguement par M. Carette, sous le nom de Tokbal, « gros amas de pierres de taille, » est situé près du village de Tifezouin (fonction des Od-Sidi-Yahia ou Abdallah). Le capitaine Mercier a cru y voir un poste; enfin M. Toustain, officier au bureau arabe de Tizi-Ouzzou, a eu la complaisance de me donner une note détaillée que je transcris ici : « Quelques pierres taillées se trouvent sur un petit mamelon au pied d'une montagne rocheuse; ce mamelon paraît être l'endroit où les Romains ont pris et taillé les pierres dont ils ont eu besoin; il n'y a aucune trace de construction en cet endroit. Environ 200 mètres plus bas, sur un versant de la montagne, on trouve une dizaine de pierres taillées formant les angles d'une ou plusieurs maisons, et un pan de mur de 3 mètres de longueur, 2 mètres de hauteur, 0m,80 d'épaisseur; de distance en distance des murs en pierres sèches ont été établis et forment cinq gradins où les indigènes labourent. Ce mode de construction, très-commun dans le midi de la France, l'est peu en Kabylie; mais on ne saurait affirmer que ces murs soient d'origine romaine... D'après la position et le peu d'importance de ces ruines, il y a

tout lieu de croire que cet établissement n'avait rien de militaire et était purement agricole (novembre 1866). »

El-Khemis. A 500 mètres environ à l'ouest du col très-remarquable qui doit ce nom au marché du jeudi des Izer'faouen, le chemin d'Azeffoun longe les vestiges fort nets d'un petit poste carré de 10 à 12 mètres, en belles pierres de taille encore en place et même sur deux ou trois assises dans l'enceinte. Ce fortin plonge, à l'ouest et au sud, sur la vallée de l'Ir'zer-Ihamziouen; mais au nord il est dominé de très-près par le gros soulèvement du Taguemmount; il était, je pense, spécialement construit en vue de l'aqueduc qui y passait.

TRIBU DES TIGRIN.

FRACTION DES IBARIZEN.

Azerou-Kelâa. Capitaine Devaux : « A l'est et à environ 2 kilomètres d'Ir'il-n'aït-bou-zid, on remarque une douzaine de pierres taillées dont quelques-unes ont d'assez fortes dimensions; ce sont sans doute les ruines de quelque poste avancé... » (p. 355).

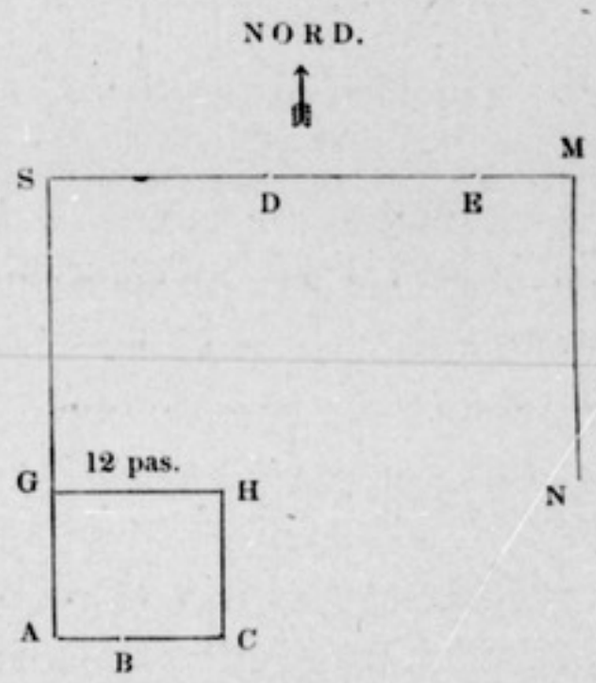
FRACTION DES IDJERMANEN.

Tala-Gahia. « On trouve en ce lieu, écrit le capitaine Devaux, des ruines romaines au milieu desquelles on remarque des fragments de mosaïque très-ordinaire; ces ruines sont sans importance : elles consistent en un carré d'environ quarante mètres de côté et quelques attenances » (p. 354).

Aux renseignements assez vagues du capitaine Devaux j'ajouterai une note très-intéressante qui vient de m'être fournie par le capitaine Robillard :

« Près de la limite du cercle de Bougie, à l'Asif-Délia, dans un endroit appelé Tala-Gahia, se trouvent les ruines d'une con-

struction romaine dont voici le plan à peu près exact : GH et AB, murs de 4 mètres de haut en briques et ciment; BGH, traces de murailles; GS, mur au ras du sol devant lequel on voit des blocs écroulés; de H à N, rien d'apparent; NME, mur arasant le sol; ED, mur comme GH, 3 mètres de haut; devant SD, blocs écroulés; E, montant de porte en pierres de taille debout sur une hauteur de 1^{m},50. Autour de cette construction, grand nombre de pierres de taille éparses; devant la face nord, à quatre pas du mur SM, existent les traces de piliers en maçonnerie assez rapprochés; sont-ce les traces d'une autre muraille ou d'une galerie? Il serait facile de s'en assurer, les fouilles ne présenteraient en cet endroit aucune difficulté.



« Cette ruine de Tala-Gahia a ceci de particulier qu'elle est située dans une position qui n'a rien de militaire : elle occupe une espèce d'entonnoir; elle est distante de la mer de 12 à 1,500 mètres et on n'en voit qu'une très-petite étendue à travers une échappée entre les croupes entre-croisées de l'étroite vallée de l'Asif-Délia. Ce ne pouvait être un poste d'observation; était-ce une sorte de villa ou le centre d'une exploitation agricole? »

Le capitaine Devaux remarque que d'après la tradition les Idjermanen seraient d'origine européenne, et d'après leur type

blond ou roux, leur nez plutôt épaté que busqué, il est amené « à rétablir leur nom de Germains, qui n'est que bien faiblement altéré en Kebaïle. » Je lui laisse toute la responsabilité de cette remarque.

III.

CERCLE DE DRA-EL-MIZANE.

Tribu des Aït-Khalfoun, — des Imzalen, — des Nezlioua, — des Abid. — Confédération des Guechtoula. — Tribu des Frikat, — des Aït-Koufi, — des Aït-Mendès, — des Aït-bou-R'erdan, — des Mechtras. — Confédération des Aït-Sedka. — Tribu des Aït-Aokdal, — des Aït-Ahmed.

TRIBU DES AÏT-KHALFOUN.

Tak'demt (pl. XIII, fig. 2). Ruine d'une sorte de forteresse couronnant un ressaut rocheux, escarpé de tous côtés sur un contre-fort étroit détaché de la grande chaîne des Aït-Khalfoun, dernier épanouissement du Djurdjura à l'ouest, entre le Chabet-mta-Beni-Laas et l'Oued-oulad-Amara, affluents de l'Oued-el-Arba. La face nord présente un relèvement à pic de 20 mètres environ, les autres sont escarpés de 60 à 80. Cette position très-bizarre était évidemment en dehors de toute route possible; de trois côtés elle est environnée d'une conque de hautes montagnes; au sud seulement, par le thalweg de l'Oued-el-Arba, la vue s'étend sur le pays des Beni-Djaad avec le Dira à l'horizon. Sa seule utilité était peut-être de surveiller à distance le Tizi-Begass, passage principal de la chaîne des Aït-Khalfoun. Je suis d'ailleurs très-porté à n'y voir qu'une maison de commandement bâtie pour

quelque chef indigène, mais avec la main-d'œuvre romaine, comme nous l'avons fait nous-même en maint endroit.

Les vestiges de ce fortin sont très-nets : le mur d'enceinte, de 0m,60 d'épaisseur, en blocage coupé de chaînes verticales de pierres de taille, suivait les contours irréguliers du plateau, le rocher sert de fondations. Les faces ouest et sud sont encore en partie debout de 1m,50 à 2 mètres, celle de l'est est marquée à l'extrémité sud seulement; le reste, ainsi que toute la face nord, a été entraîné par des éboulements du rocher. A l'intérieur se voient quelques traces de compartiments, mais la majeure partie n'en a jamais été nivelée et présente de grosses masses rocheuses en saillie. Sur la crête très-étroite qui relie ce ressaut à la montagne se voit une trace assez longue de mur, un angle de maison dont l'intérieur est enterré et une grande quantité de pierres de taille en désordre. Il y a aussi là nombre de fragments de larges briques à cannelures. Au col même, un amas confus de blocs taillés accuse une maison isolée ou peut-être une ancienne prise d'eau, mais la source aurait disparu.

Tala-n'-Berrant. Ruines d'après M. Carette (2e vol., p. 232) sur la rive droite d'un ruisseau à l'ouest de la montagne de Lella-Msaad (Tegrimmount). La source de ce nom est à l'est de la montagne, près du village de Matoussa; il y a de gros blocs de rochers, mais rien de taillé ni de romain.

TRIBU DES IMZALEN.

Tizi-R'emmif. Vestiges d'un poste militaire marqué en partie par des murs de 0m,50 d'épaisseur, en blocage avec chaînes verticales de pierres de taille, rasés au sol, et d'autre part par un terrassement recouvrant les soubassements; le tout dessine sensiblement un rectangle de 25 mètres de longueur sur 10 de largeur. Près de là on retrouve beaucoup de débris de poteries et de briques cannelées. Cette position est très-importante

comme passage forcé de la route qui va du Djurdjura dans le bassin de l'Isser, et devait se relier à l'Akbou-des-Abids et au Taksebt des Aït-Mekla, tous deux en vue. Le col qui joint les massifs des Aït-Khalfoun et des Imzalen est fort large et forme au centre un mamelon assez saillant sur lequel, au milieu de rochers naturels, j'ai cru voir quelques pierres taillées, mais je n'oserais l'affirmer. La ruine précédente est à la dépression ouest vers les Aït-Khalfoun au passage de la route.

Un indigène prétendait connaître d'autres vestiges antiques près de Tazazzert, j'ai vainement cherché de ce côté.

TRIBU DES NEZLIOUA.

Oum-el-Kef. D'après M. Carette, grand nombre de pierres éparses (2e vol., p. 235). Ce point est dans la vallée de l'Oued-Djemâa et je n'ai pas vérifié l'assertion précédente ; les indigènes s'accordent pour n'y connaître aucune ruine.

Aïn-Nsara. Fontaine en mauvaise maçonnerie kabyle, mais que l'on m'avait indiquée comme romaine, et le nom (la fontaine des Chrétiens) m'avait séduit.

Bou-Famtas. Grottes sur la crête à l'ouest de Tazerout, naturelles selon toute apparence ; mais les indigènes ont l'imagination très-riche au sujet de ces accidents et y voient toujours des travaux antiques.

Les trois renseignements qui précèdent sont négatifs ; je ne les donne donc que pour mettre en garde les personnes qui les recueilleraient de nouveau et leur éviter des pas perdus dans de fort tristes chemins.

Sur l'ancien territoire de cette tribu, consacré aujourd'hui à la commune de Dra-el-Mizane, j'ai cru voir à l'extrémité nord du contre-fort sur lequel est bâti ce centre les traces très-vagues d'une tour circulaire, et, à 2 kilomètres vers l'est, sur le Drâ-bou-Khalfa, d'autres vestiges assez étendus, mais n'accusant

aucune époque ; enfin le colonel Hanoteau m'a dit avoir vu autrefois à l'entrée des gorges de l'Oued-Ksari un chapiteau bien conservé, sans autre trace connue aux environs.

TRIBU DES ABID.

Aïn-Zaouia. Source entourée de ruines romaines, sur l'Oued-Bour'ni, d'après M. Carette (2e vol., p. 262). La dernière indication est fausse, l'Oued-Beni-Matas, qui prend ensuite le nom d'Oued-Zaouia, est à 7 kilomètres ouest de Bour'ni et ne se réunit à la branche principale du Bougdoura que fort loin dans les Maâtka. Quant aux ruines, elles ne présentent plus aujourd'hui qu'un assez grand nombre de pierres taillées éparses dans les champs et surtout au cimetière arabe qui borde la rive gauche de l'Oued-Zaouia à une centaine de mètres en aval de la source. La pierre la plus remarquable est un gros socle de colonne d'un travail grossier. Ce centre exclusivement agricole a pu couvrir 1 hectare et demi.

Bou-Hourah'. Au sommet du contre-fort entre les Oued-Beni-Matas et Beni-Khellouf, traces informes que je crois turques ; un poste eût été du reste bien placé en ce point pour la protection d'Aïn-Zaouia, faisant une sorte de ceinture avec ceux des Frikat.

Bour'ni. M. Aucapitaine m'a dit avoir vu, après la campagne de 1857, à l'endroit où est construite aujourd'hui l'usine à huile, de fortes fondations de mur sur une longueur de 150 mètres ; on y aurait trouvé des monnaies du Bas-Empire. Il n'y a plus aucune trace, et je dois dire que les plus anciens Européens de l'établissement n'ont aucun souvenir de ces vestiges.

CONFÉDÉRATION DES GUECHTOULA

TRIBU DES FRIKAT.

El-Mzêm. Les Kabyles croient voir des traces romaines dans quelques enceintes vagues en gros blocs bruts, mais je n'ai rien vu de reconnaissable.

El-Biar. Traces assez nettes d'un bâtiment considérable où la pierre de taille se trouvait en grande quantité. Des soubassements en gros blocs encore en place dessinent quelques petites enceintes ou compartiments; la forme générale est effacée. De nombreux débris de briques cannelées s'y voient ainsi qu'une grosse pierre avec demi-colonne en relief.

Ce petit poste couronne un plateau horizontal bordé au sud par les derniers ressauts raides de la grande chaîne et à l'ouest par l'Oued-bou-Gassem. En avant commencent les croupes relativement faciles des Abid.

Tala-Boulman (appelée aussi Aïn-Defla). Vestiges d'une petite construction isolée, placée dans les mêmes conditions topographiques que la précédente, à une vingtaine de mètres à l'est et au-dessus de la source. Soubassements en pierres de taille dessinant deux compartiments, trace de porte de maison.

A mon sens, ces deux points insignifiants par eux-mêmes étaient contre la montagne la protection du centre agricole d'Aïn-Zaouia.

Taourirt. Vestiges informes, rien de reconnaissable, dans une jolie position, sur une croupe très-accusée, au confluent de l'oued des Beni-Matas et d'un de ses affluents de gauche, dominant à distance Aïn-Zaouia.

Bou-Loulou. Ruines considérables; d'après M. Carette, grand nombre de pierres éparses, vastes souterrains (2e vol., p. 262). Ce point, situé sur la ligne des crêtes, n'offre, m'ont affirmé les Ka-

byles, aucune trace antique, mais des arrachements rocheux et de vastes grottes naturelles pleines, bien entendu, de trésors.

TRIBU DES AÏT-KOUFI.

Aïn-Tinzar. Quelques ruines, d'après M. Carette (2e vol., p. 255). Elles sont inconnues aux indigènes, et l'aspect seul de ce pays, qui appartient déjà aux grandes crêtes rocheuses du Djurdjura, suffit pour mettre en garde contre ce renseignement.

TRIBU DES AÏT-MENDÈS.

Alma-n'-Ezmala. « Quelques ruines longeant le Djurdjura, » d'après M. Carette (2e vol., p. 255); l'indication géographique est vague, mais les ruines existent : elles sont éparses sur un large plateau formant ressaut à mi-côte des pentes nord du contre-fort des Aït-Mendès. La vue s'étend de là sur le pays des Iflissen, des Maâtka et jusqu'à Tizi-R'ennif. Ce poste, évidemment militaire et qui a dû être considérable, est entièrement détruit; il ne reste plus qu'une grande quantité de blocs taillés, épars ou disposés en clôture par les Kabyles, et un alignement assez long de décombres sur des soubassements antiques.

TRIBU DES AÏT-BOU-R'ERDAN.

FRACTION DES AÏT-HAGGOUN.

Çoumâa-Iroumien. M. Guin a signalé en ce point la base d'une construction rectangulaire en blocs de pierre taillée joints par un mortier très-dur, et de plus assez de matériaux épars. Il croit d'après la position y voir un point militaire (*Revue africaine*, t. VI, p. 74). J'ajouterai à l'appui de cette opinion que ce fortin, placé au pied des pentes raides du sud et commandant la

large croupe de Tineri et la grande plaine qui se termine au nord vers Aïn-Sultan, était évidemment une avancée du poste d'Alma-n'-Ezmala et devait le relier aux établissements de l'est.

TRIBU DES MECHTRAS.

Tala ou Guellil, appelée aussi *Aïn-Sultan*. M. Carette y indiquait une ruine (2e vol., p. 261). J'ai vainement cherché de ce côté quelque vestige romain; il y a là des eaux magnifiques, sortant d'énormes rochers, et en arrière une grande plaine d'une lieue de profondeur toute couverte d'oliviers; des traces d'habitations kabyles ou berbères sont éparses çà et là, et, si naturel qu'ait pu être ici un centre romain, il ne se retrouve pas.

Je ferai une observation analogue pour le Tizi-n'-Tléta, col très-important, reliant au Djurdjura tout le massif compris entre l'Oued-bou-Gdoura et l'Oued-Aït-Aïssi. En présence des ruines qui se trouvent à l'est chez les Aït-Sedka, connaissant d'ailleurs le soin des Romains de relier tous leurs postes, je crois évident qu'un point quelconque de la crête entre les Aït-bou-Addou et les Ir'il-Imoula était occupé. Je ne l'ai pas suivie en entier, mais à Tizi-n'-Tléta il n'y a rien; peut-être trouverait-on quelques vestiges au pied des premières pentes raides, dans une position analogue à Çoumâa-Iroumien et aux ruines des Frikat.

CONFÉDÉRATION DES AÏT-SEDKA.

TRIBU DES AÏT-AOKDAL.

KAROUBA DE TIGOUNSEFT.

Azrou-n'-Tiri. Le colonel Hanoteau (*Revue africaine*, t. III, p. 236) signale sur un rocher escarpé les traces des fondations d'un petit édifice rectangulaire, sans doute romain, à en juger

par un monceau de débris de tuiles, deux pierres cubiques taillées, dans le cimetière, et un chapiteau de demi-colonne, d'un travail soigné et dont les moulures sont bien conservées. Ce monument aurait été quelque édifice païen ou chrétien destiné à attirer de loin les regards : l'exiguïté de la plate-forme, commandée d'ailleurs par les hauteurs voisines, exclut, pense le colonel, l'idée d'une position militaire.

Le cimetière dont il vient d'être question entoure la Djemâa de Tigounseft, et j'ai vu, soit à la source qui en est voisine, soit dans les décombres ou les soubassements du bâtiment, une quantité assez notable de pierres de taille : peut-être sont-elles tombées d'Azrou-n'-Tiri, qui domine ce point de 150 mètres environ; je crois cependant qu'il devait y avoir ou un aménagement à la source ou quelque petit poste au sommet du mamelon de la Djemâa. Pour l'Azrou, j'ai bien de la peine à y voir autre chose qu'une vigie.

KAROUBA D'IGUEUR-ADELOUN.

Ir'bir'. Une fausse indication m'a fait en vain chercher, au mamelon d'Ir'il-Tefoukt, une ruine signalée par M. Guin comme centrale et importante avec traces de murs en chaux et moellons, pierres taillées et briques. Par mauvaise volonté ou distraction, les indigènes me laissèrent repartir, puis, de fort loin, me montrèrent le point d'Ir'bir', où se trouvent, disent-ils, des ruines. C'est évidemment le poste de M. Guin : il est sur le contre-fort assez doux au nord d'Aït-Toudert, et doit avoir une belle vue à l'est sur les pays difficiles des Aït-bou-Ouassif et des Aït-bou-Drar. Ce point serait important à étudier, étant de ce côté le dernier poste militaire bien accusé. Les diverses ruines de Tigounseft doivent s'y rattacher.

TRIBU DES AÏT-AHMED.

KAROUBA DES AÏT-BOU-MADHI.

Akbou (les indigènes l'appellent également *Souma*).

Le colonel Hanoteau décrit ainsi cette ruine : « C'est un petit bâtiment carré de 5 mètres de côté extérieurement, recouvert par une voûte en plein cintre et surmonté d'une pyramide quadrangulaire, ayant pour base le carré de l'édifice. La distance de cette base au sol est de 4 à 5 mètres. La voûte s'est effondrée au milieu du bâtiment... Les angles de la pyramide sont très-détériorés par le temps, et au premier abord on serait tenté de la prendre pour un cône. La maçonnerie est en moellons bruts et chaînes de briques très-longues et très-larges, le travail en est médiocre... Ce petit édifice était certainement un tombeau, peut-être une sépulture de famille : quelques petits arceaux en briques, accolés aux murs extérieurs et à moitié ruinés, m'ont paru destinés à former des compartiments pour recevoir des urnes cinéraires... » (*Revue africaine*, t. IV, p. 151.)

IV.

CERCLE DE FORT-NAPOLÉON.

Tribu des Aït Iraten, — des Aït-Yahia, — des Aït-Yenni, — des Aït-bou-Akkache, — des Illoula ou Malou, — des Aït-Zikki, — des Aït-Idjer.

TRIBU DES AÏT-IRATEN.

Le colonel Hanoteau a donné en 1861, dans la *Revue africaine* [1], une étude très-complète sur les vestiges romains de cette tribu. Le plus souvent je n'aurai ici qu'à analyser son travail en y joignant au besoin quelques observations. Il constate d'abord la présence d'assez nombreux vestiges romains, dont quelques-uns, les plus importants, semblent avoir jalonné autrefois une route qui côtoyait le pied des hauteurs très-escarpées en cet endroit. « Il n'a été trouvé jusqu'à présent aucune trace de cette route; peut-être n'était-ce pas une grande voie de communication, mais simplement un chemin conduisant aux maisons de campagne et aux jardins des habitants aisés de Djemâat-es-Sâhridj... » On verra plus loin que j'ai cru rencontrer quelques vestiges de cette route; je lui crois d'ailleurs une certaine importance, ayant trouvé sous les montagnes des Aït-Zmenzer et des Aït-Khelifa (cercle de Tizi-Ouzzou) une série de ruines placées

1. Tome V, p. 174 et suivantes.

également au pied des pentes raides; c'était, je crois, un cordon de postes militaires élevés surtout contre les montagnards du sud et que devait rationnellement relier une voie de communication sérieuse.

Étude des ruines.

Bou-Sahel ou *Souk-el-Tleta des Aït-Iraten.* Outre de fortes pierres de taille employées en partie à la construction de la fontaine du marché, le colonel Hanoteau signale près du village, au nord, non au sud, comme le porte la *Revue*, des restes de murs de construction solide attestant un établissement d'une certaine importance, mais la partie apparente des murs ne permet pas de reconnaître la nature des constructions. Je n'ai même plus trouvé trace des murs; mais un indigène m'a fait suivre un terrassement bien marqué, qu'il prétend avoir été l'enceinte d'une ville. Chaque jour, en effet, par des fouilles légères dont les traces sont évidentes, les Kabyles y prennent les blocs nécessaires à leurs constructions. Il est donc possible qu'un poste assez considérable même ait existé en ce point. La position est jolie, surveillait le pied des pentes raides, et l'enceinte embrassant un plateau légèrement incliné vers l'ouest semble avoir suivi les divers accidents du terrain. Il serait bon de vérifier si vers l'est on ne trouverait pas vestiges de la voie qui gagnait sans doute Djemâat-es-Sâhridj.

Sous le nom de Taksebt ou Souk-el-Had, près d'Adni, M. Carette indiquait des ruines assez considérables (2e vol., p. 290); renseignement inexact.

Akbou. Colonel Hanoteau : « Le village d'Akbou doit son nom à une petite construction de forme carrée, vraisemblablement un tombeau qui se trouve dans son voisinage. Ce monument a été en grande partie détruit par un énorme affaissement de terrain... Les habitants disent qu'en creusant des fondations pour leurs maisons, ils ont plusieurs fois trouvé des débris de

murs antiques... » Je croirais volontiers que tous ces vestiges proviennent de la nécropole du centre assez important que nous trouvons au-dessous.

Bou-Atelli. Colonel Hanoteau : « Dans la partie moyenne du contre-fort qui porte le nom de Bou-Atelli, plusieurs pans de mur encore debout, de nombreuses pierres de taille,... enfin un fragment de mosaïque trouvé récemment à la surface du sol, attestent suffisamment qu'autrefois des constructions romaines existaient en ce lieu; mais, comme à Bou-Sahel, la destruction est trop complète pour qu'on puisse émettre une hypothèse sur l'importance et la destination de ces constructions... » Certaines masses sont, je crois, encore assez nettes pour permettre des fouilles fructueuses; mais, outre ce détail, le point essentiel est de constater ici l'existence d'un centre assez considérable; il couvrait de 4 à 5 hectares, dans une très-jolie position, sur une croupe assez large, entre deux ravins encaissés. Au sud, vers la montagne, les premiers vestiges se montrent en arrière d'un col excessivement étroit et par suite très-facile à défendre. Je n'ai pas trouvé, il est vrai, de traces d'enceinte, car les murs énormes de plus d'un mètre en béton cimenté que l'on y rencontre ont dû appartenir à des édifices de l'intérieur; mais je ne doute pas que ce point n'ait été sinon exclusivement militaire, du moins mis en état de défense et la protection de toute cette partie de la vallée. A 5 ou 600 mètres au-dessous, le contre-fort forme un col très-bas; là passe un chemin kabyle allant à Bou-Sahel. J'ai cru voir dans ce parcours diverses traces de voie romaine, mal accusées d'ailleurs, mais ne présentant pas les caractères du travail indigène et surtout ne suivant pas servilement la route actuelle; souvent elle n'est marquée que par une rangée de gros blocs, et je crois plus à cet indice qu'à une chaussée rocheuse. Au reste, quelques coups de pioche éclairciraient la question.

Ourthi-n'-Taroummant. Colonel Hanoteau : « Vestiges de quatre tombeaux, dont un est encore debout et une partie de la voûte conservée. Il est en maçonnerie ordinaire avec angles en

chaînes de pierres de taille. Une inscription encastrée dans la face nord parle de la reconstruction d'un *burgus centenarius* (nous en verrons les vestiges probables plus loin). Les trois autres tombeaux sont rasés au sol, on y a trouvé un cercueil entier en pierre et des ossements. A 150 mètres au nord se trouve un tombeau semblable et de moindres dimensions. » Les diverses indications du colonel Hanoteau sont encore très-exactes aujourd'hui; rien ne semble avoir été touché depuis les fouilles.

El-Hara-Ouchoulla. Dans les jardins à 300 mètres environ, à l'ouest du point précédent, gisent éparses et à grande distance des pierres de taille, sans dessiner aucune forme reconnaissable.

Aguemmoun-Oubekkar. Colonel Hanoteau : « Ce mamelon est couronné par une ruine d'édifice romain d'une forme assez singulière et qui est la plus importante de celles que j'ai vues dans ce pays. Les murs, encore debout sur presque tout le pourtour, ont dans certains endroits jusqu'à 3 mètres de hauteur. La maçonnerie est en mortier de chaux et moellons bruts, avec pierres de taille au soubassement et aux angles; les colonnes qui ornaient l'intérieur et la porte d'entrée indiquent une certaine recherche d'architecture... Un tombeau trouvé sous le carrelage permet, je crois, de supposer que cet édifice était une chapelle destinée à recevoir les sépultures d'une famille opulente... » Dans les fouilles exécutées par les ordres du colonel Hanoteau, on a découvert deux fragments d'un grand bas-relief (scène de chasse). Un plan de cette ruine, bien qu'envoyé avec la notice et nécessaire pour s'en rendre compte, n'a pas été reproduit par la *Revue africaine;* j'ai dû y suppléer par le croquis (pl. XIV, fig. 1). Je ne crois pas qu'il y ait d'erreur possible dans la destination primitive de la partie aujourd'hui debout des ruines, et j'y vois avec le colonel une sépulture de famille; mais cette construction a dû être élevée à la place et avec les débris d'un poste militaire plus considérable et très-bien choisi, car le mamelon d'Oubekkar présente un relèvement assez saillant et bordé de pentes raides. L'enceinte du fortin

dessinait un rectangle de 50 mètres environ du nord au sud, sur 20 de l'ouest à l'est. La face nord, dont une partie a été utilisée pour la construction de la chapelle, se retrouve en gros mur rasé au sol, sur le même alignement jusqu'à l'angle nord-ouest; celui du nord-est est plus confus, mais là se retrouvent des vestiges de la première construction, diverses traces de compartiments et un petit bassin signalé du reste par le colonel Hanoteau. La face est a cédé partout sous la pression des terres, elle n'est plus reconnaissable que par trois grosses masses de béton cimentées, plus ou moins espacées et maintenues par des troncs d'olivier. La face sud a complétement disparu, à part quelques blocs isolés; celle de l'ouest, en partie éboulée aussi, présente cependant plusieurs masses de maçonnerie considérables. Dans la plus voisine du sud se voient encore des pierres de taille qui fixent sur le mode de construction (cordons verticaux de blocs taillés reliant du béton cimenté). Pour moi, la chapelle doit être contemporaine des tombeaux d'Ourthi-n'-Taroummant, dont les matériaux, entre autres l'inscription citée plus haut, ont fort bien pu être pris à l'Aguemmoun-Oubekkar. Ces deux points ne sont pas à plus de 5 à 600 mètres. Par suite, c'est sur ce mamelon, dont la position est parfaitement en rapport avec le but à atteindre, que je placerais le *burgus centenarius*.

Takbout. Au pied d'Ir'il-Guefri, sur le chemin de Tala-Amara. Ruine décrite sans nom par le docteur Leclerc (*Revue africaine*, t. II, p. 140). Carré de $5^{m},50$ de côté, murs d'un mètre d'épaisseur en moellons cimentés, avec pierres de taille au soubassement des angles, peut-être autrefois poste romain. Frappé de l'exiguïté des dimensions, le colonel Hanoteau fit déblayer l'intérieur et reconnut ainsi un tombeau analogue à ceux d'Ourthi-n'-Taroummant et divisé en deux compartiments qui renfermaient encore des ossements. Ces fouilles sont encore à jour.

Hamsa. Près de Tala-Amara et du Tasift-Ibahalal (rivière des simples d'esprit). Ruine peu importante, sans doute tombeau, pense le colonel Hanoteau sur renseignements indigènes.

Agonni-n'-Tir'ermin. Sud-ouest de Taguemmont-g-Ouadfel. Colonel Hanoteau : « Deux petites constructions romaines, probablement tombeaux. La première, carré de 3 mètres de côté intérieurement, murs rasés au sol, d'un mètre d'épaisseur; la deuxième, très-confuse. »

Ir'il-Oumâali. Au nord du village d'Aguemmoun. Colonel Hanoteau : « Trois tombeaux romains alignés dans la direction de la crête et distants de quelques mètres, forme différente des précédents. A l'extérieur, carré de 5m,50, et au milieu, noyau vide circulaire de 3m,50 de diamètre, parement intérieur très-soigné et formé d'assises régulières de moellons taillés. Détruits jusqu'au niveau du sol. » La présence de retraites régulières et bien conservées sur les murs extérieurs fait supposer au colonel l'existence de pyramides quadrangulaires montées en gradins et enveloppant la calotte sphérique de la voûte intérieure.

Akbou, près du Fort-Napoléon. Le docteur Leclerc a décrit ce qui reste de ce monument avec les plus grands détails (*Revue africaine*, t. II, p. 141); il forme à la base un carré de 6 mètres, couronné par un dôme ou une pyramide (?). La hauteur totale actuelle est de 5 à 6 mètres. L'évidement intérieur est un carré de 3 mètres de côté, surmonté d'une voûte en arc ogival tronqué par une ligne horizontale de 1 mètre d'étendue; elle s'élève jusqu'à 2m,6. La porte, située sur la face de l'est, n'a plus rien de régulier. Les murs sont en béton grossier, mais solide, entremêlé de rangs de briques disposées, tantôt deux, tantôt trois, l'une sur l'autre. Le docteur y voyait un réservoir d'eau. Dans la *Revue africaine* (t. III, p. 315), M. Aucapitaine, parlant du même monument, dit que c'était « évidemment un tombeau élevé par les Romains à quelque chef berber, leur allié. » Telle est aussi l'opinion du colonel Hanoteau, qui a trouvé un tombeau tout semblable chez les Aït-bou-Madhi, au pied du Djurdjura.

J'ajouterai qu'à part un tout petit verger de figuiers, le sol est entièrement aride et rocheux aux environs; la rivière forme

plus bas une longue gorge escarpée et sans culture possible, je ne sais donc pas quel emploi raisonnable aurait pu, en ce lieu, avoir un réservoir d'eau.

A ces ruines signalées dès 1861, il faut ajouter des vestiges découverts par le docteur Pallier au-dessus d'Ir'il-Tazert, et décrits aussi par le colonel Hanoteau dans la *Revue africaine* (t. VI, p. 73). Ils se composent d'un pan de mur de bonne construction, debout, en partie couvert par une haie vive. A côté sont les fondations de deux petits bâtiments. D'après l'auteur de cette description, le tout aurait fait partie d'un petit établissement d'exploitation rurale, et ce serait la première ruine de ce genre rencontrée dans la montagne.

Le colonel Hanoteau ayant bien voulu me conduire de nouveau en ce point appelé Tir'ermin, j'ai pris le croquis (pl. XIV, fig. 11) des vestiges existants. Ils occupent en décombres confus, sur une trentaine de mètres de longueur, un petit mamelon formant ressaut au-dessous des pentes raides de Bou-Arfaa, et dominent une étendue assez considérable de la vallée. Par suite de cette position, je serais assez porté à y voir quelque maison de commandement de chef indigène, élevée avec la main-d'œuvre romaine.

Un dernier point, Azib-Hamiis, en plaine et à la limite des Amraoua et des Aït-Iraten, présente aussi quelques vestiges antiques : une vingtaine de gros blocs rectangulaires encore en place dessinent l'alignement et les angles d'une construction assez considérable. De là, à l'est, sur un plateau horizontal long d'environ 150 mètres, extrémité nord du contre-fort de Bou-Atelli, on rencontre des décombres confus, mais sans pierres taillées. Ce sont sans doute les vestiges d'un petit centre agricole où une seule maison, ou quelque poste de protection, avait des pierres de taille. A 1 kilomètre à l'est, sur le Sebaou, quatre ou cinq blocs taillés; peti poste (?) sur la route.

TRIBU DES AÏT-YAHIA.

Koukou (pl. XV). Par renseignements, le général Daumas signalait ici en 1847 (*Grande-Kabylie*, p. 11) des ruines sur lesquelles on découvrait encore des inscriptions. « En entrant, dit le docteur Leclerc (*Revue africaine*, t. II, p. 153), on rencontre une douzaine de pierres de taille d'origine évidemment romaine. Sur l'une d'elles on voit en relief deux cercles concentriques. Plusieurs autres sont creusées de mortaises... Ce qui semble surtout accuser l'occupation romaine, c'est une citerne qui se trouve dans la partie nord du village; elle peut avoir 8 mètres de long sur une largeur de 4 ou 5, et une hauteur de 2 à 3. Les deux tiers en sont conservés; elle est construite en briques et d'un excellent travail : ces pierres de taille et cette citerne, voilà tout ce que j'ai pu reconnaître de romain à Koukou... Je serais tenté de croire que les Romains avaient simplement à Koukou un petit poste d'observation pour protéger la plaine, à travers laquelle passait la route de Rusuccurru à Saldæ. Koukou serait-il le Thuraphylum de M. Mac Carthy? Je n'oserais l'affirmer... »

Le capitaine Devaux (p. 275 et suivantes) donne d'assez grands détails sur Koukou : d'après lui, ce n'a jamais pu être un grand centre de population, la configuration du terrain s'y oppose, et il admet comme probable le chiffre de 1,600 habitants donné par Marmol. « Koukou, à l'époque de sa splendeur, était entouré de murailles bastionnées d'un développement de 2,000 mètres environ. Ses murs allaient s'appuyer sur un rocher à pic, fortification naturelle, nommée aujourd'hui Azerou-Kelâa. Trois portes donnaient accès dans la place : l'une regardant le nord-nord-ouest,... on l'appelait Thir'ilth-el-Medefia (la crête des canons). A côté et au nord-ouest d'Azerou était la porte dite Azerou-n'-Tassassin (la pierre des hommes de garde). Enfin au sud du village, et faisant face au Djurdjura, était Tabourt-n'-Sour (la porte du rempart). » Il signale à cet endroit 13 pierres

de taille, dont la clef de voûte de la porte, ornée d'un croissant grossier de 0m,20 de diamètre; à la partie nord du village, la citerne, de 9 mètres de long sur 4 de large, percée un peu au-dessous de la voûte de deux trous pour l'entrée des eaux pluviales; elle est hors de service, quoique très-solide encore...

« Je ne sais, ajoute M. Devaux, si on doit attribuer aux Romains quelques ruines de Koukou, la citerne par exemple. Pour mon compte, j'en doute beaucoup. Cette citerne, quoique construite très-solidement, peut être d'origine berbère. Quant aux pierres, ayant appartenu à Thabourt-n'-Sour, elles sont de belle dimension, mais rien ne dit qu'elles aient été taillées par les Romains... »

Dans sa notice sur les Aït-Fraoucen (*Revue africaine*, t. IV, p. 449), M. Aucapitaine parle incidemment de Koukou. « C'est sur ce point, écrit-il, que certains érudits ont voulu placer le Thuraphylum, centre des opérations militaires des Romains contre le haut pays. Un assez long séjour à Koukou et une étude attentive des quelques monuments de cette curieuse bourgade m'ont amené à reconnaître qu'il n'y a guère de traces de constructions romaines sur ce point. Il est inutile de rechercher la route prétendue qui, partant de Syda, aurait passé à Thuraphylum pour couper le Djurdjura chez les Illoulen-Onsoummeur et tomber sur Ausum, proche le bordj Tazemalt, vallée de l'Oued-Sahel. »

Cet officier, retourné depuis lors à Fort-Napoléon, préparait, m'a-t-il dit, un travail complet sur Koukou et le destinait à la *Revue africaine*; la mort l'aura surpris avant qu'il y ait mis la dernière main, et ce sont de précieux renseignements perdus.

Pour moi, Koukou est une position très-curieuse où des fouilles bien dirigées donneraient évidemment des résultats intéressants, bien que la partie principale de l'ancienne ville soit occupée par la Dechera kabyle, mais je n'y vois rien de romain que peut-être quelques briques cannelées dans la Djemâat-el-Kebir, et elles ont pu être apportées ici de Djemâat-es-Sâhridj.

Les pierres signalées par le docteur Leclerc et le capitaine Devaux sont taillées, il est vrai, mais, sauf une de 1 mètre de longueur, de beaucoup inférieures au plus petit appareil romain que j'aie vu. Ses deux cercles sont bien un croissant mal taillé, mais très-reconnaissable. Enfin la citerne, nettoyée récemment par les Kabyles, mais déjà envahie par l'eau à 0m,50 environ, est relativement bien construite, mais avec de mauvais matériaux, quoiqu'ils aient résisté au temps; parois et voûtes (intactes, sauf un trou à l'angle sud-ouest) (plein ceintre), sont faits entièrement en petites briques rectangulaires très-communes, reliées par un ciment peu compacte devenu rougeâtre sans doute en faisant corps avec elles. Les dimensions de cette citerne sont supérieures à celles que donne le docteur Leclerc, qui l'a vue encombrée; je lui crois environ 10 mètres de longueur et 5 de hauteur et de largeur. Je n'ai pu d'ailleurs y descendre à cause de l'eau et n'ai pas vu les trous d'alimentation dont parle le capitaine Devaux. Les Kabyles ont jeté sur la voûte même les déblais qu'ils tiraient de l'intérieur.

En résumé, elle a dû être l'ouvrage de quelque prisonnier espagnol ou autre européen, mais à l'époque sarrasine; contre les dernières maisons du village, au sud, j'ai vu un angle de maison en blocage avec l'intérieur cimenté.

Enfin reste l'enceinte, que l'on n'a jamais, que je sache, prétendue romaine, mais qui, jointe à la nature, faisait de Koukou une position vraiment inaccessible. Certaines parties en sont parfaitement nettes et hautes de 3 à 4 mètres à l'extérieur, le sol étant devenu de niveau à l'intérieur par les alluvions, ainsi que le ferait croire une trace de poterne aujourd'hui enterrée près de la petite tour à l'ouest de Djemâat-es-Sr'ir. Le mur du nord plonge dans une pente excessivement rapide et s'efface insensiblement. Celui du sud, beaucoup moins net, semble s'être arrêté au point où la pente fait un ressaut très-sensible. Je ne puis deviner comment ces deux murs se reliaient. Le ravin a subi sans doute de telles modifications, que toute cette partie a pu dispa-

raître; toutefois je suis porté à croire que la branche du nord, au delà de la dernière grosse tour vers l'est, était indépendante de l'enceinte et formait crémaillère jusqu'à un des ressauts rocheux à pic qui terminent la pente de ce côté, de manière à reculer bien loin une attaque par le ravin. Cette hypothèse s'appuie sur la présence dans les jardins, au niveau de la même tour et à une trentaine de mètres en arrière, d'un long pan de muraille formant angle et d'une construction analogue à l'enceinte.

Dans ce cas, cette dernière aurait suivi ainsi à mi-côte jusqu'à l'extrémité du mur du sud, se maintenant à une hauteur uniforme, c'est même la forme qu'indiquerait le terrain. Les indigènes m'ont dit ne jamais trouver ici de monnaies romaines, ce qui arrive sans cesse aux endroits aujourd'hui habités, comme Djemâat-es-Sâhridj, Taksebt, etc.

TRIBU DES AÏT-YENNI.

Taourirt-el-Hadjadje. Près du village de ce nom, les Kabyles signalent un long pan de mur d'une construction très-ancienne, disent-ils; je n'ai pas vu ce point.

TRIBU DES AÏT-BOU-AKKACHE.

Tirouel. Quelques vestiges romains existent en ce point. Je ne l'ai pas visité, mais j'ai vu à Fort-Napoléon des briques incontestablement romaines et des fragments de ciment qui en provenaient. M. Aucapitaine s'était chargé de faire une reconnaissance complète de cette ruine, mais la mort l'a surpris avant la publication de cette étude, et je ne sais en quelles mains sont aujourd'hui les notes précieuses qu'il rassemblait de tous côtés.

TRIBU DES ILLOULA OU MALOU.

Les indigènes indiquent comme ruines dans cette tribu quelques vestiges au Souk-el-Khemis et à Bordj-Tounsi : ce sont, paraît-il, les restes d'anciennes constructions berbères, peut-être contemporaines du royaume de Koukou, mais il n'y a rien de romain. Pays impossible, sans débouchés.

TRIBU DES AÏT-ZIKKI

Tizi-n'-Sour. Ce nom, « col du rempart, » avait fait supposer ici l'existence de ruines; mais l'aspect de la crête dans cette partie exclut toute idée d'occupation, et de plus les Kabyles, m'a-t-on dit, appellent également *sour* les alignements rocheux naturels.

TRIBU DES AÏT-IDJER.

FRACTION DE TIFRIT-AÏT-OU-MALEK.

Tala-Guitan. Il y a aux environs de cette fontaine quelques pierres taillées éparses, vestiges de quelque petit centre, ou mieux poste de protection sur la route qui passait forcément ici.

Deux autres points, Tar'ourfets-Guir'il-Boukhelendj et Ben-Ahya, m'ont été indiqués comme ruines d'édifices de 8 mètres carrés environ. Je ne les ai pas vues, non plus qu'Agouni-Isakan (ruine d'une maison) dans la fraction de Mahia.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

TERRITOIRE CIVIL D'ALGER

COMMUNE DE L'ALMA.

Col des Beni-Aïcha, — Merça-'d-Daddjadj.

COL DES BENI-AÏCHA.

Les ruines romaines voisines de ce point, dont l'importance stratégique est énorme, puisqu'il est le seul passage naturel et facile de la Mitidja dans le bassin de l'Isser, sont connues depuis la première expédition faite de ce côté en 1837, mais elles n'ont jamais, que je sache, été décrites.

M. Berbrugger, rappelant l'inscription de Souma, dont j'ai pris une nouvelle copie un peu différente de la version reçue, indique simplement « les ruines du Benian-mta-Souma et d'El-Habs, restes de deux établissements romains qui défendaient le passage » (*Époques militaires de la Grande-Kabylie*, p. 14).

Souma. Une description de ces vestiges, tels qu'ils étaient à notre arrivée, aurait été précieuse, car depuis quelques années elles ont été successivement dévastées par le génie et les ponts et chaussées pour les constructions du col (caserne de gendarmerie et fontaine) ou pour des travaux de route; nombre de pierres ont été ainsi enlevées; la porte de la forteresse, en place il y a peu de temps encore, a été également renversée, et la

pierre de l'inscription gît à terre en avant; de ce côté, on rencontre beaucoup de pierres de taille ornées de sculptures diverses.

Aujourd'hui ces ruines accusent très-vaguement un ancien fort rectangulaire de 50 mètres, direction nord-sud, sur 40, direction est-ouest. La porte principale, large de 4 mètres, était au milieu de la face est; l'enceinte, formée de gros murs où la pierre de taille devait entrer comme élément principal, était flanquée de tours carrées, à en juger par une amorce de l'angle nord-est.

A l'intérieur, on reconnaît quelques compartiments parallèles de murs en maçonnerie commune de $0^m,65$ d'épaisseur et plusieurs masses de forme circulaire remarquablement construites en blocage et briques de dimensions énormes : j'en ai mesuré de $0^m,53$ de longueur sur $0^m,38$ de largeur et une épaisseur de $0^m,05$.

Cette position de Souma est dans d'excellentes conditions militaires : elle domine par des pentes bien accusées tout le pays aux environs et la vue s'étend fort loin vers l'est (jusque vers Taourga), ce qui n'existe pas au col; cette considération a dû être une des raisons qui ont amené les Romains, contre leur habitude, à ne pas occuper ici un point quelconque de la ligne de partage des bassins et à en surveiller seulement le débouché. Ce fort se reliait avec Takitount, qui le complétait en protégeant le flanc gauche de la voie romaine, et avec l'Akbou-des-Zmouls, formant ainsi un triangle de vigies de premier ordre.

Takitount. La ruine connue sous le nom d'El-Habs, d'une construction et d'une conservation très-remarquables, n'est qu'un point très-secondaire d'une forte position militaire, d'un assez grand développement (2 à 3 hectares), appelée par les indigènes Takitount : celle-ci couronnait un long mamelon rocheux à pentes escarpées de toutes parts et qu'entourait une enceinte générale, à en juger par quelques arcades en pierres de taille que l'on rencontre aux bords du plateau; elles semblent avoir

été les contre-forts de murs aujourd'hui écroulés; il y en a ainsi sept ou huit en différents endroits; trois autres se voient aussi au milieu des ruines dans un bouquet d'arbres.

Dans la partie nord, un fort pan de mur est resté debout au-dessus du col qui relie le mamelon à la chaîne principale dont Sidi-Fredj est le point culminant (470). L'intérieur de cette position est jonché de pierres taillées et de masses confuses de décombres; il y a nombre de traces d'enceintes rasées au sol, dont le mode général de construction semble avoir été en gros moellons cimentés qui reliaient des chaînes de pierres de taille.

L'angle sud-est était formé par cette construction bizarre, appelée avec beaucoup de sens El-Habs (la prison) par les indigènes, car aujourd'hui encore on ne pénètre dans le compartiment intérieur que par un trou rectangulaire dont la grande dimension n'a pas un mètre. Cet intérieur est un octogone régulier, construit sur un diamètre de $3^m,60$: cette première partie, haute de $2^m,10$, est couronnée par une voûte en plein cintre; les angles de l'octogone sont masqués par des sortes de petits pilastres en saillie de $0^m,15$, larges de $0^m,30$ au sommet et $0^m,50$ à la base : cette construction est en pierres de taille cimentées, avec revêtement intérieur aussi en ciment. Ce massif, d'une épaisseur de $1^m,40$, forme à l'extérieur un octogone concentrique de $2^m,40$ de côté, autour duquel est un couloir circulaire en dehors, large de $1^m,15$, mesuré au milieu du côté de l'octogone; ce couloir est recouvert de grandes dalles taillées avec soin et présentant vers le sol une concavité de $0^m,5$ de flèche. Le mur extérieur est épais de 1 mètre. La face du dehors de ce monument devait être d'une certaine élégance, car le mur était complétement entouré d'un revêtement formé de pans coupés imitant des fausses portes (larges de $0^m,87$) et séparés par des demi-colonnes engagées : il y a là quelques traces de sculptures, rosaces, volutes, etc., spécialement à la fausse porte du sud, renversée d'ailleurs, mais qui était plus grande et plus ornée. Je crois bien difficile de dire

ce qu'a pu être le couronnement aujourd'hui rasé et horizontal de ce monument.

Il serait intéressant de déblayer complétement cet édifice, sur la destination duquel je n'oserais me prononcer.

Un petit poste militaire, dernière avancée des deux précédents vers le sud, se trouvait sur un mamelon peu sensible vers le débouché des gorges de l'Isser, et qui borde la rive gauche de l'Oued-Douhouche, limite entre les territoires civil et militaire. Ses vestiges, consistant en quelques blocs taillés épars, ont été entièrement dévastés par les travaux de la nouvelle route de Constantine. Je tiens ce fait des agents des ponts et chaussées eux-mêmes, mais ils m'ont garanti qu'il n'y avait ni sculptures ni inscriptions.

MERÇA-'D-DADDJADJ.

Peu de points ont, je pense, subi une dévastation aussi complète que celui-ci. Aux causes habituelles de ruine il faut joindre ici les envahissements de la mer qui, unis aux tremblements de terre dont parle l'histoire comme ayant fait disparaître des cités entières sur ces rivages, ont ravagé et même enlevé jusqu'au sol rocheux, aujourd'hui à fleur d'eau sur un vaste espace, la plus grande partie de la presqu'île qu'occupait la ville antique. Je ne crois pas même ce bouleversement antérieur au moyen âge, car du temps des premiers auteurs arabes, Merça-'d-Daddjadj était encore un point considérable et auquel venaient aboutir plusieurs routes que El-Bekri fait connaître, d'Achir, de Cairouan.

Cet auteur donne même sur la topographie de ce point quelques détails curieux, car ils s'appliquent admirablement à ce qui reste du sol de l'ancienne ville et de ses abords :

« De Hamza (Bouira) l'on se rend à Belias (Tizi-Begass-aux-Nezlioua), lieu situé sur une grande montagne, et de là on arrive à Merça-'d-Daddjadj (le port aux Poules). La mer environne trois côtés de cette dernière localité; une muraille, percée

d'une seule porte, s'étend du rivage occidental au rivage oriental (de la péninsule), et c'est là que se trouve l'entrée de la ville. Les bazars et la grande mosquée sont situés en dedans de cette enceinte. Le port, très-étroit et peu profond, n'est nullement sûr. La ville possède quelques sources de bonne eau... Beni-Djenad, ville située à l'orient de Merça-'d-Daddjadj, est plus petite que celle-ci » (*Description de l'Afrique*, traduction de Slane, p. 154).

Cette dernière indication, qui s'applique à Benian-mta-Mers-el-Djinet, suffit pour affirmer la dévastation de Merça-'d-Daddjadj par quelque grande révolution du sol. En effet, ce dernier point embrasse à peine aujourd'hui 7 à 8 hectares, et à Djinet les vestiges en couvrent une vingtaine. La ville arabe a été plus maltraitée encore que la cité romaine : bazars et mosquées n'ont laissé aucune trace, et les débris divers que l'on rencontre surtout aux bords de la falaise, angles de maisons, fragments de murs, belles pierres de taille, mosaïques, tous accusent la main-d'œuvre romaine. Les sources ont complétement disparu. Aujourd'hui il n'existe plus trace de port ici, les bas-fonds semblent s'avancer très-loin dans la mer. Quant à la muraille qui fermait la péninsule, il devrait être très-facile d'en retrouver les fondations dans un sol aujourd'hui entièrement sablonneux, et que viennent affleurer en plusieurs points, sur le tracé probable de cette fortification, des masses confuses de blocage, de briques et de poteries.

SUBDIVISION D'AUMALE.

ANNEXE DES BENI-MANSOUR.

(TRAVAIL DE M. DURAND, COMMANDANT DE CE POSTE.)

Tribu des Beni-Aïssi, — des Beni-Yala, — des Ksars, — des Mechdalla.

TRIBU DES BENI-AÏSSI.

FRACTION DE BOUBEDIR.

Tachachit, la mieux conservée des ruines du cercle, se trouve sur un petit mamelon qui termine un des contre-forts descendus du Djurdjura. Ce petit mamelon, élevé de peut-être 10 à 15 mètres au-dessus de la plaine qui s'étend à ses pieds, est resserré entre l'Oued-el-Beurdi, ravin profond, et un petit ravin sans nom. Position défensive.

Les traces d'une enceinte rectangulaire de peut-être 60 ou 80 mètres sur 40 mètres sont très-visibles par les pierres taillées restées en place de distance en distance sur tout le pourtour. Au nord et à 100 mètres environ du bâtiment, à une altitude inférieure, est une citerne qui devait être alimentée sans doute par l'Oued-el-Beurdi, mais je ne me rappelle pas s'il y a trace de conduite d'eau. Au sud et en bas de la pente du mamelon se rencontrent des pierres éparses qui ont pu rouler d'en haut ou

qui peuvent provenir également de bâtiments détruits sur place : la chose n'est pas visible sur le terrain.

Sur aucune des pierres je n'ai vu d'inscriptions, bien que j'en ai cherché. La plupart sont taillées assez grossièrement ; un petit nombre seulement ont été soumises à une taille fine et portent quelques moulures. Rien comme statues ou figures en relief. Je serais porté à croire que Tachachit était une ferme fortifiée ou un petit fort destiné à la sécurité de la route qui devait desservir la vallée et joindre Auzia à Auzum, Akbou, Tubusubtus, etc. Serait-ce Vasagada? La route turque qui suivait la vallée pouvait bien n'être que l'ancienne voie romaine ; mais je n'ai vu nulle part d'indice permettant d'affirmer quoi que ce soit à ce sujet.

TRIBU DES BENI-YALA.

FRACTION DES AÏT-YAHIA.

El-Benian. Tout ce qui reste de ces ruines est un barrage en maçonnerie assez épais (mes souvenirs datent de loin, je mettrai 2 mètres d'épaisseur) sur la rivière de l'Oued-el-Beurdi. Je ne me rappelle pas qu'il y ait traces plus bas de ruines indiquant l'emplacement d'un moulin. Je pense néanmoins que tel devait être le but principal du barrage plutôt que la raison d'arrosement, le cube d'eau emmagasinée ne pouvant pas être bien grand. Si j'ai plus tard à passer de ce côté, j'irai revoir l'endroit pour l'étudier à ce point de vue.

Ce barrage, du reste, ne sert plus, parce qu'il a été rompu ; mais ce qui en reste est d'une grande solidité.

El-Esnam. Des pierres taillées éparses par terre, à moitié ou aux trois quarts enfouies, visibles surtout à l'époque des labours parce que la charrue les dérange ou les dégage un peu, le tout disséminé sur un espace de peut-être deux ou trois hec-

tares : voilà El-Esnam il y a dix ans, alors que nous n'en avions encore à peu près rien enlevé.

Depuis on a retiré de là des pierres pour bâtir le caravansérail d'El-Esnam, de sorte que les ruines paraissent moins considérables qu'elles ne l'étaient autrefois. Je n'ai trouvé nulle trace de murs, de forme de bâtiment. Des pierres éparses, voilà tout, sans aucune inscription ni bas-relief.

C'est le génie qui a construit le caravansérail d'El-Esnam. Si en fouillant les ruines pour en extraire des pierres de construction toutes taillées, on a découvert quelque inscription ou quelque pierre bonne à conserver, nul doute qu'on n'ait envoyé le tout au bureau du génie d'Aumale, et il serait peut-être possible d'avoir par là quelque renseignement, le génie d'Aumale ayant conservé dans un magasin particulier toutes les ruines principales qu'il a trouvées.

Ikherbet-Iroumiin. Ruines que je ne me rappelle pas avoir vues et que je ne vous place sur le plan qu'approximativement et d'après les renseignements des indigènes. Ce sont des ruines dans le genre de celles d'El-Esnam, pierres taillées éparses pointant hors de terre et disséminées sur une étendue d'environ deux hectares. Les terres avoisinantes, comme celles qui entourent El-Esnam, sont d'excellents terrains de culture, et El-Esnam comme Ikherbet-Iroumiin, situées toutes deux en belle plaine, pourraient bien n'être que les centres de grandes exploitations agricoles.

El-Esnam est près d'un ravin où il y a *actuellement* une fort belle source. Il en était peut-être de même au temps jadis. Quant à Ikherbet-Iroumiin d'après l'emplacement qu'on m'a indiqué et duquel j'ai passé bien près sans voir les ruines, il n'y a pas d'eau actuellement, mais il a pu fort bien y en avoir autrefois : les sources entre l'Oued-Zaïan et l'Oued-Dhous sont assez sujettes à changer de place, au dire des indigènes.

FRACTION DES OUED-DJADJA.

Tigheremt, chez les Oued-Djadja, n'est pas romain. C'est un fort que les princes de Bougie avaient construit sous la dynastie zénatienne et qui était le centre de leur domination dans l'Oued-Dhous et le Hamza. Une fraction des Beni-Yala était leur fidèle vassale et occupait le fort.

Tigheremt est bâti dans une bonne situation défensive entre l'Oued-Selim et l'Ir'zer-n'-Tigheremt. C'était un rectangle dont le plus grand côté a à peine 50 mètres. Les murs subsistent encore sur tout le pourtour jusqu'à 1 mètre d'élévation au-dessus du sol. Ils sont bâtis en cailloux de la rivière reliés par de la terre grasse ou du mortier. Ils ont bien $0^{m},80$ ou 1 mètre d'épaisseur. Aucune pierre taillée ne montre qu'il y ait eu là un fort romain qui aurait précédé le fort kabyle.

TRIBU DES KSARS.

Tagragra. Grottes chez les Ksars à l'extrémité d'un des contre-forts par lesquels se termine la chaîne peu élevée du Djebel-Azloah. Le contre-fort se termine par un escarpement rocheux de 50 à 100 mètres de hauteur dominant le cours de l'Oued-el-Hammam. Dans cet escarpement se trouvent, à une certaine hauteur, les deux entrées d'une série de grottes et de couloirs qui, s'ils sont naturels pour une partie, sont certainement aussi, pour une autre partie, l'œuvre de l'industrie humaine : on trouve en effet en divers endroits de la paroi des trous d'un petit diamètre creusés assez profondément. Ce sont évidemment des trous faits pour rechercher des filons. On y voit distinctement la trace de coups de pic. Hors des grottes et en bas de l'escarpement, dans la plaine étroite de 50 à 100 mètres qui suit le cours de l'Oued-el-Hammam, on trouve beaucoup de masses noires boursouflées qui paraissent être des scories : la surface

boursouflée de ces pierres ressemble beaucoup, comme teinte et comme aspect, à la surface des oxydes de manganèse tels qu'on les trouve sur la paroi de certaines roches.

La teinte générale des pierres me porte à croire que ce devait être là une mine de fer, quoique je ne puisse rien affirmer, n'ayant pas été voir ces grottes depuis dix ans.

Quant aux grottes en elles-mêmes, ce sont plusieurs cavités assez grandes communiquant par des couloirs parfois larges, parfois vous obligeant à ramper. La plus grande de ces cavités que j'ai vue avait bien 80 à 100 mètres de long sur 6 à 8 mètres de large en moyenne et 4 à 15 mètres de haut. Je ne sais si elles sont bien nombreuses, car il y a certains couloirs qui sont bouchés par les indigènes, dans le but d'empêcher leurs troupeaux, qui passent dans les grottes une partie de l'hiver quand la saison est rigoureuse, de s'égarer. J'en ai fait déboucher un une fois, et je suis arrivé à l'ouverture d'une grotte qui paraissait, dès l'origine, assez grande, mais j'ai été repoussé par un nuage de chauves-souris que mes torches dérangeaient, et je n'a pas recommencé la tentative.

Aucune pierre taillée aux environs, mais l'importance que paraissent avoir eu les travaux de percement de la pierre permet difficilement de supposer que d'autres que les Romains aient pu les faire.

TRIBU DES MECHDALLA.

Tar'ourfest-Iroumiin. — Rien de romain malgré le nom. Chez les Mechdalla, en bas du village d'Iril-Hammad. Une source calcaire incrustante sortant d'un rocher a formé à ce rocher une paroi particulière parsemée de stalactites, et a revêtu d'une couche de calcaire des bancs de pierre disposés par les indigènes; voilà tout.

Terga-Taroumin. Chez les Mechdalla, Beni-Mesdourar, rien de romain. C'est un saguia ou conduite d'eau faite à je ne sais

quelle époque, tout à fait dans la haute montagne, non loin des crêtes; et comme les Kabyles trouvent le travail remarquable pour ce qu'ils sont habitués à faire, ils l'ont décoré du nom de romain.

Je ne vous parle naturellement de ces deux derniers endroits que pour que vous soyez fixé au cas où quelque indigène vous les nommerait comme « étant l'emplacement de ruines romaines. »

Je donne ici intégralement le travail de M. Durand, même pour le point de Tagragra, qui est en dehors de la zone kabyle, mais qui n'a jamais, je crois, été signalé.

J'ajouterai seulement à ces excellents renseignements quelques mots sur les ruines d'El-Beniân que j'ai eu l'occasion de voir et même de dessiner, il y a plusieurs années. Je ne suis pas, sur le but du barrage, de l'avis de M. Durand. L'Oued-el-Beurdi est en ce point très-étroit et encaissé d'une douzaine de mètres; le barrage montant jusqu'au sommet des berges a dû, je crois, renfermer un énorme cube d'eau dont je verrais l'emploi à l'arrosage de la plaine très-étendue, comprise entre El-Beniân et El-Esnam, plus haute que ce dernier point et par suite ne pouvant profiter des sources qui en sont voisines.

Ceci n'est aussi qu'une hypothèse basée sur l'importance du barrage le plus considérable que j'aie rencontré, mais également sur des souvenirs déjà anciens.

SUBDIVISION DE SÉTIF.

I.

CERCLE DE BORDJ-BOU-ARRÉRIDJ.

ANNEXE DE TAZMALT.

TRIBU DES AÏT-MELLIKEUCH.

Tablast. Le capitaine Devaux a donné sur ce point quelques détails que je reproduis :

« En face du Bordj-Thazemalth (Tazmalt), sur la rive gauche et à 350 mètres de l'Oued-Sahel, se trouvent des débris d'édifices disséminés sur un mamelon nommé actuellement Thablasth.

« Je pense que ce sont les ruines d'Ausum, que l'on a placées à tort à Akbou. La plupart des pierres employées à ces constructions sont meulières et tirées de chez les Aïth-Mlikeuch et Aïth-Abbès : elles ont en moyenne $0^m,60$ sur $0^m,40$; quelques-unes ont cependant plus de 1 mètre de long sur $1^m,50$ de large. Sur un petit plateau dominé par un léger mouvement de terrain, on aperçoit un reste de mur à fleur de terre sur une longueur de 8 ou 10 mètres.

« Deux fontaines touchent aux ruines, elles sont du côté de

l'Oued-Sahel; il est probable qu'elles fournissaient aux besoins de la localité » (p.199).

Dans son article sur le mausolée d'Akbou, M. Aucapitaine s'élève aussi contre la fausse synonymie d'Ausum, rappelant qu'il existe « un peu plus loin, dans la même direction, à Tablast, des ruines assez considérables, des pans de murailles attestant un établissement militaire qui surveillait les indépendants ancêtres des Mellikeuch et le cours du Flumen-Nabar » (*Revue africaine*, t. IV, p. 421).

II.

CERCLE DE SÉTIF.

TRIBU DES ILLOULEN.

Akbou. Sur des renseignements indigènes, M. Carette a signalé ici des ruines assez considérables, restes de barrages en pierres de taille, et au delà d'Akbou de doubles rangées parallèles de pierres de taille qui doivent être les restes d'une voie romaine (1er vol., p. 428). La seconde de ces indications seule a quelque valeur, car M. Féraud depuis a signalé dans la même tribu des traces de route antique près de Azib-en-Cheikh et à Akbou.

Dans cette région, le seul vestige antique de quelque importance est connu sous le nom de mausolée d'Akbou : visité à maintes reprises, il a été décrit en grand détail avec plans à l'appui par M. Aucapitaine (*Revue africaine*, t. IV, p. 418 et suiv.).

... « L'édifice forme un carré régulier d'une belle architecture; construit en porphyre granitique, taillé en cubes formant des assises soigneusement alignées, il présente 5m,50 de largeur sur chaque face et au centre, et une hauteur de 13 mètres depuis la première assise au-dessus du sol jusqu'au sommet du faîte, aujourd'hui tronqué. La face nord du monument pré-

sente une ouverture que j'appellerai, avec les indigènes, la porte. Existait-elle autrefois? je ne le crois pas; l'étude des autres faces le donne à supposer. En tout cas, une inscription [1] placée au-dessus de cette porte donne la certitude que c'était le principal côté...

... « La voûte est d'une belle exécution : elle se compose d'un cintre en pierres de grand appareil reposant sur les parois est et ouest, formées de deux arceaux construits en pierres de grand appareil avec mortaises, et commençant sur la muraille, qui a une hauteur de 3 mètres. Le sol a été profondément fouillé à plusieurs reprises et jusqu'au roc.

« Quelle était la destination de cet édifice d'Akbou, isolé, loin de tout poste romain? Sa forme indique un édifice funéraire. Est-ce un mausolée élevé à un général tué dans quelque combat livré par les Romains aux tribus quinquégentiennes du mont Ferratus, ou peut-être ne serait-ce pas la sépulture de quelque grand chef indigène bâtie par les Romains pour honorer et cimenter une de leurs alliances éphémères avec les turbulentes tribus du pays? opinion que certains castella élevés pour des chefs berbers et dont nous connaissons les positions rendraient assez probable.

... « Les environs du Djebel-Akbou ne présentent aucune ruine, aucune trace d'établissement. A 500 mètres de distance, il existe une grotte naturelle ou plutôt une excavation. C'est là que les Kabyles ont placé l'entrée du tombeau, lequel recouvre des cavernes remplies de trésors gardés naturellement par des démons... »

1. Cette inscription, gravée sur marbre blanc, a disparu depuis peu d'années; elle a été brisée, dit-on, à coups de pierres, en servant de cible aux jeux des bergers.

III.

CERCLE DE BOUGIE.

(RIVE GAUCHE DE LA SOUMMAM.)

Tribu des Ourzellaguen, — des Aït-Our'lis, — des Oulad-Sidi-Moussa ou Idir, — de Tifra, — des Ifnaïen, — des Aït-Ameur, — des Aït-Ksila, — des Aït-Amran, — des Aït-Ahmed-Garets, — de Toudja, — des Bou-Inedjdamen, — des Oulad-Sidi-Ahmed-Amokran, — des Djebabra, — des Beni-bou-Messaoud, — des Imezzaïn. — Bougie.

TRIBU DES OURZELLAGUEN.

Sur la rive gauche de l'Ir'zer-Amokran, appelée aussi Oued-el-Esnam, on m'a signalé les ruines assez considérables d'une petite ville ou d'un grand poste; je n'ai pu les visiter.

TRIBU DES AÏT-OUR'LIS.

El-Felaï. M. Carette signale ici une fontaine en pierres de taille, sur la rivière (2e vol., p. 330). M. Féraud cite aussi des ruines au même village. N'ayant pas visité cette tribu, je ne puis qu'indiquer, sous bénéfice d'inventaire, l'assertion opposée que m'a donnée un indigène de cette dechera.

Tilioua-el-Kadi. Ruines au col d'Akfadou, d'après M. Féraud

(p. 308). L'existence de ruines ici m'a été confirmée; il y a, m'a-t-on dit, des pierres de taille éparses sur un assez grand espace, dans une position dominée de toutes parts, ce qui indiquerait un centre agricole : à vérifier. J'observerai d'ailleurs que Tilioua-el-Kadi est à la tête de la rivière de Fellaye et non au col d'Akfadou, distant d'une dizaine de kilomètres.

Au sortir de Fellaye, vers le nord, M. Fournel signale sur les deux rives des traces de postes gardant la sortie (2e vol., p. 79). C'est sans doute un de ces points qu'indique M. Féraud, comme vestige de voie romaine, près de Sidi-Aïch. Ce gisement de ruines m'a été appelé Aguemmoun par les indigènes.

Dans un travail considérable de M. Poulle, publié en 1863, dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* (p. 139), il est question de vestiges antiques situés dans cette tribu, à Mesnoua, Taoua, Euguelid, Tablout-i-Talazen, Larbaguir'il-M'ri. Aucun de ces points n'est porté sur la carte, ni connu d'autres auteurs; les Kabyles que j'ai interrogés n'ont pu me donner ici aucun éclaircissement. Il est donc à désirer que le fait soit vérifié sur place, car les indications de M. Poulle proviennent peut-être uniquement de renseignements indigènes, source toujours peu sûre.

TRIBU DES OULAD-SIDI-MOUSSA OU IDIR.

Hammam-Silal. Ruine près de cette source, d'après M. Féraud (p. 306). J'ai vainement cherché, et les indigènes ne connaissent ici nul vestige antique; la source ferrugineuse sort à une température élevée d'un banc de rochers dans le lit même d'un oued assez fort qui descend de Tizi-n'Tarch; elle n'a jamais été aménagée, ce qui aurait assurément eu lieu dans le cas d'un centre au voisinage : le pays environnant est d'ailleurs aride et difficile.

El-Kalaâ. Poste important, d'après M. Féraud; le fait serait

peut-être vrai si, au sommet à peu près inaccessible d'El-Kalaâ, il y avait des ruines. Mis en garde par l'absence de traces romaines à Silal, avant de faire l'ascension, je me suis renseigné, et tous les gens du pays affirment n'y rien connaître.

Connaissant l'exactitude habituelle de M. Féraud, je suis en droit de lui reprocher de ne pas avoir, dans son travail, distingué les notes données *de visu* des simples renseignements. Il n'est pas humain de faire courir sans cause hommes et bêtes dans des chemins semblables, sans compter la perte de temps.

TRIBU DE TIFRA.

Tifra. D'après M. Carette (Beni-Our'lis, fraction des Aït-Mançour), source antique au milieu du village (2e vol., p. 326). Fontaine bien conservée, d'après M. Féraud (p. 306). Au pied de la dechera il y a une très-belle fontaine arrangée par le génie. Je ne sais si elle portait autrefois des traces d'aménagement romain, les indigènes le nient. A 500 mètres environ au sud-ouest est une autre source autour de laquelle se voient les fragments d'un blocage très-ancien et d'une construction bizarre, relié par un ciment rougeâtre très-dur; je n'ai pas vu de pierres taillées. Autour du large bassin intérieur règne, au-dessus du blocage, une maçonnerie à pierres sèches, recouverte d'un toit : ce travail est kabyle. Le niveau de l'eau m'a empêché de voir les soubassements du bassin. Il y a donc ici trace de travaux très-anciens, mais rien ne dit qu'ils soient romains; il n'y a jamais eu de centre aux environs ni de raison de faire ici une prise d'eau.

TRIBU DES IFNAÏEN.

Tiklat (pl. XVI). Ces ruines très-intéressantes signalées depuis fort longtemps n'ont jamais été l'objet d'un travail complet; les grandes citernes ont été étudiées avec détail, mais l'ensemble

des ruines fort peu. Le colonel Bonvalet y a fait exécuter quelques fouilles qui mériteraient d'être suivies, et la construction de la route de Bougie à Aumale pourra faciliter ces travaux.

Voici sur la ville proprement dite les renseignements que j'ai pu recueillir : MM. Carette et Fournel ne s'occupent de l'importance de Tiklat qu'au point de vue de la synonymie antique; M. Meurs indique très-rapidement des traces « d'établissements publics et particuliers ainsi que celles du mur d'enceinte percé d'arcades qui pouvait circonscrire une superficie d'environ 16 à 18 hectares » (*Annuaire de la Société de Constantine*, 2e vol., p. 101). D'après le capitaine Devaux, les vestiges antiques occupent environ 13 hectares. « La ville était dominée par un double mamelon rocheux sur lequel devaient s'élever des fortifications: c'est au pied de ce mamelon que sont les ruines principales... » (p. 200).

En 1865, outre une étude détaillée des travaux hydrauliques, M. Melix, officier au 3e tirailleurs, a donné un aperçu intéressant de l'ensemble : « A en juger par l'amas de ruines qui jonchent le sol, l'emplacement de Tiklat a été occupé par une grande cité romaine dont l'enceinte est encore reconnaissable : des pans de mur, des arcades, des monceaux de pierres se montrent çà et là, et, par leur direction, rendent possible le relèvement de l'ancien mur de ceinture. Le terrain compris dans ce périmètre est encombré de ruines; le pied heurte à chaque pas des cippes, des pierres taillées, de fragments de pilastres. Dans la partie sud-ouest, on voit de nombreux souterrains et les restes considérables d'un édifice, sans doute le *prætorium* de Tubusuptus; on y remarque une salle très-vaste et remplie de débris de démolitions; une colonne assez haute et de l'ordre corinthien se dresse encore intacte dans l'angle sud-est; d'autres, renversées, ont leurs chapiteaux gisant dans les décombres (A du plan). Un peu à l'ouest, il existe les vestiges d'un monument dont la base est formée par des pierres très-belles qui semblent taillées de la veille; des colonnes ayant appartenu à cet édifice sont éparses

sur le sol ou à moitié enfouies dans la terre (B du plan). Au nord et sur le prolongement de l'enceinte détruite, gisent, dans un petit espace, des blocs cubes de maçonnerie et des pans de muraille renversés et presque impossibles à reconnaître; c'était peut-être l'ancienne porte de Tubusuptus (sans doute I du plan, mais l'orientation n'est pas exacte). On aperçoit en dehors de la ville, à l'est, deux endroits couverts par des débris de constructions; ils formaient probablement les avant-postes (voir aux citernes inférieures)... Des parois de rocher taillées à angle droit se montrent à l'ouest, en haut du rocher de Tiklat. En résumé, on rencontre partout les traces d'une ville autrefois très-peuplée et maintenant déserte, quoique située dans une vallée fertile et verdoyante, qui s'étend très-loin à l'ouest et à l'est directement jusqu'à la mer... » (*Annuaire de la Société de Constantine*, 1865, p. 40).

Un séjour d'une semaine à Tiklat m'a permis de recueillir quelques détails nouveaux. Avant tout, j'observerai que les espaces de 13 et 18 hectares, donnés par MM. Devaux et Meurs pour l'étendue des ruines, sont de beaucoup au-dessous de la vérité. La cité romaine devait embrasser de 25 à 30 hectares. Son importance est plus que démontrée par quelques énormes masses encore debout, son enceinte, dont l'alignement très-bien accusé offre rien qu'en plaine près de 1,700 mètres de longueur, ses deux systèmes de citernes et les travaux hydrauliques considérables qui y amenaient les eaux; mais une culture incessante ne fait qu'augmenter chaque jour une dévastation commencée par l'incendie, des reconstructions successives et surtout des alluvions énormes qui ont enfoui la basse ville sous une couche de 3 à 4 mètres d'épaisseur. Cette cité occupait pour un tiers environ les pentes assez raides du versant est du mouvement de terrain appelé Teddert-en-Tiklat (village de Tiklat, 5 ou 6 gourbis kabyles près de la crête); son revers ouest, nommé El-Kifan, est un véritable escarpement inaccessible que bordait autrefois sur toute sa longueur le lit de la Soummam, aujourd'hui rejeté

à 500 mètres environ au sud. Le cheik de Timeri, à l'obligeance duquel je me plais à rendre justice, ne fût-ce que par exception, m'a affirmé l'avoir dans sa jeunesse vu suivre ce cours.

Les deux autres tiers de la ville occupaient une partie de la vaste plaine située à l'est et au sud du mamelon, vers la rivière. L'enceinte, grande ligne brisée d'une façon peu sensible sauf les deux angles sud, bien marquée dans toute la plaine, disparaît entièrement dans la partie nord sur le flanc de la montagne.

Il tombe sous le sens qu'elle devait s'arrêter avant le petit col qui relie le mouvement de Tiklat à la chaîne des Ifnaïen; mais dans ce cas les grandes citernes en sont en dehors. Comme pareil fait existe pour les citernes inférieures près de l'angle sud-est de l'enceinte, il n'y a pas à s'y arrêter. J'en chercherai la raison plus loin.

D'après des généralités topographiques exactes données par M. Féraud, M. Marchand (*Recueil de la Société académique de Constantine*, 1867, p. 371) s'est laissé emporter à un enthousiasme descriptif malheureux, car il est contraire à la vérité; en effet Tubusuptus, bien loin d'être inexpugnable comme il le suppose, commandé par le nord-ouest, offrant en plaine un développement de plus de 1,500 mètres, était dans de très-mauvaises conditions de défense même du temps des balistes et des catapultes. J'ai vainement cherché la citadelle dont il parle; le sommet très-étroit de l'escarpement n'en montre pas vestiges; d'ailleurs, placée ainsi, elle n'aurait pas eu de sens.

Pour moi, Tubusuptus serait resté ville ouverte, si l'état du pays l'eût permis, et son enceinte n'en a jamais fait qu'une espèce de camp retranché bien plus qu'une ville forte.

Le mode général de construction était, à part quelques rares monuments à revêtements en belles pierres taillées, un blocage plus ou moins épais, parfois coupé de cordons horizontaux de briques sur trois d'épaisseur et que reliaient des chaînes verticales de pierres de taille.

Dans la partie basse, elles seules apparaissent, dessinant de

grands alignements ou des enceintes de toutes dimensions; sur les pentes, nombre de fragments d'édifices encombrés à l'intérieur se voient, plus ou moins considérables et simulant de petits murs d'appui; près des gourbis kabyles, les rochers sont à fleur du sol; beaucoup ont été travaillés et creusés soit pour appuyer des toitures, soit même en angles de maisons.

Dans toute cette partie, il y a une grande profusion de colonnes, sans que l'on puisse retrouver les édifices d'où elles proviennent.

Détail des ruines.

Enceinte. Elle était formée d'un mur épais en blocage auquel étaient adossées intérieurement des arcades construites après coup. D'après M. le colonel Bonvalet, elles devaient servir de contre-fort au mur et de soutènement à un chemin de ronde; en effet, près de l'entrée du ravin d'Ir'zer-n'Terganderg, dans l'enceinte, ces arcades forment escalier, et au même point, dans le pan de mur le plus élevé, les contre-forts ayant disparu, leur trace laisse la crête de la muraille en saillie de 1 mètre environ et accuse évidemment leur but de chemin de ronde. Ces contre-forts ne faisaient pas corps avec le mur; en peu d'endroits les deux parties ont subsisté, et l'on trouve ou des pans de murs pleins ou des arcades, et ces dernières le plus souvent. Quelques-unes, beaucoup plus grandes, semblent avoir été des portes. On en reconnaît aujourd'hui trois sur chacune des faces est et sud; la première de ces faces, d'un développement de près de 800 mètres, a dû en présenter d'autres; mais c'est une des parties les plus dévastées, et les soubassements seuls parfois déterminent l'alignement. — La face ouest, dans la partie qui longe la Soummam, est presque entièrement effacée, sauf vers le grand monument A, qui devait s'y appuyer. Sur le mamelon, je doute qu'elle ait jamais existé. Quant à la face nord, depuis les premières pentes toute trace en a disparu.

Monument A *du plan général.* Ruine très-considérable d'un édifice qui couvrait avec ses dépendances un carré d'environ 50 mètres de côté. Aujourd'hui la forme générale est peu reconnaissable; l'entrée principale, sur la ville, est encombrée sous des masses énormes de blocage renversées; quelques dispositions intérieures sont encore accusées par des pans de murs d'une construction soignée en blocage et briques qui atteignent à certains points 9 ou 10 mètres de hauteur sur 1 mètre d'épaisseur. La pièce principale était un rectangle de 20 mètres sur 10 de côté, dont les quatre angles étaient occupés par des colonnes de gros blocs de granit rectangulaires et couronnés par un chapiteau corinthien; celle de l'angle sud-est est seule en place encore et de 6 mètres hors du sol. A cette pièce étaient appuyés symétriquement des compartiments de diverses grandeurs assez nettement tracés encore. Sur le bord de la rivière, M. le colonel Bonvalet a signalé des traces de fortes casemates, de plates-formes arrondies, et, sur une longueur de 50 à 100 mètres, des amorces de fortification avec ouverture sur le fleuve. Tout cela est très-confus, et on ne voit pas comment ces constructions se rattachaient à l'édifice principal, ce qui devait être cependant. Il faudrait ici des fouilles profondes, prenant du côté de la rivière au niveau de l'ancien sol, et marchant ensuite en large tranchée jusqu'à la grande pièce aux colonnes. Je pense que l'on serait ainsi fixé sur la destination de ce bel édifice, et selon l'importance des trouvailles on pourrait le déblayer entièrement. Il y aura évidemment un travail énorme : le colonel Bonvalet a fait pousser dans la grande salle jusqu'à 3 mètres sans trouver le sol; du reste, les amorces de portes qui s'y voient découvrent à peine le sommet de leur voûte de briques en plein cintre.

M. Melix seul, je crois, a émis une opinion sur le but de ce monument, il y voit un *prætorium;* le colonel Bonvalet remarque seulement l'importance de sa situation, car « il ferme l'étroit passage qui sépare l'Oued-Sahel de la montagne, rempart naturel, sur le flanc de laquelle était construite la ville de Tubusuptus. »

Cette observation perd une partie de sa force en rétablissant à sa vraie place l'ancien lit de la rivière ; mais, passant au second plan, au point de vue militaire, cet édifice n'en reste pas moins la construction la plus imposante de Tubusuptus, que l'on veuille y voir un palais du gouverneur, un *prætorium* ou des thermes, hypothèse que je préfère aux deux autres, soit par le voisinage de trois ou quatre citernes au pied de la montagne, soit par quelques traces de conduits aux divers points de l'édifice, et surtout par l'analogie frappante de disposition générale et de construction avec les thermes non moins remarquables d'Azeffoun et de Guelma. Du reste, le dernier mot ici sera dit par des fouilles.

Monument B *du plan général.* Le colonel Bonvalet a fait dégager entièrement cet édifice jusqu'à l'ancien sol et déblayer aussi l'intérieur, je ne fais ici qu'analyser les renseignements fournis à ce sujet par lui : monument rectangulaire de 19 mètres de côté, direction est-ouest, sur 9 mètres environ sud-nord; épaisseur du mur, 1^{m},10. La face est forme escalier, les autres étaient revêtues de cinq rangs de blocs de granit, dont le deuxième portait des moulures. Une petite porte sur la face ouest donnait accès dans quatre caveaux voûtés qui étaient pleins de décombres. La surface supérieure était cimentée et présente une trace de mur transversal avec marques de crampons. La présence, dans les déblais, de deux colonnes et d'un chapiteau corinthien en bel état, a fait supposer au colonel qu'un arc de triomphe couronnait ce monument. Ces colonnes sont du reste, avec sept médailles, les seuls objets qu'aient mis à jour les fouilles tant autour du bâtiment qu'à l'intérieur. Les pierres du revêtement, enlevées sans doute pour d'autres constructions, n'ont pas été retrouvées.

Dédicace à Septime-Sévère, au point C *du plan général.* Le voisinage du monument précédent a fait supposer au colonel Bonvalet que cette inscription pouvait s'y rattacher. Pour moi, outre sa valeur épigraphique, cette pierre a une plus grande

importance. Parfaitement en place et dessinant avec d'autres blocs une enceinte de maison, ou mieux d'un simple compartiment de quelque grande construction, elle accuse jusqu'à l'évidence une reconstruction de Tubusuptus, peut-être vers la fin du IIIe siècle, après la grande révolte de 297.

Point D *du plan général.* Long pan de mur de 3 à 4 mètres de hauteur, d'une construction soignée en blocage et briques, autres masses renversées autour. Plus de forme reconnaissable. Intéressant à fouiller.

Point E *du plan général.* Ruines considérables, murs en blocage et chaînes verticales de pierres de taille, presque à la fin des pentes, profondément enfouis par les alluvions. Difficile à fouiller.

Point F *du plan général.* Monument analogue à B, mais effondré à la partie antérieure, et de plus profondément enfoui, bien que haut dans les pentes. Autour de la partie supérieure est un rang de belles pierres en grès dur, à moulures dessinant un rectangle de 2 à 3 mètres de largeur; la longueur actuelle est de 4 à 5 mètres, mais cette construction devait se prolonger en avant. Un mur de refend a maintenu la partie voisine de la montagne. J'ai fait fouiller au pied de ce mur. A environ 4 mètres du niveau supérieur, on a atteint le sommet d'une large porte à plein cintre de briques sur champ. A 2 mètres plus bas se trouve le sol naturel sans trace de mosaïque. Par la porte j'ai fait commencer quelques déblais à l'intérieur; ce n'était qu'une masse de décombres confus au milieu desquels étaient trois vases en terre cuite, espèces de gargoulettes. J'ai dû faire cesser ce travail de crainte d'éboulements.

J'ai fait déblayer jusqu'au pied une colonne debout à une dizaine de mètres en avant : elle était d'aplomb, mais sur un sol évidemment rapporté.

Il faudrait reprendre ces fouilles beaucoup plus bas si l'on voulait arriver à quelque chose ici. Cet édifice paraît avoir été soigné; peut-être y aurait-il quelque inscription.

Point G. Vestiges considérables, grandes citernes profondément enfouies (décrites par M. Melin, avec plan, — 4 compartimens voûtés d'une contenance de 1,498 mètres cubes).

Point H. Grande enceinte rectangulaire bien marquée par des alignements de gros blocs, 60 mètres environ de côté sur 40. Elle date d'une reconstruction quelconque, ainsi que les divers alignements qui en sont voisins au sud, car j'y ai trouvé plusieurs pierres tumulaires, il est probable qu'un travail très-peu considérable en relèverait un grand nombre. Citerne sur la pente insensible à l'ouest.

Point I. En dehors de l'enceinte, masse énorme de gros pans de murs confus, renversés les uns sur les autres. Rien de reconnaissable. Intéressant à dégager.

Point K. Vestiges marqués sur une assez grande longueur d'une conduite d'eau venant des citernes supérieures et contournant à mi-côte le mamelon. Ses fragments, plus ou moins entraînés par les eaux, présentent une masse de blocage carrée de 1 mètre de côté, à l'intérieur de laquelle était ménagé un conduit cimenté, carré de $0^{m},25$ de côté.

Point L. Inscription tumulaire de CHAERE ANNONIA PAVLA. Je ne m'explique pas sa présence à cet endroit. Peut-être y avait-il vers le sommet quelque temple où l'on plaçait des autels et ex-voto. A chercher.

J'ai marqué sur le plan par un petit cercle la plupart des colonnes que j'ai vues : j'en ai fait vainement déblayer plusieurs sans trouver de vestiges intéressants aux alentours; elles avaient dû presque toutes glisser du sommet du mamelon, bien qu'il y ait peu de traces dans cette partie.

Nécropole. La nécropole, située au nord-est de la ville, est dans des conditions analogues; très-peu de traces en sont apparentes, et les fouilles ne peuvent marcher qu'au hasard. Toutefois, M. le colonel Bonvalet ayant eu l'obligeance de mettre à ma disposition une dizaine d'hommes, je les ai surtout employés de ce côté, ayant bien vite reconnu l'insuffisance du temps et des

moyens dont je disposais pour atteindre un résultat sérieux dans l'intérieur de l'enceinte.

De même que la ville, cette nécropole accuse deux époques parfaitement distinctes : les pierres tumulaires les plus anciennes sont invariablement en calcaire jaunâtre, assez peu résistant, de formes et de gravures grossières, et toutes les inscriptions commencent par la formule DM; ces pierres, cassées pour la plupart, se trouvent en grand nombre (quelquefois cinq ou six au même point) employées comme moellons dans les constructions, d'une résistance inouïe, des tombeaux de la belle époque. Là les inscriptions sont remarquablement gravées, avec l'en-tête habituel D.M.S et en marbre ou grès très-fin et très-dur. Ces monuments affectent en général la forme de dés d'autels ou de socles de colonnes, avec amorce de fût. Un assez grand nombre de fragments de fûts et de chapiteaux, mis à jour par les fouilles, accusent l'élégance de ces sépultures. J'ai cru reconnaître un certain ordre dans cette nécropole; des alignements de cippes et plutôt des soubassements de murs aujourd'hui enterrés semblent dessiner de l'est à l'ouest des allées parallèles à une direction générale donnée, je suppose, par la voie romaine venant de Saldæ, et qui devait logiquement passer ici avant d'entrer à Tubusuptus. En résumé il y a, sur 500 mètres environ de longueur et 2 à 300 de largeur, deux étages de morts, recouverts d'alluvions à une moyenne de 1 mètre de profondeur pour les inscriptions et de 2 ou 3 pour les caveaux.

En dehors de ce vaste espace, sur le sommet d'une large croupe qui ferme sur la rivière, au nord-est, l'espèce de conque occupée par la cité romaine, se voient encore quelques traces de tombeaux, monuments plus considérables, avec colonnes, soubassements en pierres de taille, emplacement réservé peut-être aux sépultures des hauts personnages. Malgré la hauteur de ce point, les fouilles y sont encore très-profondes et pénibles, grâce au soin des Romains de recouvrir de 1 mètre de blocage, d'une dureté inouïe, les caveaux bien maçonnés avec des bri-

ques de toutes formes : j'en ai vu à la même tombe de quatre échantillons différents. De ce côté je n'ai trouvé que des ossements et une seule inscription (n° IX).

Dans la nécropole inférieure, j'ai fait fouiller à fond le tombeau que surmontait l'inscription n° LIII, qui, brisée à sa partie supérieure, était cependant en place et debout sur un autre bloc taillé. On a d'abord trouvé un blocage épais, puis quelques couches de briques, encore du blocage; puis, mêlés à toute sorte de décombres, le caveau ayant sans doute cédé sur les côtés, des ossements en grande quantité, les fragments d'un vase en verre dont la base presque intacte mesurait $0^m,25$ de diamètre (pl. XVII); ceux de deux vases en poterie rouge; enfin, au pied du cippe, un cube de grès creusé cylindriquement. Ce trou était occupé par une boîte en plomb (avec couvercle intact) de $0^m,20$ de base et de hauteur, pleine presque exclusivement d'os, et spécialement d'os du crâne; les cheveux y étaient encore adhérents. J'avais vu épars sur le sol et sans m'en expliquer l'usage, nombre de ces cubes, taillés de même. J'en ai trouvé d'autres, dans des tombes intactes, mais sans la boîte. Je ne sais si pareille chose a été remarquée en d'autres lieux, ne l'ayant jamais vue moi-même, mais je n'ose pas supposer aux habitants de Tubusuptus l'usage d'enterrer à part dans ces boîtes une partie quelconque de leurs morts : le cœur passe, nous le faisons encore, mais la tête! Derrière ce cube on a trouvé également une petite lampe et une médaille à peu près fruste.

Aux tombeaux des Émilius, construits sans maçonnerie et simplement de larges briques à rebords, des fouilles à 2 mètres environ ont donné une série de vases en terre cuite jaune bien conservés, une lampe et un vase en verre à couvercle en plomb et rempli aussi d'ossements (pl. XVII).

Malgré le peu d'importance générale des inscriptions tumulaires, la nécropole est encore, à moins de disposer de grands moyens, le point où je conseillerai de faire des recherches. Il faudrait ouvrir de l'est à l'ouest une tranchée au pied du der-

nier ressaut un peu marqué avant la plaine, puis sur toute la longueur déblayer progressivement en marchant vers le nord; on obtiendrait ainsi, sans approfondir les fouilles, toutes les inscriptions et tombes encore intactes que l'on attaquerait par le pied des caveaux.

Travaux hydrauliques. — Citernes.

Chaque maison, dans cette grande cité, paraît avoir eu sa citerne particulière; ce sont en maints endroits les constructions les mieux conservées. Elles étaient alimentées par deux vastes châteaux d'eau, formant réserve sans doute en cas de sécheresse ou de guerre et auxquels aboutissaient deux conduites d'eau ayant 8 et 12 kilomètres environ de développement.

Le système inférieur n'a jamais été reconnu, à ma connaissance, bien que la conduite d'eau qui prenait naissance à Aïn-Rebala, chez les Beni-Djellil, et traversait toute la tribu des Sanhadja en suivant un contre-fort entre le Bou-Soumeur à l'ouest et l'Oued-Amacin à l'est, ait été signalée maintes fois. Le capitaine Devaux connaissait, mais inexactement, cette prise d'eau, et croyait à un simple barrage à environ 2 kilomètres sur la rive droite de la Soummam; il signalait aussi sur la rive de l'Oued-Sahel des « fondations très-solides qui, dit-on, faisaient partie de la culée d'un pont-aqueduc amenant les eaux d'un ruisseau de la rive droite... »

Il est évident que cette conduite ne remontait pas aux citernes supérieures : j'ai cru en trouver le réservoir dans les vastes constructions situées à quelque distance en avant de l'angle sud-est de l'enceinte. Elles sont très-confuses et profondément enterrées, il y a cependant encore quelques compartiments cimentés intacts, des amorces de voûtes, etc. Il faut songer qu'il y a là une couche d'alluvions d'au moins 4 mètres d'épaisseur.

Comme les citernes supérieures, ce château d'eau est en dehors de l'enceinte; à en juger par l'importance et la solidité

de ces constructions, je suis très-porté à y voir, outre leur but spécial, de vrais forts détachés couvrant les deux points les plus faibles de l'enceinte. M. Mélix, pour les masses inférieures, pensait aussi à des avant-postes.

Les citernes supérieures, appelées El-Arouïa par les Kabyles, ont été décrites à deux reprises, avec plans à l'appui, dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, en 1855, par M. Meurs (p. 100), et en 1865 par M. Mélix (p. 42). Ces deux travaux ne diffèrent que sur des points secondaires que je n'ai pas vérifiés. En voici l'analyse : Ces citernes forment un système de quinze compartiments rectangulaires de $4^{m},15$ de largeur sur $30^{m},60$ de longueur (chiffres de M. Meurs), et 6 mètres de profondeur du fond à la naissance des voûtes qui n'existent plus, à part quelques amorces aux troisième et quatrième compartiments vers le nord (arc surbaissé). Les murs de refend ont $0^{m},85$ d'épaisseur d'après M. Mélix, $0^{m},75$ d'après M. Meurs. Ce dernier croit que huit compartiments étaient ainsi séparés; les sept du sud auraient été formés par des piliers supportant des arceaux aujourd'hui disparus. Ces bassins communiquaient par des ouvertures écrasées maintenant par les décombres. M. Mélix signale dans les bassins 7 et 13 des escaliers longeant la face est et sur la même face, dans les compartiments à arceaux, un renflement convexe du mur pour résister à une plus grande pression des eaux très-naturelle dans cette partie du réservoir.

« Un puits en maçonnerie existe à l'intérieur d'un des compartiments; il servait sans doute au jaugeage de l'eau contenue dans la citerne. Un autre puits, placé à l'extérieur et adossé au mur d'enceinte de la citerne, servait probablement à faciliter la pose et les réparations des tuyaux de prise des eaux. Un regard, placé à peu de distance de ce dernier, servait sans doute à l'établissement et à la réparation des tuyaux de répartition des eaux sur divers points. En cet endroit devaient être placés les robinets de distribution... D'après des calculs établis, cette citerne pouvait contenir 12,000 mètres cubes d'eau... » (M. Meurs.)

Conduite d'eau.

M. Meurs lui attribue, sans autres détails, un parcours de 8 à 10 kilomètres depuis les prises d'eau. D'après M. Mélix, cet aqueduc avait à l'intérieur une rigole en béton de 0m,30 de largeur sur 0m,25 de profondeur. Le massif supérieur de maçonnerie était épais de 0m,40. La prise d'eau aurait été à Tala-Itchouren à 6 kilomètres ouest de Tiklat; les indigènes m'ont donné le même renseignement, mais je crois la distance trop faible, le chiffre de M. Meurs est plus exact.

Tala-Itchouren (tarie, au dire des Kabyles, par un tremblement de terre en 1856), est assez haut dans la montagne, à 1 kilomètre environ nord de la fontaine de Takhelidjt, aménagée par le génie. Des traces de l'aqueduc et d'un mur en pierres taillées qui le supportait sont signalées près de la prise d'eau par M. Mélix; il indique aussi d'autres restes importants au-dessous de l'Ir'il-el-Kelaâ. Ce point, que les Kabyles m'ont appelé Timeriouin, est très-curieux; la montagne forme ici une grande arête rocheuse au milieu de laquelle a été ouverte une large tranchée de 10 à 15 mètres de profondeur; les fragments de la conduite y sont très-nets et son mode de construction parfaitement accusé. De là, vers la Djemâa de Sidi-Seddik où se tient le marché du Tnin des Ifnaïen, on trouve de nombreux vestiges contournant à niveau la montagne. Au Tnin, M. Féraud a signalé vers 1858 une belle fontaine antique nommée Tala ou Tazzert et des traces d'aqueduc; il y voyait la prise d'eau de Tiklat: les eaux de cette source étaient en effet recueillies au passage par la conquite principale, ainsi que l'a remarqué M. Melix, mais aujourd'hui la fontaine antique a fait place à de belles constructions du génie.

Du Tnin, la conduite s'infléchit à gauche vers Bou-Bezid, où l'on remarque des pierres taillées et des traces nettes d'aqueduc. M. Lambert, établi près de là, dit avoir trouvé, dans des travaux

de défrichement, des fragments de tuyaux de terre cuite. M. Melix observe avec raison qu'il y avait « probablement dans cet endroit un grand nombre de conduits, qui partaient comme des rayons dans plusieurs directions, pour recueillir, sur le versant sud de la montagne, les eaux des différentes sources. » L'aqueduc fait en effet ici un coude très-marqué, déterminé par le passage d'un long ravin, riche en sources, dont la tête est au col, entre l'Ir'il-Afertas et le massif du gros rocher appelé Kobr ou Hamma, à 6 ou 7 kilomètres de là. « De ce point, l'aqueduc allait passer à Bou-Immel, au-dessous et à l'ouest du village de Timeri, rencontrant sur son trajet le ravin où coule l'Irzer-Tanaï, qu'il traversait à 200 mètres en amont du chemin actuel; ce point est indiqué par des ruines éparses en haut du talus, à l'est de ce cours d'eau; puis l'aqueduc tournait subitement au sud, laissant à gauche le col où est bâti le village d'Ir'il-n'Aït-Zien. Des ruines de la conduite romaine gisent également à Iguer-Zekaron et sur le chemin qui va de Timeri au Bou-Bezid. L'aqueduc romain allait ensuite, en ligne diagonale, contourner le contre-fort du Djebel-Aoussa, pour atteindre Aïn-el-Kharoub. Jusqu'auprès de cette fontaine les traces de l'ancienne conduite sont très-apparentes; les travaux des Romains se montrent en plusieurs endroits sous la forme de blocs de maçonnerie et de tronçons de canal. L'ancien aqueduc, qui passait près d'Aïn-el-Kharoub, ainsi que le témoignent les débris de constructions répandus sur ce point, recevait les eaux qui coulent de cette source. On voit une pierre taillée à côté de la fontaine sur le passage de l'eau. Au delà d'Aïn-el-Kharoub, le terrain s'abaisse graduellement et insensiblement au sud-est. La conduite reprenait enfin sa direction normale et allait aboutir aux citernes d'El-Arouïa: des fragments de ruines existent sur presque toute l'étendue de ce parcours; au ruisseau d'Ir'zer ou Zemmour, on les trouve bien plus multipliées qu'ailleurs. On y distingue un groupe d'anciennes constructions ayant appartenu à l'aqueduc romain et les traces d'un regard quadrangulaire. Après avoir

dépassé le ravin d'Ir'zer ou Zemmour, on rencontre, sur la gauche, les vestiges d'un conduit qui venait d'une direction nord déverser dans le canal principal les eaux provenant des infiltrations du sol. Il n'existe aucune source de ce côté. »

J'ai reproduit intégralement dans cette dernière partie le travail de M. Melix, n'ayant pas moi-même suivi cette direction.

Le grand centre de Tiklat, nœud de quatre voies romaines, était naturellement entouré de petits villages, fermes isolées ou postes militaires qui se retrouvent aux alentours dans un rayon maximum de 6 à 7 kilomètres. Ce sont :

Taouïnt-n'Essellaleg. Sur la direction probable de la route qui remontait l'Oued-Sahel, vestiges couvrant un plateau horizontal d'environ un hectare, formant ressaut dans les pentes ouest du Djebel-Aoussa; cette position, assez escarpée vers le sud, a une belle vue sur la rivière et les montagnes des Beni-Immel (rive droite). Il y a là des blocs taillés en assez grand nombre, quelques-uns énormes, des pans de murs épais, renversés. La forme générale est confuse. Ce point a pu avoir un caractère mixte : agricole avec réduit fortifié.

Alma-Erzaguen. A 1,500 mètres environ à l'ouest du précédent, dont il est séparé par un ravin assez fort; quelques blocs taillés sur la crête d'un long contre-fort. Rien de reconnaissable.

Tak'errouit-n'Essatoun. Vestiges couvrant un dernier ressaut assez raide avant d'atteindre la vallée, toujours sur la direction de la voie romaine; blocs taillés épars sur une croupe assez large, plus de forme accusée; sans doute poste de protection. Pays difficile et très-raviné.

Tafirt. A 1 kilomètre environ au-dessous de Taourirt-Aït-Gana et sensiblement à la même distance de l'Oued-Sahel. Trace d'une grande enceinte rectangulaire, sur un plateau horizontal, bordé de deux ravins; quelques énormes blocs à encastrements divers; peut-être poste de protection pour la route, mais ce serait une mauvaise position. Je ne sais si ce sont là les traces de voie

romaine signalées par M. Féraud sous Taourirt-Aït-Gana; le tracé rationnel ne doit pas remonter si haut.

El-had-Ousiouan. Fragment de murs en blocage en pierres de taille, long bloc rectangulaire à évidement en forme d'auge ou mieux de conduit pour les eaux. Une grande partie de cette construction a été enlevée par un ravin. Autrefois, selon toute apparence, prise d'eau du petit centre précédent qui en est distant d'environ 1 kilomètre au sud-ouest et à une centaine de mètres en contre-bas.

Illematen. D'après M. Carette, « source de construction antique, vestiges assez considérables près du village et dans les champs » (2e vol. p. 338) : indication répétée vaguement par M. Féraud (p. 306). Les deux sources d'Illematen ont été aménagées avec d'énormes pierres non taillées; c'est un ouvrage Kabyle. Près de là j'ai vu un bloc rocheux à peine en saillie sur le sol et dans lequel ont été taillés deux larges compartiments. A 500 mètres vers l'ouest, j'ai vu deux tombes contiguës grossièrement creusées dans un rocher; ce sont les seules traces antiques de ce côté, et rien n'indique qu'elles soient romaines. Les formations rocheuses affectent ici l'aspect de pierres taillées; de là peut-être est venue l'erreur. Pays difficile, hors des routes probables.

Tnin des Ifnaïen. J'ai déjà signalé ici les vestiges de la conduite d'eau, je crois qu'il y avait en outre un petit centre agricole. Un assez grand nombre de matériaux sont épars sur le sol ou employés aux constructions modernes; ils semblent étrangers à l'aqueduc. Ce centre se rattachait à la voie romaine qui conduisait par Ksar n'Kebbouch dans la vallée du Sebaou.

El-Khitoun (appelé aussi El-Guitoun). Poste militaire bien choisi sur la crête de l'arête étroite qui joint l'Ir'il-Afertas au Djebel-Aoussa, à 300 mètres environ nord de la dechera d'El-Khitoun. Enceinte rectangulaire de 20 mètres sur 10, debout en grande partie à $1^{m},50$ hors du sol en blocage épais de 1 mètre environ, avec pierres de taille aux angles; l'intérieur était

divisé en trois compartiments principaux. Très-belle vue sur le Gouraya, la baie de Bougie, etc. Poste de protection de la route qui passait en contre-bas à quelques centaines de mètres à l'ouest.

Tala-bou-Immel. Au pied de l'escarpement rocheux que couronne la dechera d'El-Khitoun. Belle source, peut-être quelques traces d'aménagement, un bloc cubique avec évidement cylindrique au centre. Aucun vestige de conduite d'eau.

Djemâa-bou-Arbatache. Signalée par M. Carette comme construite sur des ruines romaines (2e vol., p. 339). Il y a en effet dans la mosquée quelques belles pierres taillées, mais je n'ai pas vu de traces étendues d'occupation sur le large col qui lie les monuments de l'Ir'il-Afertas et du Bou-Amar. Je crois à un simple poste, à la fois protection du flanc droit de la voie romaine, déjà connue, et extrême avancée de Tiklat.

Entre les deux points qui précèdent, sur un contre-fort escarpé, est le village de Tibrahimin, où M. Carette signale deux fontaines romaines (2e vol., p. 335). Les indigènes ne m'ont pas confirmé ce renseignement.

Bou-Dret. Quelques blocs taillés, traces d'enceinte de maisons isolées, près de la rivière du même nom et presque en plaine, au pied d'El-Djenan, fraction inférieure de Timeri. Je ne sais si ce sont les ruines signalées par M. Carette et que je n'ai pu retrouver : « El-Djenan, bassin construit par les anciens, auquel aboutissent, dit-on, des tuyaux en fer dont on suit encore la trace. Près de là, ruines plus considérables qui contiennent des pierres inscrites » (2e vol., p. 334).

Djemâa-Timekret. Sur les pentes nord du col qu'occupent un cimetière kabyle et la djemâa de ce nom, au pied est de Timeri, se voient trois ou quatre blocs taillés, des fragments de blocage; tout cela informe.

Ir'il-em-Belha. A 1 kilomètre au delà sur la même crête, enceinte de maison rectangulaire bien accusée par des blocs taillés en place. Plus de maçonnerie.

Fezioua. Vestiges d'un poste militaire, dessinant en pierres de taille debout, à intervalles égaux, une enceinte carrée d'une trentaine de mètres, au sommet d'un plateau bordé de pentes raides, extrêmité est de l'Ir'il-Mabet; belle vue sur la mer par la vallée de la Soummam, sur la crête de Tiklat, etc. A une soixantaine de mètres vers l'ouest et à cheval sur la crête très-étroite resserrée entre deux petits affluents de l'Oued-Meliana et de l'Ir'zer-el'-Aïnçer, se voient de longs fragments de murs en blocage, rasés au sol, un assez grand nombre de blocs taillés, en place, dessinant cinq ou six maisons, une citerne, etc. Je ne sais si ce fortin répond aux vestiges signalés à Timeri par M. Féraud : « Ruines d'un fort romain en pierres de taille, murailles assez bien conservées » (p. 306). M. Carette indiquait aussi à Timeri : « Fontaine antique au-dessous de la mosquée et grand nombre de pierres de taille alentour. » A Taouteiet, « beaucoup de pierres de taille, sans doute débris de fontaine » (2e vol., p. 334-35). Ce dernier point est la partie la plus haute du grand centre kabyle de Timeri, et la demeure du cheik. Ni en ce lieu, ni à aucun autre endroit du village, je n'ai pu avoir connaissance de traces romaines; il y aura sans doute eu confusion avec les quatre ruines que je viens d'indiquer, situées toutes dans la fraction de Timeri et désignées sans doute à distance par ce nom plus connu.

Sur le contre-fort qui part au sud de Fezioua vers Tiklat, j'ai vu, à 2 kilomètres environ de ce dernier point, un peu en contre-bas de la crête, sur la pente est, une petite enceinte à blocs taillés, debout et espacés; ce sont, je suppose, les vestiges de quelque tombeau de famille.

Takeriïts-Meliana. Dans la plaine que traverse l'Oued-Meliana, avant son débouché dans la Soummam, outre une petite construction en blocage et pierres de taille sur le bord même de la grande rivière et en partie écroulée, il y a quatre masses de ruines distinctes. 1° A 1 kilomètre environ nord dú confluent, masse confuse de décombres, grand nombre de blocs

taillés, quelques-uns de dimensions énormes, ferme isolée ou maison de gardes-route, car la voie romaine passait sans doute en ce point. 2° A 1 kilomètre nord-ouest, sur une croupe très-douce, ruines assez étendues, mais confuses et dévastées par les cultures, blocs épars çà et là, plus de formes reconnaissables, petit village ou grandes fermes. 3° A 500 mètres nord, autres traces confuses, mêmes caractères, mortier conique de près de 1 mètre de diamètre supérieur et de hauteur au moins égale. 4° A 500 mètres ouest, au confluent de l'Oued-Meliana et d'un ravin de gauche, vestiges mieux accusés, blocs debout à intervalles, dessinant deux ou trois grandes maisons.

Tar'ourfest. Ruine d'une construction isolée importante, grosses masses de maçonnerie, aujourd'hui inclinées l'une sur l'autre, soubassements très-nets : le tout en blocage épais et solide; en arrière, gros blocs dessinant une enceinte rectangulaire, à la tête d'un ravin sans eau courante, mais très-humide. Je suis très-porté à voir ici l'ancienne prise d'eau des petits centres qui précèdent.

Tala-n'Tesdeit. Jolie position agricole en amphithéâtre sur le revers ouest de la vallée de l'Oued-el-Ksar, ayant occupé environ 1 hectare 1/2; assez grand nombre de blocs debout, quelques enceintes, fragment de mur en blocage formant angle de maison, avec une mosaïque rouge d'un travail commun.

TRIBU DES AÏT-AMEUR.

R'orfat-er-Roum. M. Féraud a signalé sous ce nom (*Revue africaine*, 3e vol., p. 306) les ruines d'un poste dans le Djebel-Zan, au-dessus de la fontaine de Taouint-Indjaren. Cette petite vigie, entièrement construite en pierres de taille et assez nette encore, est aujourd'hui en pleine forêt et remplirait très-mal son but primitif.

Ksar-en'Kebbouch. Ruine d'un grand fort, dessinant sensi-

blement un carré de 40 mètres de côté, construit en gros appareil, sans ciment; l'enceinte est nette, sauf la face sud, et debout en grande partie sur deux ou trois assises. L'angle nord-ouest était formé par une tour circulaire de 4 à 5 mètres de diamètre en saillie des 2/3; elle est complétement encombrée à l'intérieur. A l'angle nord-est était une tour semblable fermée en arrière par un carré de 5 mètres. Aux 2/3 de la face est se trouvent les débris confus d'une sorte de tour sans saillie sur l'enceinte, montrant vers l'intérieur l'amorce d'une poterne de 1 mètre de large; tout cela est très-enterré. La clef de voûte n'est qu'à $0^{m},30$ au-dessus du sol. En arrière de cette face, à 10 mètres environ, est un long soubassement en gros blocs, vestige de quelque compartiment intérieur. La face sud est dans un désordre complet, on peut voir cependant qu'il n'y a pas eu de tours circulaires aux angles. Sur la face ouest se trouvent, appliquées à l'intérieur de l'enceinte, deux espèces de tours carrées de 5 mètres, debout sur 7 ou 8 assises, mais tellement encombrées que rien n'y est reconnaissable. Je n'ai pas vu trace de l'ancienne entrée; logiquement elle devait se trouver sur la face nord que longeait la route.

A 20 mètres environ en avant de l'angle sud-est se voient bien accusés les soubassements en gros blocs d'une construction carrée de 9 mètres de côté, et plus bas encore, à une trentaine de mètres, est une source aujourd'hui presque tarie : je n'y ai pas vu de traces d'aménagement; peut-être à l'époque romaine la prise d'eau était-elle beaucoup plus haut dans la montagne.

Enfin, à une cinquantaine de mètres au nord-ouest du fort, sont épars d'assez nombreux blocs taillés, debout et parfois en enceinte; il pouvait y avoir là quatre ou cinq maisons.

Cette position, destinée évidemment à protéger la route à sa sortie des montagnes, est à 1 kilomètre environ du pied du ressaut très-raide de Taouint-Indjaren. Descendue au niveau de 1,000 mètres environ, la crête se maintient ainsi sans grande variation jusqu'au Djebel-Arbalou, où elle se relève à $1,261^{m}$.

Le fort n'est pas exactement sur la ligne de partage, mais un peu en contre-bas sur le revers sud, et ce n'est que de ce côté que s'étend la vue.

Aussi ai-je trouvé, sur une crête étroite et rocheuse, à 500 mètres environ vers l'est, un petit poste marqué encore par quelques blocs taillés, utilisés à des constructions kabyles abandonnées et qui complétait Ksar-n' Kebbouch. En effet, du sommet de cet escarpement à pic, vers le nord, la vue plonge sur tout le pays des Imzalen et des Aït-Ameur, et jusqu'à la mer par les vallées de l'Acif-n'Taïda et de l'Oued-Flidoun.

Kebbouch. M. Féraud signale des ruines à la dechera de ce nom. Je ne les ai pas vues; mais l'existence d'un poste sur le véritable promontoire où est assis Kebbouch, au milieu de ravins impossibles, serait bien étrange. Je crois plutôt que les pierres taillées que l'on peut y voir ont été apportées du Ksar, comme pareille chose m'a été dite pour le village d'Aguemmoun, dans la même trihu.

Aït-Mammer. M. Fournel avait indiqué, par renseignements sans doute, des ruines de ville romaine près de ce village; mais M. le capitaine d'état-major de Sesmaisons, qui a battu ce pays en tous sens pour en faire la carte, m'a dit n'avoir rencontré aucun vestige dans cette direction. Je ferai la même observation pour Tagdempt, où des ruines romaines avaient été signalées en 1854. Ce ne sont, d'après la même autorité, que des vestiges berbers.

Tizi-el-Korn. Je ne sais si ce point répond aux ruines d'Ir'il-el-Korn, citées par M. Féraud (p. 308), mais je n'ai pas trouvé ici de traces romaines, et seulement un rocher creusé en deux compartiments.

Souk-Aoujen. Vestiges d'un petit centre de 1 hectare environ, où se rencontrent un grand nombre de blocs taillés dessinant plusieurs enceintes de maisons. La forme générale est du reste confuse. Ces constructions, aujourd'hui dévastées par la culture ou envahies par les broussailles, occupaient un plateau

horizontal, à mi-côte des escarpements du revers nord de Taourirt-Ir'il. Dominée de très-près au sud, cette position, malgré une vue étendue au nord et un pays fort ingrat pour la culture, me semble n'avoir jamais pu être qu'agricole.

Tala-ou-Hammam. Belle source éloignée du point précédent qu'elle alimentait évidemment, de 500 mètres environ vers le nord, et en contre-bas d'une centaine de mètres. Deux énormes blocs rectangulaires, debout à la naissance des eaux et formant porte, sont une trace évidente d'un aménagement romain.

Tilioua-el-Khemis. D'après M. Carette, près de Cheurfa, ruines considérables (1er vol., p. 436). J'ai trouvé ici les vestiges d'un petit centre adossé au nord, à l'escarpement rocheux que couronne la Djemâa-Taguemmount. Il reste à peine quelques blocs taillés aux deux fontaines ou dans le monument commémoratif de l'ouverture de la route par la colonne Bosquet, en février 1852. Il est donc impossible de se prononcer aujourd'hui sur l'importance passée de ce point tout agricole; j'ai su d'ailleurs au village d'Aguemmoun que les pierres de taille assez nombreuses qu'on y remarque viennent de Tilioua-el-Khemis.

Tahannou-Sidi-Miloul. Vestiges d'un petit centre couvrant un joli plateau horizontal de moins de 1 hectare, ménagé sur un des contre-forts qui descendent au sud de Taourirt-Ir'il. C'est la direction normale et évidente de l'ancienne route; je suis donc porté à voir dans les débris d'enceinte marqués par quelques blocs debout un poste quelconque de protection ou des maisons de cantonniers, car aux environs le pays est très-dur, en pleine forêt et sans culture possible. Il y a de belles eaux un peu au-dessous. Ce point, séparé par un contre-fort de Tilioua-el-Khemis, en est à 2 kilomètres environ au sud et très en contre-bas.

TRIBU DES AÏT-KSILA.

M. Fournel, amené par une réduction de Ptolémée à placer de ce côté une ville antique, indiquait de chercher des ruines près de Timeri-el-Masra, port des Aït-Ksila (2e vol., p. 81). Ses calculs ont été justifiés : M. Féraud a signalé sans autre détail, à Kerroui, les traces d'une ville romaine et d'une forteresse (p. 396), et M. le capitaine Robillard m'a envoyé des ruines de cette région l'étude suivante :

« Si du village de Timeri-el-Maincera on descend à l'Asif-en'-Kerrou, appelé aussi Oued-Aït-Ksila, et qu'on passe sur la rive gauche, on a devant soi un sentier qui mène à un petit mamelon d'une vingtaine de mètres d'altitude, lequel domine l'embouchure de la rivière; sur ce mamelon se trouve la mosquée de Sidi-Kerrou [1], construction rustique dans les murs de laquelle on voit à la base quelques pierres de taille; les piliers intérieurs, qui soutiennent le toit et les montants de la porte, sont construits presque en entier avec des pierres du même genre. A quelques pas à l'ouest, un mur en briques rouges unies par du ciment, mur duquel il reste une hauteur de 0m,40 environ sur une longueur de 40 à 50 mètres, fait face à l'ouest; on voit l'amorce du mur sud. Ces murs faisaient partie d'une construction qui s'étendait jusqu'à la côte même, au-dessus de la plage, car, en examinant la falaise, on la croirait soutenue par une espèce de maçonnerie de remplissage; mais les débris de ce qui aurait pu former revêtement ne sont pas apparents; tous les alentours de la mosquée et de ces ruines sont recouverts de broussailles et de petits arbustes très-touffus; en y

1. M. Robillard fait au sujet de ce nom une observation très-naturelle : « Si de Ras-Skikda on a fait Rusicada, de Ras-Kerrou il est plus facile encore de faire Rusucurru. N'allez pas croire au moins que je veuille déplacer Rusuccuru, c'est tout simplement une analogie que je vous signale. »

pénétrant on rencontre beaucoup de pierres de taille; mais il est impossible d'entrer assez avant pour reconnaître suivant quelle figure peuvent être disposées ces pierres et à plus forte raison d'y rechercher des inscriptions. C'est un point qui, je crois, mérite d'être exploré attentivement.

« A environ 2 kilomètres à l'ouest, à la double embouchure d'un ruisseau qu'on m'a désigné sous le nom d'Asif-en-Kerroui, entre l'Asif-en-Kerrou et l'Ir'zer-Mâzen, tout à fait sur le bord de la côte : 1° sur la rive gauche de l'embouchure orientale, un bloc en maçonnerie de forme circulaire, diamètre 2 mètres environ, hauteur 1 mètre, est tombé en avant, c'est-à-dire vers la mer; devant ce bloc, un mur en maçonnerie très-bien conservé à l'intérieur formait la paroi sud d'une pièce de 4 mètres de côté à peu près; le mur ouest existe sur une partie de sa longueur, et a encore, de même que le mur sud, plus de 2 mètres de hauteur; tout autour on voit des blocs de briques unies par du ciment, qui attestent l'existence de constructions assez importantes; en résumé, il paraît y avoir eu là une tour d'observation avec ses dépendances. A 100 mètres à l'ouest, sur un petit cap d'une altitude de 15 à 20 mètres, rive gauche de l'embouchure occidentale de l'Asif-en-Kerrou, était une construction rectangulaire, 10 mètres sur 5 environ, dont les faces nord et est longeaient l'arête de la falaise; les trois faces sud, ouest et est sont très-apparentes, et consistent en fragments de murailles en blocage d'une hauteur de 0^{m} 25; un morceau de la muraille est gît sur la plage. Quant à la face nord, elle aura probablement glissé le long de la falaise et aura été recouverte soit par le sable, soit par la terre détachée de cette portion, aujourd'hui à pic de la côte. Devant la face sud, quelques blocs de pierres de taille paraissent avoir fait partie d'une construction du plus grand appareil.

« Entre Kerrou et Kerroui, à quinze pas de la côte, un trou circulaire de 2 mètres de diamètre, sur une profondeur d'autant, sur les parois duquel existent des traces de maçonnerie,

semble avoir été une citerne qui était peut-être surmontée d'une tour; allant de ce trou à la mer, il y a un conduit de 0m 25 de large, à fond maçonné; tout cela serait d'ailleurs assez facile à déblayer.

« Entre l'anse des Aït-Ksila et les pentes occidentales de l'Aguemmoun-n'Taïda, tout à fait sur le bord de la falaise, se voit la base d'une tour qui glisse vers la plage, la tête en avant; ce bloc de maçonnerie a environ 1 mètre de hauteur sur 2 de diamètre. A quelques pas au sud-est de cette tour, quelques pierres de taille présentent dans leur ensemble une ligne rectangulaire de 6 mètres sur 4 environ; entre la tour et ce rectangle, deux pierres ont la forme, l'une de la pierre d'Adrar ou Farnou (voir aux Imezzaïn), l'autre la forme irrégulière ci-contre; les rainures de ces cinq pierres ont environ 0m 02 de profondeur. »

TRIBU DES AÏT-AMRAN.

M. Féraud signalait des ruines considérables à l'embouchure de l'Oued-ed-Das et de l'Oued-Saket (p. 305) sans aucune description; je donnerai encore ici la suite du travail de M. Robillard :

« Embouchure de l'Oued-Dass, le même que l'Oued-Flidoun; sur la rive gauche, un petit mamelon qui domine l'embouchure de l'Oued et l'anse que forme la côte des deux côtés de cette embouchure, est couvert de traces de constructions consistant en pierres de taille, les unes alignées, les autres éparses. A l'ouest de ce mamelon s'étend en ligne droite, et sur une longueur de 50 à 60 mètres, un mur de 0m,25 de haut; la moitié environ de ce mur est en pierres de taille, l'autre moitié en maçonnerie (briques et ciment); ces deux parties, parfaitement contiguës, sont séparées dans le bas par une ouverture qui ressemble à une bouche d'égout. Derrière ce mur, qui fait face à la mer, on

trouve sur une grande étendue de nombreuses pierres éparses; malheureusement des broussailles hautes, touffues et épineuses recouvrent tout ce sol, qui m'a paru d'excellente terre végétale; aussi les recherches seraient-elles extrêmement pénibles, presque impossibles même, si auparavant le terrain n'était débroussaillé. Le moyen le plus expéditif serait le feu, et on ne compromettrait ainsi que quelques chênes-liéges tout rabougris dont le développement est entravé par l'épaisse végétation qui les enserre. »

Embouchure de l'Oued-Saket. Les vestiges romains existant ici ont été sommairement indiqués par M. le capitaine Devaux (p. 201); ils sont à l'embouchure et sur la rive gauche de l'Oued. « Ces ruines, écrit-il, sont éparses sur une étendue d'un demi-hectare au plus; quelques pans de murs restent encore debout. »

TRIBU DES AÏT-AHMED-GARETS.

M. Féraud indique, sans aucun détail, des « ruines au-dessus du village de Taourirt » (p. 306). Je n'ai pu contrôler ce renseignement, mais l'existence d'un poste sur la ligne des crêtes que suivait sans doute une route de Toudja à l'Oued-Flidoun serait toute naturelle.

TRIBU DE TOUDJA.

Bou-Berka. D'après M. Carette, « source avec une fontaine en pierres de taille, beaux restes » (2e vol., p. 72). Les indigènes ont affirmé à M. Robillard qu'il n'y a à ce village, assez voisin de Toudja, aucune trace de pierres romaines ni de ruines. Évidemment il y a eu confusion dans le renseignement fourni à M. Carette.

Aïn-Arbalou. « Ruines éparses auprès de cette fontaine dont

les e aux alimentaient Salda par la conduite des Mezzaïa (M. Féraud, page 305).

Aïn-Seur. Suivant M. Melix, très-importante et d'un débit de 56,161 litres par minute; les deux indications précédentes s'appliquent au même point, prise d'eau de l'ancienne conduite.

M. Melix signale aussi deux autres sources moins considérables, Hammam-Melloulel et Aïn-Aïoun : « Les alentours des sources offrent quelques ruines; on trouve des blocs de maçonnerie épars çà et là, ce sont des restes de l'ancienne prise d'eau: de plus, on peut voir dans le soubassement de la mosquée des pierres assez bien taillées provenant d'une construction romaine... »

M. Féraud a signalé à l'est du pic de Toudja quelques ruines sur lesquelles le capitaine Robillard m'a envoyé la note suivante :

« ..... Entre ce pic (Toudja) et Tadrart-Mbrirouch, sur une croupe limitée par trois ravins, l'Ir'zer-Idmimin que longe un instant la route de Bougie, l'Ir'zer ou Mial que longe le chemin des Aït-Ksila et l'Ir'zer-Mbizel, on voit les ruines d'un poste d'observation parfaitement situé. Il pouvait y avoir cinq ou six maisons dont le soubassement était en pierres de taille; on retrouve en place deux seuils de portes qui ouvraient au sud-est : le terrain appartient à Saïd-ou-el-Madhi, parent du cheik.»

Je dois encore à M. Robillard le renseignement suivant : « Si en partant d'Ibourdjiouen, le principal village des Toudja, on traverse celui d'Aït-el-Messaoud, qui en est tout voisin (500 mètres environ), on voit, dans un champ appartenant au taleb Sidi-Ali-Bouzouzou, une pierre granitique de 1 mètre environ de longueur sur $0^{m},80$ de largeur; dans l'angle supérieur gauche de cette pierre, une petite inscription illisible à la dernière ligne de laquelle j'ai cru voir V. ANN; dans l'angle inférieur gauche, deux bœufs placés l'un au-dessus de l'autre et regardant à droite; tout près de leur tête, un homme debout;

dans la partie droite de la pierre, un cheval faisant face à gauche derrière lequel se trouve un homme debout, les bras étendus et en demi-cercle, les cuisses et le ventre masqués par le corps du cheval. Ces sculptures, en relief, sont très-grossièrement faites. »

TRIBU DES BOU-INEDJDAMEN.

D'après M. Carette (2e vol. p. 76), cette tribu renferme deux sources couvertes de restes de constructions romaines; M. Féraud indique aussi des ruines à la fontaine de ce nom (p. 306). Les indigènes m'ont appelé cette source Tala-n'-Saboun; elle est dans une vallée assez accusée au pied sud-ouest de la dechera des Bou-Inedjdamen; je n'ai pas vérifié l'existence des ruines.

TRIBU DES OULAD-SIDI-AHMED-AMOKRAN.

Bou-Mansour. Ruines d'après M. Féraud (p. 305). J'ai trouvé autour de ce village des vestiges de constructions anciennes, peut-être berbères, mais nullement romaines. Les couches rocheuses se détachent ici en blocs, jouant très-bien la pierre de taille, moins le coup de ciseau. De là est venu sans doute un faux renseignement. C'est du reste une fort jolie position avec vue sur tout le cours de l'Oued-R'ir, Toudja, les crêtes des Imezzaïn et la baie de Bougie.

TRIBU DES DJEBABRA (RIVE GAUCHE).

Men-R'laz. Vestiges d'une jolie position agricole d'un demi-hectare d'étendue au sommet d'une large croupe, dernier res-

saut avant la plaine de la Soummam; blocs debout dessinant les enceintes des maisons. Très-beau pays de culture.

A 5 ou 600 mètres environ au-dessous, vers la rivière, sont d'autres traces antiques, pierres de taille alignées ou éparses, disséminées sur un assez long espace, parallèlement à la rivière; ces constructions bordaient évidemment la voie romaine.

Bou-Ouzzel. A 1,500 mètres environ du précédent, vers le nord-est, construction rectangulaire carrée de 20 mètres de côté, sur le tracé de la voie romaine, en blocage et chaînes de pierres de taille. Les faces ouest et sud sont encore debout à 1 mètre et 1^{m},50.

Taourirt-el-Arba. M. Féraud signale ici des traces de route antique; je ne les ai pas vues, mais un fragment de mur long d'une dizaine de mètres et haut de 1^{m},50, en blocage épais. Ce sont les débris d'une construction isolée, sur le flanc d'un mamelon très-dur séparé au nord-est par un ravin du mouvement de terrain que couronne la dechera de Taourirt-el-Arba.

TRIBU DES BENI-BOU-MESSAOUD.

Dans son ouvrage sur la Grande-Kabylie (p. 11), le général Daumas a signalé, par renseignements, « six hautes colonnes à inscriptions effacées, entourées de décombres de grandes constructions, à 5 lieues de Bougie, à côté des Beni-bou-Messaoud. » Cette indication, répétée par M. Fournel, est beaucoup trop vague : aucun point de cette tribu n'est d'ailleurs à la distance en question, et ce doit être quelque donnée inexacte sur Tiklat.

Mellala. Une brochure anonyme sur Bougie, publiée en 1846, signalait ce village comme bâti sur les ruines d'une ville romaine et au-dessous des traces d'un pont sur la Soummam. MM. Fournel (p. 167) et Féraud (p. 306) ont, sans vérification, répété ce renseignement, et le premier en concluait même que la route de Saldæ à Igilgilis remontait jusqu'ici pour franchir la rivière qu'il appelle l'Oued-Akbou.

Au village même de Mellala, perché sur un escarpement rocheux et assez haut dans la montagne, il n'y a aucune trace antique ni même apparence d'une occupation romaine : il faut être Kabyle pour choisir des positions semblables. Les dernières pentes au-dessous et les bords de la Soummam sont jonchés de ruines, mais leur présence, comme on va le voir, n'accuse nullement l'existence d'un pont en ce point et moins encore le tracé singulier, imaginé par M. Fournel, d'une voie faisant gratuitement un détour de près de 20 kilomètres, au lieu de suivre le bord de la mer, sa direction normale.

Tir'houna. A 800 mètres environ au-dessous de Mellala, dans un sol rocheux embarrassé de broussailles et près du tracé probable de l'ancienne voie qui remontait la vallée, est une enceinte rectangulaire de 15 mètres sur 10 de côté, debout en partie sur trois faces, en blocage et pierres de taille aux angles. A quelques mètres, se dessine une autre enceinte de même nature, mais moins nettement, et çà et là des blocs taillés en désordre; il n'y a jamais eu ici plus de quatre ou cinq maisons.

Les autres vestiges sont au bord ou dans le lit même de la Soummam. A quelques centaines de mètres en aval de Tir'houna est debout, appuyée sur d'énormes fondations en blocage, une sorte de grande chambre rectangulaire à murs épais de $0^{m},80$ environ et haute encore de 4 à 5 mètres sur trois faces. Celle qui regarde en aval est seule écroulée; les eaux, gagnant chaque année sur la rive gauche, ont isolé cette ruine dans le lit du fleuve, à une dizaine de mètres du bord.

Mjez-Rah'a. A 1,500 mètres environ en amont du précédent, vestiges d'un grand établissement, sans doute usine ou moulin, ainsi que le pensent les indigènes; énormes pans de murs, très-épais, debout encore ou renversés par masses; la forme générale est confuse, mais on reconnaît encore quelques grands compartiments. La face est, qui regardait la rivière, a été enlevée par les eaux. Cette construction en blocage très-soigné était adossée à la berge et ses fondations se trouvent aujourd'hui au niveau

des basses eaux; elle devait couvrir une vingtaine de mètres carrés.

Il n'y a là aucune amorce de pont. Rien dans les vestiges précédents ne ressemble à une culée; il n'y a rien dans le lit de l'Oued, rien en face sur la rive opposée.

A 200 mètres environ en amont se voient seulement sur la rive droite deux fragments de murs parallèles à 2 ou 3 mètres de distance et complétement enterrés, puis un peu en arrière, au sommet de la berge, un fragment de construction circulaire.

Afir-n'Sirra. A 800 mètres environ en amont de Mjez-Rah'a et à l'opposé d'un grand coude que forme ici la Soummam, est, au niveau des basses eaux (pour les fondations), une autre masse isolée formant chambre. La face adossée à la berge, longue de 4 mètres, est entière et debout de 4 à 5 mètres; la face opposée a complétement disparu, et les deux autres présentent encore des amorces de 2 à 3 mètres. Construction soignée en blocage et briques, peut-être autrefois citerne, trop petite pour un moulin.

Ici encore il n'y a nulle apparence de pont ni traces quelconques sur la rive droite.

Izerlach. D'après M. Carette (2e vol., p. 79), répété par M. Fournel (p. 167), « à 5 milles de Bougie, à certaine distance de la mer, quelques pierres de taille éparses, restes de constuctions antiques. » Je n'ai pas trouvé de point de ce nom dans le rayon indiqué : ce renseignement s'appliquait sans doute aux vestiges voisins de Mellala.

Une dernière position, Tala-Hamza, à 1 kilomètre sud d'Afir-n'Sirra, mais sur la rive opposée, est signalée par M. Féraud comme présentant des traces antiques à la source même et aux environs. Je ne l'ai pas visitée.

TRIBU DES IMEZZAÏN.

Le territoire de cette tribu était traversé dans toute sa longueur par l'ancien aqueduc de Toudja à Bougie : ses ruines, bien

accusées en nombre de points, permettent d'en rétablir exactement le tracé; j'y reviendrai plus loin.

D'autres vestiges assez nombreux, mais peu importants ou dévastés de nos jours, sont épars dans les parties basses de la même tribu; ils proviennent des villas, fermes, prises d'eau, etc., de l'antique banlieue de Saldæ. MM. Carette, Fournel et Féraud en ont signalé la plus grande partie; ce sont :

Tala-el-Ksar. « Bassin en maçonnerie, environné de pierres de taille éparses, établissement romain » (Carette, 2e vol., p. 67). « Pierres, bassins » (Féraud, p. 305).

Terga ou *Zemmour*. « Source entourée de constructions et de voûtes antiques » (Carette). « Citernes » (Féraud).

Bou-Sama. Même indication de M. Carette.

El-Redaïr. « Entre Ibou-Atman et Semina, fontaine antique et ruines » (Carette). « Pierres taillées, fontaine » (Féraud).

Oued-Sr'ir. « En remontant la rive droite, trois ruines sur une même ligne droite » (Fournel, 2e vol., p. 69).

Adrar ou *Farnou* et *Itifaouen*. « Pierres éparses » (Féraud). A 1,200 ou 1,500 mètres ouest de ce même point d'Adrar ou Farnou, M. Robillard signale, « sur un terrain qui ne présente pas d'autres vestiges de ruines, deux grosses pierres d'une espèce de granit bleu très-dur; dans l'une, une rainure semi-cylindrique de 0m,02 de diamètre aboutissant à un évidement rectangulaire de 0m,05 d'ouverture et de hauteur sur 0m,02 de profondeur; au-dessous de cette première pierre s'en trouve une seconde à peu près de même forme, portant sur sa face supérieure et en ligne droite trois trous rectangulaires de 0m,04 de côté et de 0m,02 de profondeur. »

Bir-es-Selam. M. Carette indique sous ce nom les ruines de deux bassins antiques (2e vol., p. 62). M. Fournel constate que les vestiges foisonnent dans cette partie (2e vol., p. 69); enfin M. Féraud y signale des traces de route que je n'ai pas retrouvées. Voici aujourd'hui les masses encore reconnaissables.

1° Dans la berge même de la Soummam, un peu en amont

de Bir-Selam, grosse masse pleine en maçonnerie très-solide formant un carré de 4 à 5 mètres de côté.

2° Un peu au-dessous, deux fragments de gros murs, également en blocage, distants de 1 mètre et parallèles à la rivière ; ils sont engagés dans la berge et rasés au sol.

3° A 200 mètres environ en aval, pan de mur épais renversé au pied de la berge. Tous ces vestiges n'ont plus de nom ni même de formes reconnaissables.

4° *Tadjenant-Hassen.* Ce sont les ruines indiquées par M. Carette, elles sont presque en face de Bir-Selam, à 200 mètres environ est et près de la Soummam. Il y a d'abord un grand bassin rectangulaire de 15 mètres sur 10 de côté, remarquablement construit en blocage coupé de rangs horizontaux de briques ; les murs, de 1^{m},20 d'épaisseur, sont encore en saillie d'une hauteur égale : l'intérieur porte un revêtement en ciment, bien conservé en partie.

Près de l'angle nord-est de ce bassin est une petite construction rectangulaire de 6 mètres sur 4, à murs très-épais et en bon état de conservation.

Un peu au delà est une sorte de puits, ou mieux de citerne, qui a dû subir des remaniements postérieurs à l'époque romaine. Autour d'un trou circulaire règne un massif carré de 4 mètres de côté en épaisse maçonnerie, avec trace de revêtement intérieur en ciment. La profondeur est de 4 à 5 mètres et mettait le fond de niveau avec la rivière. Deux voûtes très-soignées en briques forment pan coupé aux extrémités d'un diamètre orienté est-ouest; sur la direction perpendiculaire se voient les amorces d'une arcade aujourd'hui disparue; sur les parois il n'y a aucune trace d'ouverture, et je n'ai pu du reste descendre dans ce petit édifice assez bizarre où quelques fouilles seraient curieuses et faciles à cause de la proximité de Bougie. A 400 ou 500 mètres en aval, il y a encore de gros pans de mur soit appuyés à la berge, soit écroulés.

BOUGIE.

Une étude complète ici m'entraînerait trop loin, je ne pourrais d'ailleurs la donner suffisante; plus qu'à personne, il appartient aux officiers du génie de cette place d'exécuter ce travail intéressant. Je sais que leurs archives sont riches de renseignements curieux, datant des premières années de l'occupation et impossibles à recueillir aujourd'hui; il ne faudrait que les mettre en ordre, et les connaissances spéciales de ces messieurs sont ici un aide précieux. Il faut espérer que M. le capitaine Desmares, auquel on doit déjà un commencement de musée, pourra consacrer quelques heures à des recherches qui m'ont paru l'intéresser et donner sur l'ancienne Saldæ un travail qui fait aujourd'hui complétement défaut à la science.

Voici d'ailleurs les renseignements intéressants que j'ai pu trouver dans divers ouvrages.

D'après M. Carette, il est difficile de dire ce que fut l'ancienne Saldæ; les vestiges trouvés sur les lieux consistent en soubassements et assez grand nombre de pierres de taille éparses, quelques-unes avec inscriptions dont une seule donne le nom de la ville. Il cite encore l'aqueduc, les magnifiques bassins de Sidi-Touati (2e vol., p. 10).

M. Fournel donne une étude détaillée au point de vue historique, mais fort peu de choses sur les ruines; d'après lui, Saldæ n'avait pas une très-grande étendue, l'enceinte de ses ruines n'excède pas 3,000 mètres et son importance était due surtout aux cinq routes dont elle était le nœud.

M. Féraud a publié dans la *Revue africaine* (2e vol., p. 15 à 62, et 3e vol., p. 303) le détail suivant des ruines existant en 1854 :

1° Grandes citernes romaines au quartier d'Azib-Bakchi, entre le fort Barral et la porte du Grand-Ravin; elles ont été déblayées en partie en 1826;

2° Cirque-amphithéâtre, au-dessous de la porte du Grand-Ravin; quelques gradins apparents, aucune fouille n'y a été faite;

Aujourd'hui rien de cela n'est saisissable.

3° Contre le mur d'enceinte, à gauche de la porte du Grand-Ravin, construction en maçonnerie (sarrazine ou romaine);

4° Sur la place Fouka, édifice de certaine importance. On en a extrait de nombreuses pierres taillées, colonnes en calcaire grisâtre, etc.;

5° Casba, nombreuses traces de constructions antiques;

6° Rue du Vieillard, maison couverte, grandes citernes;

7° Au-dessus de la caserne de Sidi-Touati, bassins, citernes;

8° Ruines diverses, bassins, fontaines sur la route du fort Ald-el-Kader à la direction du port (Sidi-Yahia);

9° Ruines nombreuses inexplorées, quartier des Cinq-Fontaines;

10° Port romain. A l'ouest de la ville actuelle, au quartier dit Dar-Senaâ, depuis les assises de la Casba jusqu'au delà du parc à fourrages, nombreuses ruines sur la plage. En 1848, à hauteur du blokhaus Salomon, on voyait des fragments de maçonnerie provenant d'un môle ou d'une jetée. Il y a de ce côté un ensablement continuel qui enterre les vestiges antiques. Plus de 100 mètres de mer ont été déjà envahis;

11° Nombreuses ruines dans la plaine de Bougie, aujourd'hui cultivée; puits, citernes, fondations et premières assises d'établissements ruraux;

12° Rouman. Conduites d'eau d'Aïn-Rouman.

Dans cette énumération, il n'est question ni de l'ancienne enceinte ni de la nécropole. Ce sont des lacunes importantes à combler. Pour cette dernière, j'observerai que les accroissements successifs de la ville ont dû en nécessiter plusieurs distinctes. En effet, l'une d'elles, la plus ancienne sans doute, a été retrouvée sous les travaux récents des fortifications, profondément enterrée et recouverte de constructions plus modernes. Une seconde,

reconnaissable à de nombreux tombeaux creusés dans le roc, devait couvrir le flanc de la montagne entre le fort Abd-el-Kader et Sidi-Yahia. Un de ces rochers, dessiné par M. Delamarre (*Exploration scientifique en Algérie*, pl. V), porte une inscription effacée (n° 18) qui lui a sans doute échappé.

Travaux hydrauliques. Cette partie des ruines a été plus étudiée que le reste, l'attention y a été tout naturellement portée par la difficulté aussi sensible pour nous que pour les Romains d'alimenter d'eau la position de Bougie, pour les besoins de laquelle les quelques sources voisines sont insuffisantes; mais, là comme partout, nous sommes encore bien loin des travaux grandioses des anciens. A Saldæ, comme à Tiklat, chaque maison avait sa citerne; on en rencontre à chaque pas, soit entières, soit coupées par des rues ou des terrassements quelconques; en outre, d'immenses réservoirs recevaient les eaux du grand aqueduc de Toudja avant leur répartition dans la ville.

M. Melix décrit ainsi cette construction : « La citerne qui recevait les eaux de Toudja est située dans la partie nord-est du camp supérieur. Elle est actuellement remplie à moitié par les débris de démolition provenant des voûtes et par les terres qu'elles supportaient. Ce bassin, qui a la forme d'un carré long de 15^{m},85 de largeur sur 29^{m},60 de longueur, a une profondeur de 15^{m},50. Il y a dans la partie supérieure de la face est une entrée avec un escalier aujourd'hui impraticable qui va longer intérieurement la face sud pour arriver au radier. Cette citerne, dont la construction remonte assurément aux premières années de l'occupation romaine, a été souvent restaurée; elle porte de nombreuses traces de travaux plus récents » (*Recueil de la Société archéologique de Constantine*, 1865, p. 29, avec plan).

M. le capitaine Dewulf a signalé d'autres constructions très-curieuses, sortes de bassins d'épuration, je pense, des eaux de l'aqueduc avant leur entrée dans le grand réservoir. Voici ses observations :

« Au-dessous du point où débouchait la conduite d'eau, c'est-

à-dire sur le plateau compris entre la mosquée de Sidi-Mohammed-Amokrane, la porte du Grand-Ravin et la mosquée de Sidi-Touati, des fouilles ont mis à découvert une série de grands bassins étagés les uns au-dessous des autres, et dont le dernier était encore bien au-dessus des citernes romaines du camp supérieur. Ces bassins avaient les formes et les dimensions suivantes :

1er Bassin, rectangulaire. .	Longueur.	14m
	Largeur.	12
	Profondeur.	2
2e bassin, circulaire. . . .	Diamètre.	4,50
	Profondeur.	2
3e bassin, rectangulaire. . .	Longueur.	39
	Largeur.	4,50
	Profondeur.	2
4e bassin, rectangulaire. . .	Longueur.	29
	Largeur.	20
	Profondeur.	2
5e bassin, rectangulaire. . .	Longueur.	28
	Largeur.	24
	Profondeur.	2

« Au milieu du quatrième bassin se trouvait une voûte en arc de cloître, supportée par quatre piliers d'environ 2 mètres de hauteur. L'axe d'un de ces piliers était occupé par un tuyau en plomb qui se recourbait vers la clef de voûte. Des banquettes régnaient le long de deux faces de ce bassin, trois escaliers en maçonnerie permettaient d'y descendre. Au centre du cinquième bassin se trouvait un puits profond » (*Recueil de la Société archéologique de Constantine*, 1866, p. 318).

Conduite d'eau. Ce grand travail, d'un développement de 25 à 30 kilomètres, signalé par Schaw et depuis, mais sommairement, par MM. Carette, Féraud, etc., a été étudié en détail par M. Melix. « Cet aqueduc, dit-il, suivait d'une manière presque constante le tracé de la route actuelle dite des Crêtes. Les vestiges qu'on aperçoit à la surface du sol sont en petit nombre,

mais suffisants pour témoigner que cette construction hydraulique est une œuvre des Romains. »

La prise d'eau d'Aïn-Seur est connue (tribu de Toudja) : Voici, en se dirigeant vers Bougie, les traces actuelles de l'aqueduc.

« *Breroudj*. Des restes de l'ancienne conduite se montrent à 200 mètres de Toudja, sur le versant sud du Tiderer-Breroudj (Tadrart-Mbrirouch, d'après M. Robillard).

« *Oued-el-Hamman*. Au delà de ce ruisseau on aperçoit à gauche du chemin des vestiges peu importants de l'aqueduc romain; parmi ces débris, très-peu portent encore des traces de leur ancienne destination.

« *Col d'El-Anaïa* (*El-Hanaïat*, *les arceaux*). Après avoir contourné le Tiderer-Breroudj, l'œil découvre tout à coup les ruines d'El-Anaïa. Ce sont les restes importants d'une rangée d'arcades sur laquelle passait l'aqueduc romain pour franchir le col qui est dominé à l'ouest par les cultures du village d'Ifran et à l'est par la montagne d'Ifri-Entmiri. On y voit sur un développement de 200 mètres, dans la direction de l'est à l'ouest, dix-huit pilastres carrés de $1^m,50$ à $2^m,10$ d'épaisseur, bâtis presque entièrement en pierres de première grosseur; les plus élevés n'ont pas moins de 15 mètres de hauteur; quelques-uns ont des amorces d'arcades vers le milieu et à l'extrémité supérieure; d'autres ont dévié de la ligne perpendiculaire. En haut du pilastre mitoyen existe un encastrement malheureusement vide qui a dû contenir quelque pierre épigraphique. Dans la partie inférieure l'œil distingue une pierre, sur laquelle est sculpté un bas-relief représentant un phallus d'un travail grossier.

« *Agouni-Tahanaït*. Il existe auprès de ce village deux pierres de taille de $0^m,85$ de côté, qui paraissent avoir été extraites d'un édifice romain; elles ont été sans doute apportées sur ce point. Les alentours ne présentent aucun vestige de construction.

« *Sidi-Nefta*. On remarque sur la route même des vestiges

considérables de l'aqueduc romain. Dans cet endroit est situé le tombeau du célèbre marabout appelé Sidi-Nefta.

« *Tagrout-Imoulah.* Des décombres et quelques traces de l'ancienne conduite d'eau gisent sur ce point à droite du chemin.

« *Taourt-n'Aït-Rahma.* On trouve sur une étendue de 250 mètres sur la route des restes d'aqueduc très-reconnaissables. On peut voir aussi seize pierres de taille à gauche du chemin et des matériaux de démolition dans le talus du fossé qui suit une direction transversale au chemin.

« *Adrar-ou-Farnou.* Des vestiges de canal sont presque enfouies dans la terre et espacés sur la droite parallèlement à la route. Ce point est important comme repère pour le relèvement de l'aqueduc romain.

« *Demous.* Lorsqu'on arrive à Clauzel, on rencontre dans les terres, en contre-bas du chemin, des fragments de maçonnerie répandus sur le sol; l'inspection de ces vestiges permet d'établir que l'aqueduc avait la forme cylindrique et que ses dimensions étaient les suivantes : diamètre intérieur $0^m,45$, épaisseur $0^m,55$. On peut voir sur le même emplacement des débris provenant d'un aqueduc d'une force moindre : diamètre intérieur $0^m,25$, épaisseur $0^m,30$. Ce sont sans doute les restes du conduit qui amenait dans le grand aqueduc venant de Toudja le tribut de la fontaine qui jaillit sur ce point.

« *Sidi-Ahmad-Amokran.* Aux portes de la ville de Bougie et sur une étendue de plus de 100 mètres, la route est bordée à droite par des vestiges de la conduite romaine, un tronçon d'aqueduc se montre au-dessus du sol, il est surmonté d'un regard » (ouvrage cité, p. 23 et suiv.).

M. Dewulf a ajouté ici quelques notes intéressantes.

« Les doutes de M. Carette (il croyait, près de la ville, la conduite plutôt sarrasine que romaine) sont justifiés par l'impossibilité dans laquelle il s'est trouvé de voir les ruines d'El-Anaïa, et ils peuvent s'expliquer par l'hypothèse de la reconstruction de la conduite romaine par les Hammadites... La

maçonnerie de la conduite d'eau dans le voisinage de Bougie est formée de petits matériaux reliés entre eux par un mortier d'excellente qualité. Les parois intérieures sont recouvertes d'un bon ciment. Ce qui m'a frappé le plus dans cette conduite d'eau, c'est la forme de sa section, qui est précisément celle des égouts modernes de Paris. La pente était de $0^m,25$ pour 175 mètres et les regards étaient espacés de $48^m,70$ d'axe en axe » (ouvrage cité, p. 316).

D'après le croquis joint à cette note, cette section offre une partie circulaire de $0^m,32$ de rayon surmontant un tronc de cône renversé, haut de $0^m,53$, de $0^m,26$ de rayon supérieur, $0^m,09$ de rayon inférieur; le tout entouré d'un massif de maçonnerie de $0^m,25$ d'épaisseur. Cette différence notable de section avec celle qu'indique M. Melix, à une plus grande distance de la ville, me semble une raison de plus d'admettre, au moins à proximité de Bougie, une reconstruction sarrasine de l'aqueduc.

VOIES ROMAINES.

Il semble que pour cette étude on ait un guide naturel dans les itinéraires anciens. Je crois que ce serait une marche très-fausse; en effet, les itinéraires sont bien loin de donner toutes les directions de voies antiques et surtout de faire connaître tous les postes qui les jalonnaient; il est d'ailleurs plus sûr de procéder du connu à l'inconnu; je m'explique : c'est sur le sol même où nous trouvons à chaque pas, en guise de jalons, des villes, des villages ou de simples postes, c'est par une étude patiente des accidents de terrain, des passages possibles, souvent forcés en pays de montagne, en un mot, des conditions normales de viabilité, que l'on peut arriver à une détermination probable. Cela fait, appliquez-y les itinéraires, rien de mieux.

C'est d'après ces principes, et négligeant encore en ce moment la géographie comparée, que je vais essayer de reconstruire le réseau des communications romaines dans le pays que je viens d'étudier.

Quelques mots encore sur leur mode de construction : nous sommes loin ici du luxe de certaines voies que l'on rencontre dans l'est de la province de Constantine, larges chaussées de 8 à 9 mètres, dallées et bétonnées et qui ont traversé les siècles presque sans altération. A vrai dire, les routes antiques n'ont pas laissé trace ici; on a vu, dans l'étude des tribus, avec quelles réserves j'en ai signalé les tronçons; peut-être les grandes artères qui desservaient les vallées du Sebaou et de

l'Oued-Sahel eurent-elles jadis une largeur plus grande, une construction plus soignée que celles qui venaient s'y rattacher; mais il ne reste rien pour en juger. Quant aux directions secondaires, je crois que l'on peut adopter en principe ce que dit le capitaine Devaux de la route maritime, malgré son importance évidente : « Les divers points que les Romains occupaient sur le littoral, entre Bougie et Dellys, étaient reliés entre eux par une route qui, si l'on en juge par les difficultés du terrain, ne devait être suivie que par les piétons et les bêtes de somme » (p. 201). C'est aussi, je pense, l'opinion du capitaine Robillard lorsqu'il écrit : « Le long de la côte, depuis Tala-Gahia jusqu'à Aguemmoun-n'Taïda, j'ai vainement cherché des traces de voie romaine; cependant tout ce terrain se prête parfaitement à l'établissement d'une route; il est aujourd'hui recouvert de broussailles, mais fort peu accidenté; du reste, tous les postes situés sur le bord de la mer devaient être reliés par une route; les Romains s'étaient-ils contentés d'un sentier plus ou moins large que la végétation aura envahi, on peut le supposer. »

Dans la partie comprise entre Azeffoun et Dellys, pays très-difficile, j'ai vainement cherché à plusieurs cols, points forcés de passage, des vestiges quelconques, et je crois aussi qu'il n'y a jamais eu là de grands travaux : il en resterait quelque chose, car dans la montagne les tracés se conservent aisément, étant à l'abri des alluvions qui les recouvrent le plus souvent en plaine.

J'arrive maintenant à l'étude des tracés.

Je m'occuperai d'abord des trois grandes directions qui venaient converger à Bougie (route maritime, route de la vallée du Sébaou, route de la vallée de l'Oued-Sahel), puis je me placerai successivement aux divers points de la côte pour étudier les lignes transversales qui s'y rattachaient. Je procéderai de l'ouest à l'est.

ROUTE MARITIME.

De Merça-'d-Daddjadj jusqu'à Dellys, elle traversait un terrain relativement très-facile en suivant le bord de la mer; elle est jalonnée par les petites ruines voisines de Sidi-Fergan et celles bien plus importantes de Mers-el-Djinet. Au delà de Dellys le terrain devient très-accidenté, je ne pense pas cependant que jusqu'à Tigzirt, son tracé se soit beaucoup éloigné du rivage; de là, en terrain plus facile, elle atteignait l'Acif-en-Ferâoun qu'elle devait traverser environ à 500 mètres de son embouchure actuelle pour gravir la côte rapide de Taksebt sur le flanc sud du ravin qui descend du col. Au delà de cette dernière ville, jusqu'à l'Oued-Melêta, le pays est presque impraticable : ce ne sont que ravins escarpés, montées et descentes presque à pic. Dans ce chaos quelques points seulement ont évidemment appartenu au tracé en question : le bord de la mer n'a jamais pu être suivi. Il faut donc se rejeter, parfois assez loin, à l'intérieur et l'on est amené ainsi aux trois cols voisins des villages d'Isennadjen, de Timliline et d'Aït-Erhouna, points forcés de passage pour la route antique comme aujourd'hui pour le chemin kabyle. Au pied est d'Aït-Erhouna, les falaises cessent, et ici le voisinage de la voie romaine est accusé par les ruines de Loubar, Igounan-el-Azib et Agouni-n-eç-Çour.

De l'Oued-Melêta, à l'embouchure duquel nous avons vu un assez grand poste, jusqu'à Azeffoun, le terrain, aujourd'hui couvert de broussailles, semble uni à l'œil et est en réalité coupé de nombreux ravins étroits, mais escarpés et profonds de 10 à 15 mètres; tout parcours est impossible dans ces conditions, et aujourd'hui le tracé kabyle suit la plage, soit sur le sable, soit dans des bancs rocheux très-difficiles. Il est probable que la route romaine était sur le plateau qu'ont dû modifier bien des bouleversements du sol.

Atteignait-elle ensuite le sommet d'Azeffoun par le revers droit de la vallée de l'Acif-Ihamziouen, ou, poussant jusqu'à Mers-el-Fahm, se joignait-elle au moyen de communication qui reliait la ville et son port? Je ne saurais le dire. Les deux directions devaient être aussi difficiles, et, aujourd'hui encore, les deux chemins qui montent de Mers-el-Fahm au village ne sont réellement praticables qu'aux chevaux et surtout aux mulets arabes. Après Azeffoun, par un tracé que je ne m'explique guère davantage, la voie maritime regagnait le bord de la mer, où elle contourne dans un terrain moins impossible les revers nord du Taguemmount. Dans cette partie, de nombreux vestiges marquent sa direction probable.

Au-delà de l'Oued-sidi-Ahmed ou Ioussef, nous atteignons bientôt le terrain décrit plus haut par M. Robillard, avec les ruines importantes de Kerroui et de Sidi-Kerrou, puis de l'Aguemmoun-n-Taïda jusque vers Bougie, on rentre dans un pays impraticable aux bords de la mer, surtout vers le cap Sigli : là le passage de la route devait être au col de Tak'abah, puis elle redescendait dans la vallée de l'Oued-ed-Das, peut-être à l'embouchure, où se trouvent aussi des ruines bien accusées.

Chez les Aït-Amran, je ne connais pas le tracé romain, mais d'après la difficulté du voisinage de la côte, je croirais volontiers que de l'Oued-ed-Das la route remontait directement vers Toudja pour atteindre un pays relativement facile et la conduite d'eau de Bougie qu'accompagnait évidemment un moyen de communication quelconque.

Un tronçon de route très-court aurait dans ce cas relié à cette direction les ruines signalées à l'embouchure de l'Oued-Saket.

ROUTE DE LA VALLÉE DU SEBAOU.

Cette voie entrait dans notre terrain par le col des Beni-Aïcha, point stratégique d'une importance évidente; elle des-

cendait ensuite sur l'Isser, flanquée, comme on l'a vu, du fortin de Souma à droite et de la position considérable de Takitount à gauche. Dans la plaine, son tracé, que rien n'indique, devait être sensiblement celui de la route moderne. Vers Bordj-Menaïel, deux directions se présentent : la première, facile et rationnelle, aurait remonté la vallée de l'Oued-Chender et atteint le col de l'Azib-ben-Zamoun, touchant dans ce parcours aux ruines de Diar-Mami; la deuxième, beaucoup moins probable à cause des difficultés sensibles du pays, aurait longé le pied nord du grand relèvement des Iflissen-Oum-el-Lil. On est amené à cette hypothèse par la présence du centre important de Ksar des Iroumrassen, des vestiges de Tala-Aâllal, enfin du petit poste bien accusé d'Akbou des Aït-Chennacha; mais il est aussi fort possible que ces positions, sans liaison bien tracée entre elles, aient simplement eu pour but de couvrir à grande distance le flanc droit de la route principale dont elles étaient séparées par une séries de gros mamelons.

D'Azib-ben-Zamoun au fond de la vallée il n'y a pas d'accidents remarquables; au delà de l'Oued-bou-Gdoura, que la voie franchissait forcément près de son confluent avec le Sebaou, deux tracés sont encore admissibles : l'un se rapprochant de la route moderne et venant passer à Tizi-Ouzzou; mais, dans cette direction, il n'y a pas de vestiges antiques; l'autre, suivant le pied des grands massifs des Aït-Khelifa, Aït-Zmenzer, etc., par une série de cols très-bas. Ce dernier aurait relié les points importants de Ksar-Bent-es-Soltan, d'El-Kheloukh et d'Aguemmoun. A en juger d'après le terrain, ces deux derniers postes pouvaient être sur la route même et, par suite de sa hauteur dans la montagne, le Ksar devait se trouver un peu au sud.

Après l'Oued des Aït-Aïssi, on retombe encore dans les deux hypothèses discutables : 1° d'une route suivant le cours du Sebaou, et l'on y rencontre les vestiges insignifiants de l'Azib-Hamiis et du confluent de l'Acif-Talerlour avec la grande rivière; 2° d'un tracé analogue à celui des Aït-Khelifa, s'élevant à une

certaine hauteur dans le revers nord des Aït-Iraten et reliant ainsi les postes bien définis d'Aguemmoun-Oubekkar, de Bou-Atelli et de Bou-Sahel. Peut-être, comme aujourd'hui, les deux directions étaient-elles suivies anciennement, mais je crois surtout à la seconde comme vraie route.

Par suite de cette hypothèse, de Bou-Sahel j'admettrai la voie antique remontant, après le passage de l'Acif-Talerlour, directement sur Djemâat-es-Sâhridj.

D'autre part, j'ai cru voir des amorces de route entre ce village et le confluent du Sebaou et de l'Acif-Talerlour : ce serait un indice en faveur du tracé par la vallée, mais peut-être aussi n'est-ce que la suite d'une direction venant de la rive droite; j'y reviendrai plus loin.

De Djemâat-es-Sâhridj, jalon assuré, la route descendait par un pays assez accidenté à l'Oued-Boubehir, qu'elle devait traverser à l'ouest d'Ifir'a. Là commence une montée horriblement dure pour contourner le sommet de Taourirt, puis au delà, en pays plus facile, on atteint Mek'néâ et le grand poste de Chebel; dans ce parcours quelques points présentent des ruines; en d'autres j'ai cru voir des amorces informes de voie romaine. Ce que l'on peut affirmer, d'après les nécessités du terrain, c'est la presque conformité du tracé kabyle actuel et de la route antique.

Cette remarque est également vraie au delà de Chebel, en contournant le flanc nord de l'Affroun, puis, après Tala-Ouzar, les revers sud d'Azerou-el-Bess, Ir'il-Athman et jusqu'à la grande crête que l'on traverse auprès de la petite vigie de R'orfat-er-Roum : dans ce parcours il y a en outre quelques vestiges à Tala-Guitan et, près de là, à Agouni-Isakan.

De R'orfat-er-Roum, par des pentes très-raides, on gagnait Ksar-en-Kebbouch, point considérable, d'une grande importance militaire et nœud d'un embranchement : je crois à la ligne directe vers Bougie par les crêtes, les vestiges de Tilioua-el-Khemis ne peuvent avoir appartenu qu'à cette direction; on atteignait de là Toudja, que des relations journalières devaient

mettre en rapport avec Bougie. Quant à l'embranchement, qui d'ailleurs était peut-être la ligne principale, il descendait dans la vallée de la Soummam à Tiklat : il est mieux accusé et surtout mieux jalonné que le tracé précédent, car sur cette ligne se trouvent les vestiges de Tahannou-Si-Miloul, d'El-Khitoun et du Tnin des Ifnaïen, où elle se ralliait sans doute à la conduite d'eau de Tiklat.

ROUTE DE LA VALLÉE DE L'OUED-SAHEL.

Une voie antique desservait évidemment cette grande artère naturelle : à part quelques remarquables accidents de terrain, comme les défilés de Khorja et de Fellaye et les petites montagnes des Ifnaïen dont Tiklat forme l'extrémité est, elle ne présentait sans doute aucune particularité saillante et son étude ne peut guère être que l'énumération des ruines qui la jalonnent : de la voie elle-même je n'ai nulle part vu la moindre trace. M. Durand a fait la même observation aux Beni-Mançour, mais M. Féraud a signalé comme traces apparentes de nombreux points dont j'ai déjà parlé à l'étude des tribus; j'en redonne ici la liste générale, en lui en laissant toute la responsabilité : « Dans la plaine de Bougie, au coude que fait la Soummam avant de se jeter dans la mer; — traces de la voie au pont antique; — plateau de Bir-Sellam; — sous le village de Mellala; — entre El-Hafir et l'Oued-R'ir; — sous Taourirt-el-Arba; — à El-Ksar... Au delà de Tiklat sont encore d'autres traces : Taourirt-Aït-Ganâ; — Sidi-Aiche, près de l'Azib-en-Cheikh, — Akbou » (page 307).

Quant aux ruines qui ont pu la jalonner, elles se présentent dans l'ordre suivant : Tachachit, Tablast, Ir'zer-Amokran, Aguemmoun et Tiklat; autour de ce point et de là vers Bougie on a vu nombre de petits centres antiques dont je ne reprends pas l'énumération. J'ai négligé avec intention les points d'Ikher-

bet-Iroumiin et d'El-Esnam qui appartenaient à un embranchement, se détachant sans doute vers le confluent de l'Oued-ed-Dhous et de l'Oued-Zaïan et se dirigeant sur Aumale; l'autre route aboutissait à Aïoun-Bessem. J'ai constaté sur ces deux directions l'existence de nombreux postes ou vigies, mais ce pays est en dehors de la zone kabyle et je n'ai pas aujourd'hui à m'en occuper.

ROUTES TRANSVERSALES.

1. — *Point de départ : Merça-'d-Daddjadj.*

Malgré la dévastation complète de cette station, je crois à son ancienne importance en me basant sur les renseignements d'El-Bekri, qui, de tant de villes romaines dont nous avons vu les traces sur la côte, ne connaît qu'elle entre Alger et Bougie (p. 192); il nous donne deplus une route la reliant avec Achir, ville d'une haute importance à cette époque. Merça-'d-Daddjadj était donc alors, comme la nature l'indique d'ailleurs, le débouché et le port de tout le bassin de l'Isser, des riches plaines du Hamza et de la région voisine d'Aumale. Cette direction a-t-elle été créée à l'époque musulmane? Je ne le pense pas et le tracé donné par l'auteur arabe a dû être sensiblement celui d'une voie romaine.

Remontant la vallée de l'Oued-Merdja jusqu'à la source, elle devait franchir la crête au col entre Sidi-Fredj et Sidi-ben-Nour et atteindre l'Isser près de son confluent avec l'Oued-Our'anim. Puis, suivant sans doute à peu de chose près le tracé moderne des Issers à Dra-el-Mizane jusqu'au Sebt des Imzalen, elle gagnait de là Tizi-Begass, redescendait sur l'Isser, puis, par le Bled-ben-Aaroun atteignait Bouïra, comme l'indique El-Bekri, ou plutôt s'infléchissait au sud-ouest, en contournant l'Hellala, vers le grand poste d'Aïoun-Bessem, direction bien marquée par plusieurs postes chez les Arib (en dehors de ce travail).

Pour justifier ce tracé, nous avons d'abord les deux points militaires d'Akbou (des Zmoul) et de Taksebt (Aït-Mekla), véritables sentinelles surveillant le débouché nord de Tizi-Begass, puis au sud de ce col, le petit fort de Tak'demt (Aït-Khalfoun), position dont le choix serait presque inexplicable sans l'hypothèse de la route.

Outre cette direction principale, au Sebt, devait se détacher l'embranchement qui, après le fortin de Tizi-Rennif, quittant le bassin de l'Isser, allait desservir les postes indiqués au pied du Djurdjura. Les Romains n'ayant pas, heureusement pour eux, inventé Dra-el-Mizane, suivaient en pays très-facile, comme aujourd'hui le chemin arabe, le pied sud des montagnes des Iflissen et des Maatka. Leur route (ne pas oublier que peut-être ce n'était qu'un sentier) passait ainsi à l'entrée des gorges de l'Oued-Ksari, de l'Oued-Gergour et de l'Oued-Bour'ni, points où des vestiges antiques ont été signalés; elle laissait sans doute un peu sur sa droite le grand centre agricole d'Aïn-Zaouïa et plus loin encore les postes militaires des Frikat.

Au delà de Bour'ni, le tracé semble également forcé au pied des montagnes des Mechtras, des Ir'il-ou-Moula et des Ouadhia, avec quelques points bien accusés, comme Tizi-n'-Tléta, le Souk-el-Had (Ouadhia), etc. Il atteignait sans doute Tigounseft et Ir'bir', points au delà desquels je ne soupçonne pas que route romaine ait jamais existé.

Dans cette dernière partie, les postes militaires des Aït-Mendès et des Aït-bou-R'erdan couvraient aussi, à une lieue environ au sud, le flanc droit du chemin.

II. — *Point de départ : Dellys.*

Deux routes secondaires aboutissaient ici : la première, venant de l'ouest, se détachait, vers Bordj-Menaïel, de la voie connue du Sebaou; elle se redressait au nord-est, suivant à peu près le grand chemin arabe, d'abord dans la vallée de l'Oued-

Safsafa, puis dans celle de l'Oued-Aouedja. Traversant ensuite la tête du bassin de l'Oued-el-Arba, elle atteignait l'Oued-Besbes qu'elle suivait jusqu'au Sebaou; de là, longeant le fleuve jusqu'à son embouchure, elle ralliait la route maritime. Ce tracé est assez facile et commandé par les conditions topographiques; il est d'ailleurs jalonné par les vestiges d'El-Raïcha, Doukheïra, Ras-el-Oued-el-Arba, Aïn-Hameur (un peu en dehors sur la droite) et Koubbet-Aïcha.

La deuxième voie était une route de crêtes reliant Dellys et la ville dont Taourga occupe l'emplacement : dans ce petit trajet, malgré l'absence de vestiges romains, il ne peut avoir incertitude sur le tracé. Au delà de Taourga, la question est toute différente. Y avait-il un prolongement au sud pour atteindre par la voie la plus directe la vallée du Sebaou? C'est possible, probable même, malgré les grandes difficultés de la descente, mais je ne puis ici indiquer aucun tracé, notre chemin moderne en corniche et à lacets étant tout l'inverse des habitudes romaines.

Une autre route devait d'ailleurs se détacher de Taourga vers l'est, passer au pied nord d'Aïn-el-Arba, où nous connaissons un poste; puis, par des pentes moins accusées que précédemment, venir raser l'escarpement couronné par la forteresse d'Azrou-n'-Tasiouant, et, se maintenant sensiblement au même niveau, se confondre, vers Afir ou Isseradjen, avec une autre direction que je vais étudier.

III. — *Point de départ : Tigzirt.*

Cette ville était reliée à la vallée du Sebaou par une voie d'un parcours fort pénible en approchant des crêtes, et que nous trouvons jalonnée par les postes de Cheurfa, Ichenoukhen, Igounan, Ir'il-Aïden et Tamdint. A cette position dominante (830 mètres), avec vue sur les deux revers de la montagne, se rattachaient peut-être des chemins de crête à l'est et à l'ouest;

mais l'absence de vestiges anciens sur la ligne de partage ne permet pas ici d'affirmation, malgré l'utilité de ces tracés au point de vue militaire. Au delà de Tamdint, la voie descendait assez rapidement une crête non interrompue jusqu'au pied du soulèvement des Aïssa-Mimoun, qu'elle contournait par l'est : ce parcours est assuré, outre l'évidence fournie ici par les conditions topographiques, par les vestiges d'Agouni-en-Medina, Sour-mta-Idraren, Tikobaïn, etc... Vers Sour-mta-Idraren devait aboutir le chemin venant de Taourga. Il n'y a pas lieu, je crois, de chercher à rétablir un tracé par Abizar, puisque, d'une part, il n'y a pas de ruines romaines, et de l'autre ce serait se jeter dans un pays impossible.

Vers Tikobaïn, on peut admettre une bifurcation. En effet, la voie principale semble contourner les Aïssa-Mimoun, par le petit poste d'El-R'assoul, puis, descendant de là directement au Sebaou, se prolonger jusqu'aux positions d'Aguemmoun et d'El-Kheloukh, ralliant ainsi la route connue de la vallée.

D'un autre côté, il est probable que Djemâat-es-Sâhridj, la plus grande ville de cette zone, était reliée avec des cités aussi importantes que Tigzirt et Taksebt; et rien n'est plus simple que de reconstituer un tracé aujourd'hui encore suivi par les Kabyles, y conduisant de Tikobaïn, en longeant au nord le gros mamelon de Tirech, et tombant sur le Sebaou à son confluent avec l'Acif-Talerlour. On retrouve ainsi une direction dont j'ai déjà parlé comme présentant quelques amorces de route en montant au village.

IV. — *Point de départ : Taksebt.*

Il n'y a ici à signaler, malgré l'importance de la ville, qu'un petit tronçon jalonné par Sidi-el-Hadj, Yaïfen et le Souk-el-Tléta. Il venait se confondre à Tamdint avec la route précédente.

V. — *Point de départ : Benian-mta-Melêta.*

Ce poste, insignifiant par lui-même, semble avoir été cependant la tête d'une route transversale assez logique comme débouché direct de Djemâat-es-Sâhridj, sur la mer, et surtout sur Azeffoun. Cette voie aurait longé d'abord l'Oued-Issoumaten, de là gagné la vallée de l'Ir'zer-Imejadh, où se trouvent, près d'Ir'il-Iaggachen, les vestiges d'El-Benian; elle traversait ensuite la crête à son point le plus bas (614 mètres), voisin du Tnin des Aït-Djennad, descendait dans la vallée de l'Irzer-Taguersift, puis de l'Oued-ed-Dis, où le protégeait sur sa gauche le poste de Takerrouit-Mafi, atteignait le Sebaou, et de là remontait directement à Djemâat-es-Sâhridj.

VI. — *Point de départ : Azeffoun.*

D'après le capitaine Devaux, « la voie qui pénétrait dans l'intérieur des terres est encore reconnaissable; je l'ai suivie pendant une douzaine de kilomètres; il est vrai de dire qu'on la perd souvent tout à coup pour en retrouver plus loin les vestiges. Partant de Zeffoun, elle passe au village d'Iamaziouen (Ihamziouen — 4 kilomètres); au marché du Khemis des Iamaziouen (1 kilomètre); à Ir'il-Tagourth, *crête du brouillard* (1 kilomètre); à Ir'il-Amor ou Yahia, non loin du point précédent; à Agouni-N'rebiah, *plateau à l'herbe* (1 kilomètre); à Aïn-Ikouren (4 kilomètres); à Tizi-Tala-Resdam (2 kilomètres), pour aboutir au petit hameau des Aïth ou Aïssa, où l'on trouve quelques ruines. Cette route, après avoir passé par Abizar des Aïth-Djennad, descendait dans la vallée du Sebaou pour s'y bifurquer... »

Je ne m'explique pas comment M. Devaux sautait brusquement des Aït ou Aïssa, village des Ouled-Sidi-Yahia, à l'est du Tamgout, à Abizar, extrémité ouest des Aït-Djennad. Ce tracé

n'est évidemment pas dû à l'étude du terrain, mais bien à une préoccupation de l'auteur par suite de l'importance donnée gratuitement à Abizar au moment où il écrivait : on venait d'y trouver un bas-relief berber, et, par une conclusion un peu risquée, on y plaçait une station romaine.

Pour revenir à la voie antique, jusqu'à Ir'il-Amor ou Yahia, j'admets le tracé précédent, le seul possible d'après le terrain : au delà je ne le comprends plus. Quant aux vestiges de cette voie, je ne les ai pas aperçus; le chemin kabyle actuel, qui suit le même parcours, est le plus difficile que je connaisse; à certains points, ce sont de vrais escaliers dans le roc.

Il est pour moi évident que la route montait en suivant les crêtes jusqu'au Tamgout, passait au pied est du grand sommet, entre ce point et la petite tour romaine de Daouark; puis de là descendait à Tifrit-n'Aït-el-Hadj. Là peut-être se bifurquait-elle : à l'ouest, par l'Ir'zer-Tifrit, qui devient plus bas l'Oued-ed-Dis, on peut atteindre, en pays très-facile, le Sebaou, et par suite Djemâat-es-Sâhridj; au sud, en suivant les crêtes jusqu'à Tizi-Gaouaouen, puis traversant l'Ir'zer-bou-Alem, on arrivait directement sur la grande voie intérieure au poste de Chebel, clef de tout ce pays.

Un autre tracé possible, quoique très-difficile, m'a été signalé comme partant d'Azeffoun, passant par Igouchdal, les Aït-Hacein, les Aït-n'-Zekri, le col d'Aïati et débouchant sur Ksar-en-Kebbouch. Je ne l'ai pas vérifié.

Au delà d'Azeffoun, nombre de ruines ont encore été indiquées sur le bord de la mer, et quelques-unes sont importantes comme à Kerroui et à l'Oued-ed-Das.

Je n'ai aucune donnée sur leur liaison possible avec l'intérieur; Kerroui a pu évidemment se relier à Ksar-en-Kebbouch, mais le pays est très-dur et les communications extrêmement difficiles. Quant à l'Oued-ed-Das, j'ai déjà, pour la route maritime, proposé une direction sur Toudja.

Tel est, sauf vérification plus complète, le réseau des principales routes anciennes qui ont dû sillonner le pays kabyle; d'après ce travail, en deux points seulement, le système montagneux du Djurdjura a été traversé par les Romains : j'entends *d'une façon suivie;* car, alors comme aujourd'hui, mille sentiers indigènes ont pu, à l'occasion, être utilisés soit pour le commerce, soit même pour des opérations militaires. A l'ouest, chez les Nezlioua et les Guechtoula, jusqu'au Tenia-Djaboub, à l'est, par Chellata, Akfadou, etc., le passage est possible et facile même, en certaines saisons, avec les chemins kabyles. Pareille chose existait sans nul doute à l'époque romaine.

GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

La géographie comparée du pays kabyle est à peine ébauchée : je n'ai aujourd'hui ni le temps ni les documents nécessaires pour en faire une discussion complète; mais, profitant des travaux antérieurs et grâce à une étude plus détaillée des ruines et du sol que n'ont pu le faire mes prédécesseurs, je crois possible de restreindre le champ des erreurs pour les synonymies des itinéraires et même quelques points de Ptolémée.

Les grandes villes romaines de la zone maritime ont-elles remplacé des comptoirs de Carthage ou d'Utique? Cela est probable : les nombreux tombeaux ou mieux encore les chambres sépulcrales creusées dans les rochers paraissent être un souvenir des Phéniciens, et il me semble d'ailleurs que le titre de colonie, donné à Saldæ et à Rusazus par Auguste, à Rusuccurum par Claude, implique l'existence antérieure de ces villes et même une certaine importance, exclusivement commerciale, bien entendu. Avant la création de la grande ligne stratégique du Sebaou, l'intérieur du pays devait être entièrement libre et peut-être inaccessible aux étrangers; toutefois les bois, le miel, l'huile, les bêtes féroces, aujourd'hui disparues de ces montagnes, étaient sans doute des moyens d'échange suffisants pour

la prospérité de ces comptoirs. Quant à la qualité de la marchandise, à en juger d'après Juvénal, elle était fort médiocre. Dans sa satire des *Parasites*, cet auteur met en parallèle la fameuse huile de Vénafre et celles d'Afrique : la comparaison n'est pas flatteuse pour ces dernières :

> Ipse (l'amphitryon) Venefrano piscem perfundit, at hic qui
> Pallidus affertur misero tibi caulis, olebit
> Laternam : illud enim vestris datur alveolis, quod
> Canna Micipsarum prora subvexit acuta;
> Propter quod Romæ cum Bocchare nemo lavatur,
> Quos tutos etiam fecit a serpentibus atris.
>
> (Vers 86 et suiv.)

Exagération poétique à part, il est évident que l'huile numide n'était pas supérieure à celle que font aujourd'hui nos Kabyles.

Rome dut donc d'abord hériter des comptoirs et du commerce de Carthage, bien déchus sans doute après la ruine de la mère patrie et sous les dynasties numides des descendants de Massinissa. On sait que le pays qui nous occupe ne devint définitivement province romaine qu'en 40 de J.-C., date de l'ère provinciale de la Mauritanie césarienne, ainsi que nombre d'inscriptions l'ont prouvé.

On a prétendu que la Kabylie avait su toujours garder son indépendance : je suis très-disposé à croire que la soumission de cette région, une des plus difficiles de l'Afrique, fut toujours problématique ; cependant la ceinture de postes que nous avons vus dans l'étude des ruines réduisait à bien peu de chose le noyau réellement libre. L'existence de la colonie de Bida, au pied des escarpements des Fraoucen, implique d'ailleurs une obéissance relative des montagnards du sud ; il est bien évident du reste qu'il ne faut pas chercher ici une colonisation bien assise, nous sommes en face d'une simple occupation militaire.

Les matériaux antiques sont, dans cette région, très-pauvres en renseignements : pour la géographie, quelques routes de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger, des nomenclatures

de Pline, Ptolémée, Éthicus, l'Anonyme de Ravenne, voilà nos seules données ; l'histoire est plus vague encore. Les découvertes épigraphiques ont été presque nulles ou sans importance géographique jusqu'à ce jour : tout cela explique l'état d'enfance de la géographie comparée dans le massif kabyle.

Ici, comme presque partout en Algérie, Schaw a proposé pour la côte une série de synonymies très-heureuses qu'après lui d'Anville, Mannert et d'autres auteurs eurent le tort de ne pas accepter. De nos jours, MM. Carette, Fournel, de Cassade, Mac Carthy, etc., ont aussi plus ou moins étudié cette question. Un travail très-ingrat, mais fort utile, est dû à ce dernier : bien avant la soumission de la Kabylie, puisque son étude date de 1852, M. Mac Carthy a publié une carte de l'occupation romaine en Kabylie, basée sur les itinéraires et Ptolémée : nous verrons qu'au milieu de données si vagues, quelques-unes de ses hypothèses se trouvent parfaitement justifiées par l'étude sur le terrain.

Dans ses *Époques militaires de la Grande-Kabylie*, M. Berbrugger ne fait qu'effleurer la géographie comparée : il s'occupe surtout de la guerre de Firmus dont il croit voir en partie le théâtre précisément dans ce pays, opinion que je ne partage pas ; mais je n'entamerai pas ici une discussion sur cette révolte importante qui embrasa presque toute la Mauritanie Césarienne et dont la répression nécessita l'envoi en Afrique du meilleur général de l'empire d'Occident : elle mérite une étude spéciale qui m'entraînerait trop loin.

Avant l'étude des itinéraires, je vais analyser rapidement les rares renseignements que donnent les anciens sur l'ensemble du pays. Ce sont à peine quelques noms pour l'orographie et l'hydrographie, et de plus quelques peuplades.

Le *Mons-Ferratus*, notre grande chaîne du Djurdjura, est à vrai dire la seule montagne connue ou du moins citée ici par les anciens : elle est marquée dans la table de Peutinger, et Ammien Marcellin la cite comme voisine de Tubusuptus. M. Ber-

brugger observe avec raison que cette désignation de Mons-Ferratus, comprenant tout le massif entre Dellys et Bougie, était bien plus étendue que le Djurdjura actuel.

L'hydrographie nous donne, d'après Ptolémée, le *Serbetes* pour l'Isser et le *Nasaoua* pour l'Oued-Sahel ; Peutinger trace le cours de ce dernier sans lui donner de nom ; entre ces deux fleuves la Méditerranée s'appelait le *Pelagus Sardonum*.

Quant aux peuplades connues des géographes de l'antiquité, ce sont, d'après l'ordre de date :

Les *Maures*, cités par Strabon (50 av. J.-C.). Pline, qui visita l'Afrique vers l'an 45 de notre ère, les déclare presque disparus ; mais il cite les Nabades, que nous retrouvons sous la version plus exacte de Nababes dans la table de Peutinger, entre Rusuccurum et Saldæ. M. Marcus les plaçait avec raison sur les deux rives de l'Isser : c'est près de là en effet qu'est le point de Diar-Mami, et plus exactement Tala-Isly, où a été trouvée une inscription donnant aussi la version *Nababo*.

Les *Tulinses* de Ptolémée (vers 125). Ce sont sans doute une fraction des précédents, et leur emplacement exact est déterminé par l'épigraphie au Castellum Tulei (voir les deux inscriptions de Diar-Mami dans les *Époques militaires de la Kabylie*, p. 274).

Les *Quinquégentiens*, nom de confédérations de cinq tribus, appliqué à nombre de points très-éloignés par les géographes et les historiens des IIIe et IVe siècles (Aurélius Victor, Eutrope, J. Honorius, Éthicus, etc.). De ces auteurs les uns les placent en Cyrénaïque, d'autres près des monts Caprarii, dans le sud de l'Algérie ; enfin en Kabylie, comme Éthicus, qui spécifie leur position entre Saldæ et Rusuccurum. Une inscription très-intéressante trouvée à Bougie en 1860 mentionne une défaite éclatante des Quinquégentiens par Aurélius Litua, lieutenant de Dioclétien et de Maximien, gouverneur de la Mauritanie Césarienne. Ce document, qui date sans doute de l'année 293 de notre ère, ne détermine pas l'emplacement exact de ces peu-

plades; il nous apprend seulement que les troupes des deux Mauritanies Césarienne et Sitifienne furent employées à les réduire (voir *Revue africaine*, t. IV, p. 434).

Il est cependant fort probable que ces luttes eurent en partie la Kabylie pour théâtre, et l'existence des Quinquégentiens dans ce pays se trouve ainsi confirmée. Mais quelles étaient les cinq tribus réunies sous ce nom collectif? Rien ne l'indique, car je ne puis admettre avec M. Berbrugger qu'il faille y voir les Tindenses, Massinissenses, Isaflenses, Jubaléni et Jesalenses d'Ammien Marcellin; rien ne prouve, dans l'auteur ancien, que ces peuplades fussent voisines, loin de là; moins encore qu'elles aient formé une confédération.

Les *Icampenses* de la table de Peutinger; ils sont placés sur ce document entre Rusubbicari et Cissi municipium, sur le terrain qu'occupent aujourd'hui les tribus des Issers.

Abordons maintenant les itinéraires.

ROUTE MARITIME.

(Antonin, n° I, Peutinger, n° CXCIX).

Sur cette voie les stations entre Rusubbicari et Saldæ appartiennent au pays kabyle; ce sont, en se dirigeant de l'ouest à l'est :

Rusubbicari, Rousikibar de Ptolémée, ethnique Rusubbicarensis des notices de l'Église (conférence de Carthage en 411); sans doute aussi le Rubicariensis (concile de 484); Rusubricari-Matidiæ de Peutinger, à 24 milles de Rusgunia.

Mannert, rejetant dans cette partie toutes les positions beaucoup trop vers l'ouest, fait de cette station Tafessad (p. 492).

Dans l'ouvrage de M. de Fortia d'Urban, la synonymie est proposée avec Aïn-Chrub-Vehlrub (Chrob ou Ohrob, p. 4); en 1851, M. de Caussade indique de chercher des ruines à l'Oued-Merdja (brochure, p. 41). M. Fournel, discutant l'existence

même de ruines à Aïn-Chrob ou Ohrob, n'accepte pas la synonymie de M. de Fortia et cherche cette station plus à l'ouest; il adopte la donnée de Peutinger (22 milles sur Cissi municipium) qui, avec le Ptolémée rectifié, amène vers l'embouchure du Boudouaou. Il sait que le chiffre d'Antonin conduit à Mers-el-Djadj (Merça-d'-Daddjadj), mais il admet une erreur de copiste et l'interversion des distances sur Cissi et Rusgunia. Toutefois l'absence de cap vers le Boudouaou le fait hésiter et il y a lieu, dit-il, de rechercher des ruines soit vers l'Oued-Merdès, soit à Aïn-Chrob ou Ohrob même. En cas de synonymie prouvée pour un de ces points, il faudrait corriger les distances des itinéraires (2e vol., p. 129). En 1857, M. Mac Carthy indique le vrai point de Mers-el-Djadj (Merça-d'-Daddjadj), synonymie que l'existence bien constatée de ruines, à l'extrémité d'un cap, donnée conforme au nom antique (Rous), les distances concordantes, 24 milles de Rusgunia (Matifou), 12 milles sur Cissi (Djinet), enfin l'absence d'autres vestiges de quelque importance aux environs, justifient de tout point.

Cissi (al. Cisse) *municipium.* Kissa de Ptolémée, ethnique Cissitanus des notices, en 411 et 484; Cissi municipium de la table de Peutinger et de l'Anonyme de Ravenne. A 12 milles du précédent (A), à 22 milles (P).

Dapper met ce point à l'embouchure de l'Isser, au village des Beni-Abdallah, nom qui a prévalu, dit-il, sur l'ancien. Mannert le cherche sur les bords du golfe de Mala-Muger, notre Kobr-Roumia ou tombeau de la Chrétienne; Marcus en fait les ruines d'Aïn-Fouka. La vraie position Mers-el-Djinet est indiquée par M. de Fortia, et depuis cette synonymie a été admise par MM. de Caussade, Mac Carthy, Fournel, etc. Ce dernier remarque la concordance des données de Ptolémée (après corrections proportionnelles aux longitudes), d'Antonin et de l'auteur arabe Edrisi (2e vol., p. 128).

La donnée de Peutinger, 22 milles de Rusubbicari, est une erreur.

Rusuccuro (al. Rusuccuru). Colonie de Claude d'après Pline; Rousoukorœ de Ptolémée; ethniques Rusuccurensis et Rusuccuritanus en 411 et 484. A 12 milles du précédent (A), à 18 (P); la distance d'Antonin est la véritable.

Schaw, le premier, je crois, proposa pour cette station Dellys, synonymie que d'Anville et après lui Mannert repoussèrent pour les points de Hur et de Coléah. M. de Fortia, puis M. Carette revinrent à la vraie identité : ce dernier remarquait l'analogie du nom ancien (Rous, cap, caura, poisson, en phénicien) avec la propriété admise de l'abondance du poisson dans cette région. Se basant sur l'existence de grandes ruines et la distance voulue de Rusgunia, M. de Caussade affirma de nouveau cette synonymie qui n'est plus discutée aujourd'hui.

Iomnio municipium. Iomnion de Ptolémée; ethnique Iommitensis en 411, d'après Morcelli; Lomnio de Peutinger. A 18 milles du précédent (A), distance vraie; 28 milles (P).

Schaw propose ici le principal village des Cheurfa; cette donnée répond aux grandes ruines de Tigzirt. D'Anville et Mannert restent toujours dans l'ouest, l'un au cap Caxime, l'autre à Alger; par l'extrême inverse, M. de Fortia se jette à l'est jusqu'à Mers-el-Fahm. L'opinion de Schaw est reprise par M. Fournel; mais jusqu'en 1857, faute d'études sur le terrain, il se produit une confusion entre Tigzirt et Taksebt (Mac Carthy, Devaux, Berbrugger). En juin 1857 seulement, ce dernier, vérifiant sur place les hypothèses de Schaw, y adhère pleinement (*Revue africaine*, t. I, p. 497), et je pense aussi que, malgré le silence de l'épigraphie jusqu'à ce jour, cette synonymie doit être considérée comme parfaitement acquise.

Rusazis (al. Rusazus). Colonie d'Auguste d'après Pline; Rousazous de Ptolémée; ethnique Rusaditanus en 484; Rusahu municip. de Peutinger; Rusuris municipium de l'Anonyme. A 38 milles du précédent (A), distance trop forte d'environ 10 milles; à 65 milles (P), avec une station intermédiaire.

Schaw indique ici la synonymie de Zeffroun (Azeffoun); M. de

Fortia en fait Bou-Daoud, petit port à l'embouchure de l'Oued-ed-Dahes (Dass). M. Fournel reproche avec raison à cette position d'être trop reportée à l'est. Les données de Ptolémée rectifiées amènent sensiblement à Azeffoun, où la présence de ruines considérables lui semble justifier l'hypothèse de Schaw (IIe vol., p. 73 et 93).

En 1852, M. Mac Carthy, dans un tracé de l'occupation romaine en Kabylie, place ce point près et au sud-ouest du cap Corbelin, mais dans la petite carte qui accompagne les *Époques militaires de la Grande-Kabylie* (1857), il rejette à tort Rusazus au cap Sigli. Je ne sais à quel point répond la synonymie de Beni-Azzouz indiquée, avec réserves, par M. Berbrugger dans le même ouvrage (p. 202). En 1863, M. Poulle cherche Rusazus à l'ouest et près de l'Oued-Flidoun, dont il fait la limite des Mauritanies Césarienne et Sitifienne (*Annuaire de Constantine*, p. 8). Dès cette époque cependant, à la suite de reconnaissances plus complètes des vestiges importants d'Azeffoun, l'identité en ce point n'était plus guère discutée, et en 1866 la découverte de la petite tour de Daouark, au pied du Tamgout, est venue l'affirmer définitivement par l'épigraphie (voir *Revue africaine*, t. X, p. 159).

Saldis colon. Sarda de Strabon ; colonie d'Auguste, d'après Pline; Salde de Ptolémée, Saldim d'Esthicus, etc., ethnique Salditanus en 484. A 35 milles du précédent (A), distance beaucoup trop faible, car, à vol d'oiseau, il y en a déjà plus de 40 : à cause de la difficulté du pays on devrait ajouter près de 10 milles.

Peu de synonymies ont été aussi controversées : de nos jours d'assez nombreuses inscriptions ont affirmé l'identité avec Bougie, mais il est curieux de reproduire, d'après M. Fournel, la liste des hypothèses qui ont été émises ici sans parler d'une dernière, toute récente et réellement fantastique, qui met Carthage à Bougie ; ce sont : Alger, proposé par Dupinet, en 1562; — Tedlès (Dellys, sans doute), par Mercator en 1578, Ortélius

en 1596, Gramaye en 1622, d'Anville en 1768, Gosselin en 1819, Mannert en 1825 et Marcus (annotations à Pline) en 1829; — Mers-el-Fahm, par Dureau de la Malle en 1835; — Bougie, proposée pour la première fois par Marmol vers 1600, puis par Hardouin en 1685; de l'Isle (carte pour les œuvres de saint Optat), en 1700; Peyssonnel en 1725, Schaw en 1743, Morcelli en 1816, Raynal en 1826, M. d'Avezac en 1844, etc.

Une des inscriptions trouvées à Bougie, et aujourd'hui au Louvre, donne les noms suivants : *Colonia Julia Augusta Saldantium Septimanorum immunis.*

Au delà de Saldæ, la route maritime sort du pays que nous avons étudié, mais j'ai négligé, entre Iomnium et Rusazus, une station de Peutinger, très-importante, à en juger par les vestiges qu'en présente aujourd'hui le point correspondant de Taksebt; c'est :

Rusippisir municip. Rousoubeser de Ptolémée; Rusuvisir de l'Anonyme; sans doute ethnique Rusubiritanus; la table met ce point à 23 milles de Rusahu, distance très-sensiblement exacte sur Azeffoun, d'après l'étude du tracé possible de la route antique; mais, sur Iomnium, la donnée est absurde, et les 42 milles indiqués pour ce parcours doivent se réduire à 5 au maximum. On retrouve ainsi, entre Iomnium et Rusazus, la distance rectifiée d'Antonin, 28 milles; aucune autre position ne peut d'ailleurs être raisonnablement proposée dans cette partie.

Schaw le premier identifie Taksebt à Rusippisir, dont d'Anville et Mannert font les ruines du cap Matifou; M. de Fortia se rejette à l'est jusqu'à l'Oued-Si-Hamet-ben-Ioucef; dans son travail de 1852, M. Mac Carthy semble réunir les deux points de Rusubeser et de Rusazus au sud du cap Corbelin; puis, en 1857, il fait, du premier, Azeffoun dans sa carte des *Époques militaires.*

Tenant compte des données de la table, M. Fournel n'accepte pas la synonymie de Schaw, Taksebt étant beaucoup trop voisin de Tigzirt : il propose ici les ruines signalées près de l'Oued-

Melêta et du village de Tiza (IIe vol., p. 96 et 98); deux raisons s'opposent tout d'abord à cette hypothèse : l'absence de tout cap dans cette partie de la côte, ainsi que celle de vestiges pouvant répondre à un municipe.

M. Berbrugger, dans les *Époques militaires*, indique, avec un signe d'interrogation, Abizar, trouvant dans le Djebel-Bizar actuel une réminiscence du nom ancien Rous-Ibbizir (p. 312). En juin 1857, après observations *de visu*, le même auteur se rallie pleinement à la synonymie de Taksebt (*Revue africaine*, t. Ier, p. 497).

ROUTES INTÉRIEURES.

DE RUSUCCURUM A SALDÆ.

(Antonin, n° VIII; Peutinger, n° CCVI.)

L'étude de cette route est très-ingrate : l'inexactitude évidente de la plupart des chiffres de distance, peut-être même des noms de stations, a fait naître ici les hypothèses les plus opposées, entre lesquelles, malgré une étude complète du sol, il est difficile de se prononcer. Faut-il avec Mannert déclarer hardiment que le nom de Ruha est une erreur de copiste et que ce point n'a jamais existé? Doit-on avec MM. Mac Carthy et Berbrugger réunir en un même point les variantes Bidil, Bida, Badel et Syda, ou, au contraire, avec MM. Marcus, Carette et Fournel, y voir deux centres distincts? Je vais résumer le pour et le contre de ces opinions diverses, sans prétendre dire ici le dernier mot, loin de là : pour moi la question ne peut être vidée que par l'épigraphie à Ksar-en-Kebbouch, Chebel et même Djemâat-es-Sâhridj.

Voici d'abord le tracé d'Antonin :

Rusuccurum. Dellys, connu.

Tigisi. Cité par Ptolémée; Tigisis de l'Anonyme; ethnique Tigisitanus en 411 et 484; à 12 milles du précédent, distance vraie. Peyssonnel, trompé par Ptolémée qui rejette Tigisis bien

trop à l'ouest, cherche cette station dans la Mitidja; Mannert la met à Bouffarik ou un peu à l'est; M. de Fortia propose Tsigiousou (Tizi-Ouzzou); enfin M. Carette signale les ruines de Taourga (entre autres la fontaine d'Ain Z'afran, de construction antique), à la distance voulue de Dellys : c'est le vrai point. M. Fournel, acceptant la synonymie proposée par M. Carette et constamment admise depuis, observe que les écarts du placement de ce point sont dus en grande partie à la fausse identité de Saldæ avec Tedlès.

Bidil (al. Badil) municip. Badel de Ptolémée, à 27 milles. Avant de chercher la synonymie de cette station, il faut rappeler que Mannert, puis MM. Mac Carthy, Berbrugger, Leclerc, Aucapitaine, etc., etc., l'identifient à la fois à la colonie Bida de Ptolémée et à Syda municip. de Peutinger; M. Marcus, au contraire, observant que Ptolémée distingue le municipe Badel de la colonie Bilda et faisant aussi de cette dernière Syda, maintient l'existence séparée du Bidil d'Antonin.

M. de Fortia suit cette opinion et propose pour synonymie Iffliga (Ifir'a aux Aït-R'oubri).

Connaissant l'existence actuelle de deux routes intérieures entre le bas Sebaou et Bougie, M. Carette veut y retrouver les deux voies d'Antonin et de Peutinger. Elles se séparaient, d'après lui, au delà de Tigisis et devaient suivre le tracé des deux seuls passages possibles; les ruines d'établissements romains et les vestiges de voies antiques en augmentent la probabilité. Amenant les deux routes l'une à Tamda (pour Bidil), l'autre à Djemâat-es-Sâhridj (pour Bida), il croit que jusqu'au premier de ces points elles étaient communes et ne se séparaient que dans la montagne. « L'itinéraire d'Antonin s'applique à la route du sud par l'Akfadou, et la carte de Peutinger à la route du nord par l'Affroun » (I^er^ vol., p. 438). M. Fournel distingue également les deux stations d'Antonin et de Peutinger, mais pour lui Bidil est le même point que Bida : il complique ensuite sans grand intérêt la discussion en renversant les stations, ce qui l'amène à

placer Bida à Djemâat-es Sâhridj, Syda étant identifiée à Tamda-el-Blat (IIe vol., p. 115).

Je ne crois pas à la route par l'Akfadou, n'ayant vu sur son parcours probable ni ruines ni traces de voie. D'ailleurs le raisonnement de MM. Carette et Fournel pèche par une base essentielle : l'existence de ruines à Tamda-el-Blat; il en reste toutefois l'hypothèse de deux centres différents, et ce qu'ils disent de Temda peut s'appliquer à Bou-Atelli ou à Bou-Sahel (Aït-Iraten). L'importance du point de Chebel leur avait également échappé. Leur opinion en eût sans doute été modifiée. Quant à faire suivre aux voies deux tracés entièrement différents, je n'en vois pas la nécessité : en maints endroits les routes d'Antonin et de Peutinger se croisent ou se confondent sans faire connaître exactement les mêmes gîtes d'étape et souvent même en négligeant l'une et l'autre des villes très-importantes.

Pour moi, le point essentiel est de constater la distinction des deux centres, et à ce titre je crois la remarque de Marcus concluante : en effet Badel et Bida sont évidemment bien connus tous deux de Ptolémée. Que de Bida on fasse Syda de Peutinger, rien de mieux; reste toujours Badel isolé. Les ethniques des Notices donnent pour le premier exactement Bidensis; pour le second, on pourrait le retrouver dans Bladiensis; une simple transposition donne Badilensis; la variante Badiensis est tout aussi naturelle, la lettre *l* peut avoir été oubliée et nombre de noms nous arrivent plus défigurés.

Quant à proposer une synonymie nouvelle, je ne le ferai qu'avec toutes réserves : en admettant comme sensiblement bonne la distance sur Tubusuptus, 40 milles, le point le plus convenable est évidemment Chebel; mais alors, même par le trajet le plus direct, et laissant Djemâat-es-Sâhridj beaucoup au sud, la distance sur Tigisis, 27 milles, est trop faible. Cette synonymie revient à très-peu près au point proposé par M. de Fortia, Iffliga, où il n'y a pas de vestiges pouvant répondre à un municipe. Prenant, au contraire, Tigisis comme point de départ

et d'après un tracé probable et jalonné de ruines au pied des pentes nord des montagnes des Aït-Khelifa et des Aït-Iraten, on atteindrait chez ces derniers Bou-Atelli ou Bou-Sahel, positions d'une certaine importance jadis; sur Tubusuptus, dans ce cas, l'écart est encore plus fort que par la première direction. Ces deux hypothèses sont, je le répète, également hasardées, et l'épigraphie pourra seule donner ici la solution.

Tubusuptus. Colonie d'Auguste d'après Pline, citée par Ptolémée, Ethicus, Ammien Marcellin, etc.; Tubusubros de l'Anonyme, qui le met en Mauritanie Césarienne. Chef-lieu du limes Tubusubditanus, à 40 milles du précédent.

D'Anville met ici un point nommé Burg, dans le canton de Kuko (Koukou); Mannert suit cette opinion, basée sur une reconnaissance de Schaw, mais en l'accusant, à tort, de repousser toutes ses positions trop à l'est. D'après l'auteur allemand, Tubusuptus aurait été une cité très-importante, bien qu'Ammien Marcellin n'en fasse qu'un *oppidum :* il y avait un *præfectus limitis Tubusubditani*, position très-rationnelle avec le voisinage des montagnes; ce serait aussi le Tubuscum cité par Tacite dans la guerre de Tacfarinas. Bien que Dureau de la Malle, MM. Berbrugger et Poulle aient reproduit cette opinion, je préfère retrouver Tubuscum dans le Tubursicum Numidarum (Khamissa), pour des raisons qui trouveront leur place dans l'étude du cercle de Souk-Ahras.

D'après l'étendue des ruines de Tiklat, les données des itinéraires et la position topographique conforme à une indication d'Ammien Marcellin, M. Carette, et après lui M. Fournel, ne doutent pas de l'identité de ce point avec Tubusuptus, synonymie indiquée déjà par M. de Fortia. Cette opinion a toujours été admise depuis, et, en octobre 1857, l'inscription de Sextus Lucrétius (n° V du cercle de Bougie), constatant l'existence d'un corps municipal à Tiklat, semble décisive à M. Berbrugger : « Les ruines de Tiklat sont celles d'une colonie romaine, et cette colonie ne peut être que Tubusuptus, d'après les notions que les

anciens itinéraires nous fournissent » (*Revue africaine*, t. II, p. 71).

Des nombreuses inscriptions copiées jusqu'à ce jour à Tiklat, aucune n'a encore fourni le nom ancien, mais l'identité n'en semble pas moins prouvée.

Saldæ. Bougie, à 28 milles.

Cette distance, ainsi que la variante 25 milles, sont toutes deux trop fortes, il n'y a que 20 milles romains de Bougie à Tiklat, et sans incertitude possible sur le tracé.

Étudions maintenant la route donnée par Peutinger (n° CCVI).

Saldæ. Bougie.

Ruzai municipium.

Mannert attribue à une erreur de copiste le nom inconnu de cette station : elle est, selon lui, identique à Tubusuptus. M. de Fortia en fait Bou-Daoud, point que je n'ai pu retrouver. M. Carette, après une vérification peu concluante des distances, place ici les ruines importantes signalées à Tilioua-el-Khemis, opinion répétée par M. Fournel. En 1852, M. Mac Carthy propose Ksar-en-Kebbouch, synonymie adoptée depuis par MM. Devaux, Poulle, etc. Les ruines de Tilioua-el-Khemis ne répondent pas à un municipe, et malgré la distance évidemment trop faible de près de 10 milles par la route directe des crêtes, la seule identité probable est Ksar-en-Kebbouch.

Syda municipium. Sans doute aussi Bida, colonie de Ptolémée; ethnique Bidensis en 484; Bidda de l'Anonyme; considéré par quelques auteurs comme le chef-lieu du limes Bidensis, bien que la Notice le fasse dépendre du comte d'Afrique et non du gouverneur de la Mauritanie Césarienne; à 40 milles, distance trop forte de 5 à 6 milles d'après le tracé probable de la route.

Schaw identifie Bida à Blidah, évidemment par la ressemblance des noms; Mannert cherche ce point sur la rive droite de l'Aracht (Harrach), à l'est de Fondouk, où sont, dit-il, les débris d'une ancienne ville romaine; M. de Fortia propose ici Tiferitz (sans doute Tifrit-Aït ou Malek); M. Carette, d'après les

nombreux vestiges signalés à Djemâat-es-Sâhridj, et les distances de la table (raison peu sûre), y place Bida, opinion suivie depuis par tous les auteurs, et très-probable en effet, bien que l'épigraphie ne l'ait pas encore justifiée.

M. Wolff signale une fraction des Aït-Fraoucen placée immédiatement au-dessus de la ville arabe et portant le nom d'Ibida, « identité d'autant plus frappante, dit-il, avec le nom ancien, que la tradition attribue une origine romaine aux habitants de cette fraction » (*Revue africaine*, t. IV, p. 458).

Tigisis. Taourga, à 32 milles.

Cette distance doit être assez exacte, en suivant le tracé probable par Mekla, le mamelon de Tirech, Tikobaïn, Azroun'-Tasiouant et Aïn-el-Arba.

Rusuccurum. Dellys.

ROUTE DE CALAMA A RUSUCCURUM.

(Antonin, nº VII.)

Cette route n'appartient à notre terrain que par son extrémité est et ses trois dernières stations seulement. Ce sont :

Rusuccuro. Dellys.

Rapida Castra, à 16 milles.

D'Anville fait de ce point Coléah; d'après M. d'Avezac, il serait au passage de quelque rivière, à l'un de ces endroits appelés aujourd'hui schillèlah (rapides) (*Univers pittoresque*, p. 181). M. de Fortia indique de chercher cette station au nord-ouest de Bordj-Zemoun (Azib-ben-Zamoun.

L'oubli évident de plusieurs stations entre Sufasar et Rusuccurum rend ici toute hypothèse incertaine; toutefois, en considérant comme exactes cette partie de la route et la donnée 16 milles de Dellys, on arrive aux ruines que j'ai signalées aux Issers-Droue, vers Aïn-Tertra ou Aïn-Hameur, où se trouvent,

entre les têtes des Oued-el-Arba et El-Aouédja, de bonnes positions militaires.

Tamariceto præsidio, à 16 milles.

Kaïd-Zab, d'après M. Marcus. Ce point m'est inconnu; M. d'Avezac, sans synonymie, explique le nom ancien par *plantation de tamarics;* M. de Fortia indique ici le Tenia des Issers; c'est le col des Beni-Aïcha, et en effet la distance de 16 milles de Rapida Castra amène sensiblement au point de Takitount, un peu au-dessous de ce passage. On a vu à l'étude des ruines que d'importants vestiges accusaient ici une véritable forteresse répondant très-bien au nom de *præsidium*.

Quelques autres routes des itinéraires viennent s'appuyer à Saldæ; mais elles sont entièrement en dehors de ce travail, ou en sortent après Tubusuptus; je n'ai donc pas à m'en occuper.

Dans le travail de Mac Carthy en 1852, se trouvent un certain nombre de directions tracées d'après les éléments très-vagues de Ptolémée; on peut essayer néanmoins d'en fixer quelques points. Cet auteur propose, sans indiquer de synonymies, d'abord un tracé de Saldæ à Auzia (Aumale) par la vallée de l'Oued-Sahel. Cette direction a dû évidemment exister à l'époque romaine, bien que les itinéraires n'en fassent pas mention, et, en adoptant les gîtes d'étape donnés par M. Mac Carthy, on est amené à proposer, sous toutes réserves bien entendu, les synonymies suivantes : ***Saldæ*** et ***Tubusuptus***, connus; ***Rhobonda***, ruines de l'Irzer-Amokran aux Ourzellaguen; *Ausum*, Tablast, identité indiquée déjà par MM. Devaux et Aucapitaine; *Vagazada*, Tachachit ou El-Esnam; *Auzia*, Aumale, connu.

Tracé d'Aumale à la vallée du bas Isser :

Auzia, connu, *fort hexagonal*, Aïoun-Bessem.

Auximis, Aïn-es-Soltan, d'après M. Mac Carthy.

Ce dernier point, ainsi que je l'ai dit, ne présente pas de ruines, il faut donc chercher ailleurs : je préfère de toute façon, pour atteindre le bas Isser, la route normale du Tizi-Begass, jalonnée de ruines, et chercher Auximis, soit à l'Akbou des Zmouls, soit au Taksebt des Aït-Mekla.

Tracé du bas Isser au centre de la grande Kabylie : par *Vasana*, bordj Menaïel; *Phoriya*, Aïn-Faci; *Oppidium*, Tizi-Ouzzou; *Bida*, Djemâat-es-Sâhridj; synonymies de Mac Carthy. Les trois premières identités ne sont qu'approximatives, aucune ruine ne leur correspondant, mais avec des corrections peu sensibles on tombe sur des vestiges importants où l'on peut provisoirement les placer. Ce sont :

El-Ksar-mta-Iroumrassen pour *Vasana*.

Ksar-mta-Bent-es-Soltan pour *Phloriya*.

Aguemmoun pour *Oppidium*.

Tracé reliant Bida et Iomnium par *Simitha*, Abizar (M. C.).

On sait que ce point ne peut correspondre à une station romaine, mais nous avons vu à quelque distance à l'ouest de nombreuses traces antiques, et je proposerai ici soit la superbe position militaire de Tamdint, soit le centre agricole et plus étendu d'Agouni-en-Medina.

M. Mac Carthy aborde ensuite le cœur de la Kabylie : là il devient très-difficile d'asseoir son travail et surtout de proposer des synonymies. En effet, il suppose un centre d'action des Romains, nommé *Turaphilum*, placé dans le haut de l'Oued-el-Had ou de l'Oued-Amraoua. Quelques auteurs se sont demandés si ce point ne correspondait pas à Koukou : l'absence de tout vestige romain bien accusé dans ce village m'empêche de croire à son occupation, et de là vers la tête de l'Oued-Boubehir je ne connais aucune autre ruine antique. Sur la carte, M. Mac Carthy met Turaphilum chez les Aït-Ithourar'; il n'y a pas, je crois, à s'y arrêter; les points voisins, *Thibinis*, placé aux Aït-Menguellet, *Thudacca*, au Sebt des Aït-Yahia, *Tucca*, aux Aït-Iraten, et *Issara*.

près du col des Aït-ou-Abban, ne peuvent non plus se soutenir, aucunes ruines ne leur correspondant. Si l'on veut, d'après les données si incertaines de Ptolémée. essayer de rétablir ce réseau, peut-être faut-il reculer toutes ces positions vers l'ouest et les chercher aux diverses ruines que j'ai signalées au pied nord du Djurdjura, depuis Ir'bir jusqu'aux Guechtoula. De ce côté M. Mac Carthy propose *Izatha* comme correspondant à Bour'ni ; je préférerais les vestiges importants d'Aïn-Zaouïa, un peu à l'ouest.

Dans l'énumération de Ptolémée se trouvent indiqués sur la côte trois centres que l'on peut placer approximativement. Ce sont : *Modunga*, entre Rousikibar et le fleuve Serbètes. M. Fournel, entraîné, par sa mauvaise position de Rusubbicari, trop à l'ouest, fait de Modunga Mers-el-Hadjadji (Mersa-d'Daadjadj) ; les seules ruines apparentes aujourd'hui dans cette région et satisfaisant aux données de Ptolémée sont aux Issers R'arbi, près de Sidi-Ferkan ; je ne les ai pas vues.

Addyme, entre Cisse et Rusuccurum. Marmol en fait Tedlès; d'après son système de corrections, M. Fournel indique de chercher les traces de ce centre à une demi-lieue à l'ouest de l'embouchure de l'Oued-Nessa (Sebaou). Je n'ai pas connaissance de vestiges antiques de ce côté.

Vabar. Schaw place cette ville à Ash-oun-mon-Kar, promontoire fameux, dit-il; je ne sais quel est ce point. M. d'Avezac propose Mers-el-Fahm; M. Fournel, d'après les réductions de Ptolémée entre Saldæ et Rusuccurum, indique de chercher des ruines près du village de Timeri-el-Masra, port des Aït-Ksila, se trouvant ainsi à 27 milles de Saldæ et à 13 de Rusazus (II^e^ vol., p. 81). Le même auteur observe que si, au lieu de prendre comme exactes les données de Ptolémée, on y admet une erreur sensible, on peut voir ce point aux ruines d'Agni (Agouni) Rehan,

près de l'embouchure de l'Oued-Si-Ahmed-ben-Youcef (IIe vol., p. 84). Je crois sa première hypothèse préférable, car elle a été justifiée par l'existence de ruines assez importantes à Kerroui et à Sidi-Kerrou, et c'est là que, sauf vérification, je placerai Vabar.

Un dernier point, *Quintas*, est signalé par l'Anonyme de Ravenne entre Saldæ et Ruseius (Rusazus). Cette donnée très-vague correspond peut-être aux ruines de quelque importance reconnues à l'embouchure de l'Oued-ed-Dass, ou à celles de l'Oued-Saket, mais l'épigraphie seule donnera ici une affirmation.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Cercle de Dellys.	6
— de Tizi-Ouzzou.	38
— de Dra-el-Mizane.	77
— de Fort-Napoléon	86
Territoire civil d'Alger (Alma).	98
Annexe des Beni-Mansour.	103
Cercle de Bordj-bou-Arréridj.	109
Cercle de Sétif (Illoulen).	111
Cercle de Bougie.	113
Voies romaines.	156
Géographie comparée.	170
Inscriptions.	193

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [814]

SUBDIVISION DE DELLYS.

Inscriptions.

I.

GENIOMVNICIPIIRVSVCCVRITANI

C. IVLIVS RVSTICI FIL. QVIR FELIX RVSVCCVRITANVS
DECVRIO AB ORDINE ALLECTVS PRAEF. PRO IIVIRIS
ATQVE AB ORDINE ELECTVS IIVIRVIT EMIIVIRVQQ
FLAMEN. AVGGm AVGVR PERPETVVS DEPOSITA AD SO
LVM DOMO SVA VETERI TEMPLVM ESTA'I'VAM SVA PECV
NIA FECIT DEDICAjjm mi

* La rectification est due au général de Neveu.
FSTATVAM

à TIGZIRT (At. Ouaguemoun) à l'entrée du Temple
(Voir Revue Africaine tome I p. 198.) *
Point E du plan.

II.

D M S
CORNELIAE
DIDOSE AEMI
LIVS PROCVLVS
MATRI POSVIT
VIXIT A·L·VIm IPR
CLXXXI/ IIsi

TIGZIRT

Gros bloc rectangulaire arrondi à la face supérieure. — forme commune ici — bien gravée et conservée. — mention de l'ère provinciale (?) dans l'édifice M du plan.

III.

D M S
AELIAE MAGNAE
FECIT VICTOR
AVGVSTI LIB
LIB ET CONIVGI
BENE MERENTIDESE
QVAE · VIXIT · ANNIS
XXX · MENSESIII
DIES XII

TIGZIRT

Cippe en forme d'autel bien conservé très beaux caractères, la face gravée était enterré. Un autre bloc semblable est a coté, mais son inscription est effacée. A la 3e. ligne LIB pour SIB faute du graveur. Aux environs blocs taillés provenant du Mausolée.

au point P du plan.

IV.

D M S
HOSSIDIO
ROGATO MA
RITO AMAN
TISSIMO

TIGZIRT

Bien gravée autrefois, s'efface à l'action des eaux. A l'édifice B du plan. Voir Revue Alg. tome II. p. 445.

V.

FABATIAE LVCI
FILIAE·POLLAE
FABIAE DOMI
TIAE GELLIOLAE
CONSVLARI· FE
MINAE LAMPA
DIFERAE
M·FABATIVS DO
MITIVS PAN
CRATIVS LI
BERTVS ET
PROCVRA
TOR PATRO
NAE PIISSIME

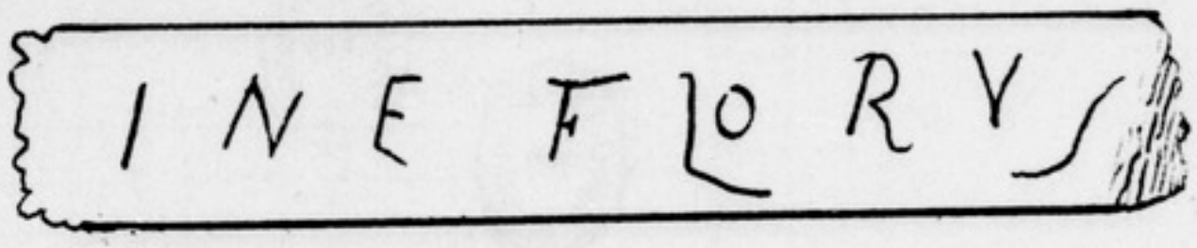
à TAKSÉBT
I FLISSEN EL LEBAHAR.

Beau bloc rectangulaire de 0^m 20 sur 0^m 65 à encadrement, lettres de 0^m 05 de hauteur.

Inscription remarquablement conservée.

Au sommet de Taksebt dans les restes d'un édifice où se trouvent quelques chapiteaux grossiers et plusieurs pierres à moulures diverses assez soignées.

VI.



Pierre étroite brisée, grandes lettres de 0^m 12 très mal gravées au milieu des décombres disposés en clôture par les Kabyles dans la Nécropole au pied Est du Taksebt!

VII.

AZEFFOUN. *Fragment de dédicace en marbre blanc dans les constructions modernes du village.*

VIII.

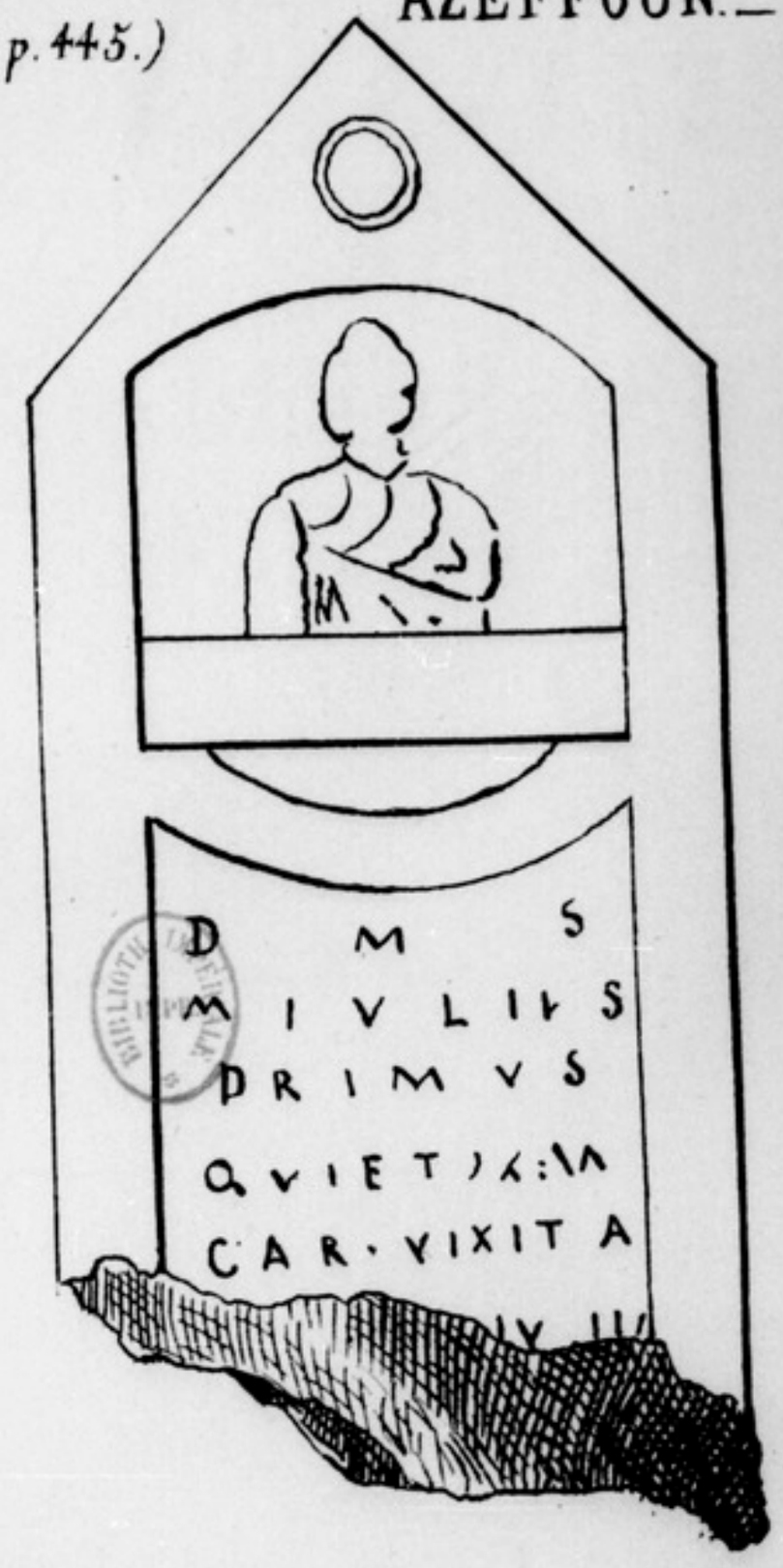
AZEFFOUN.

Nécropole de Mets-el-Fahm.

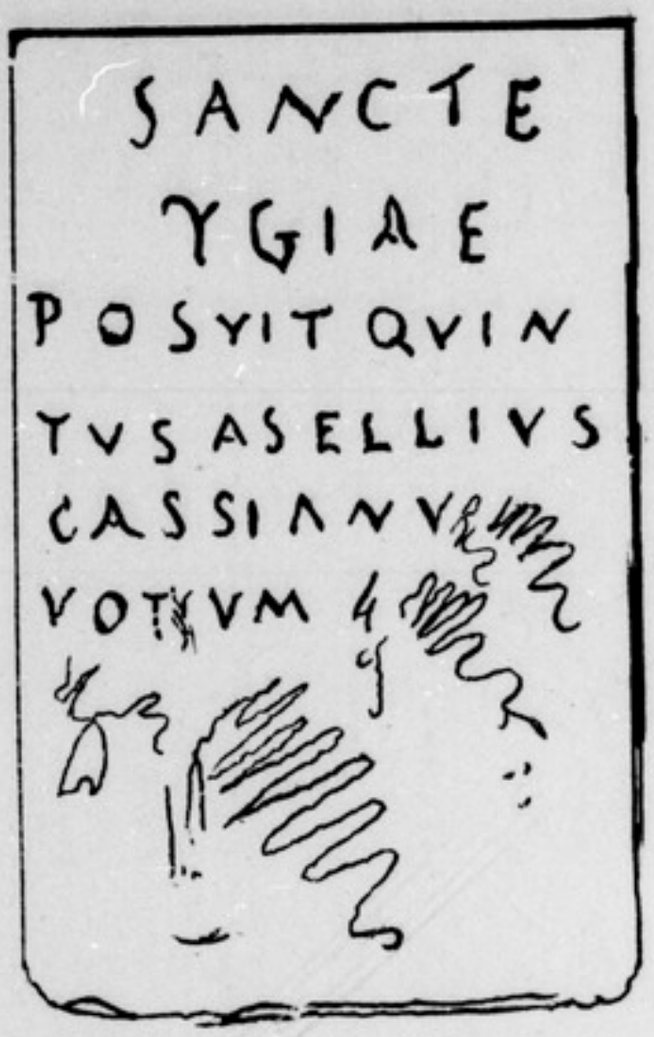
(Voir Revue Aque, tome II, p. 445.)

IX

AZEFFOUN. — idem



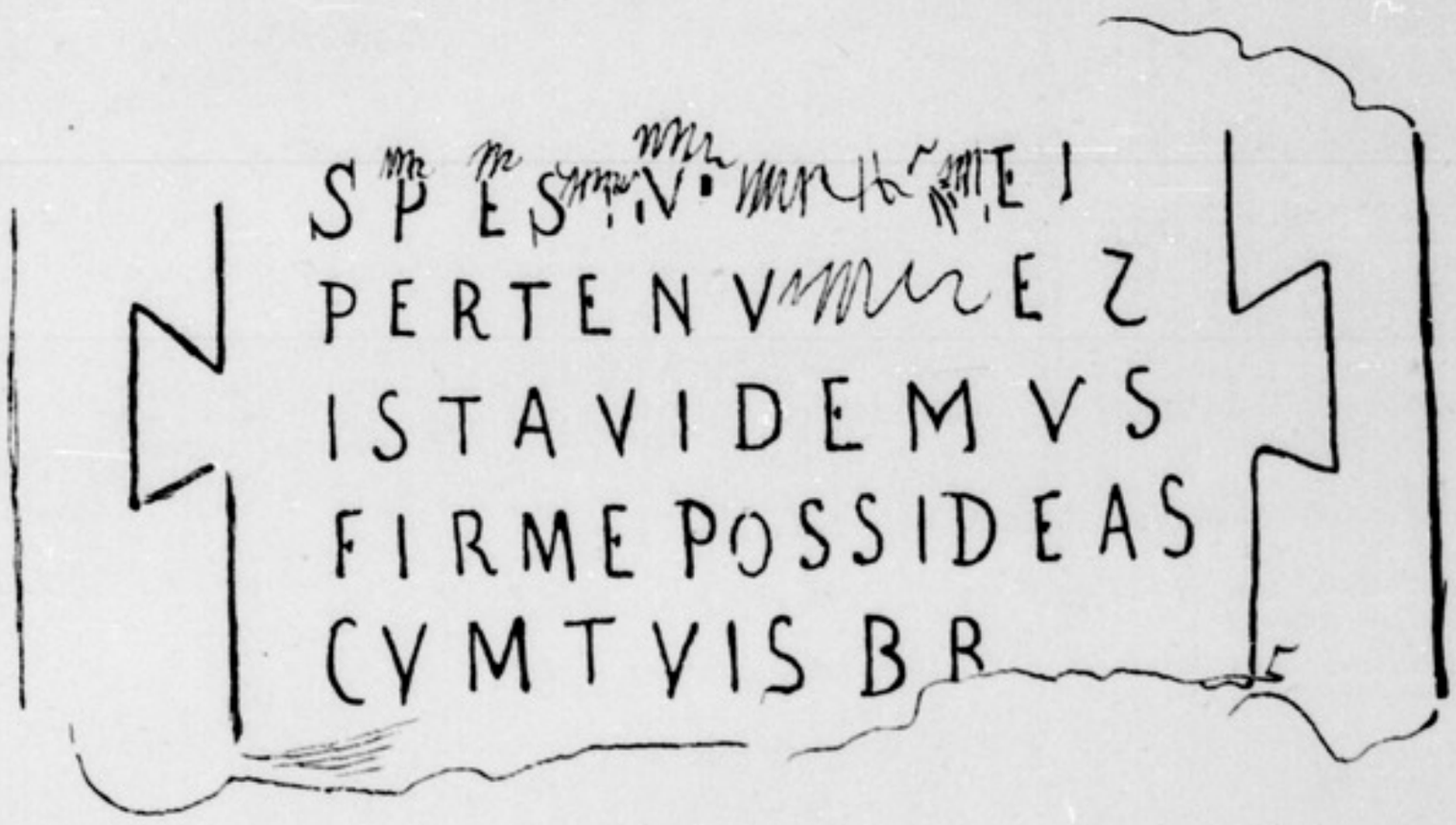
X.



Ex Voto trouvé dans les fouilles du Temple près de la Mersa (port) d'Azeffoun, aujourd'hui tombé dans le ravin. Bloc octogonal, mal gravé, de plus, trois lignes effacées.

INSCRIPTION DE SOUMA.

(Col des Beni Aicha.)



Il y a dans ma lecture quelques variantes avec la version publiée par Mr Berbrugger (Epoques Militaires de la Kie page 14.)

Le mot SPES que je crois pouvoir garantir convient bien mieux au sens général que SLES (?)

CERCLE DE BOUGIE

Inscriptions.

TIKLAT.

I.

D M S
CORNELI
VS CRES
CENS ARNE
DONATVS
VAXXXVI
HSE

Très bien gravée sur grès dur en forme de dé d'autel avec double moulure d'encadrement.

II.

D M Ş
C MAENI ♁
VS P FIL·AR^N
FELIX VIXIT
AN·V· HSE ♁

Très nette sur grès tendre même forme.

III.

D M S
PETRONIA
L· FIL
DOMNVLA
VA-LXXV
HSE

Très belle gravure sur marbre Même forme.

IV.

D M S
LCAECI
LIVS
NF·VR
BANVS
VA LVII
HSE

Idem.

V.

SEX LVCRETIO
SEX FILIO RO
MILIO CATO
DECVRIONI
ALLECTO SE
CVNDVM VO
LVNTATEMTES
TAMENTI EIVS
EXII SVI MILIB
PATRONO LV
CRETIVS·SEXIIB
FELIX HERES Q
EIVS P D

Je trouve cette inscription dans la revue africaine tome 2. p. 69 la 3^e & la 9^e lignes different.

Long bloc rectangulaire de marbre avec moulures d'encadrement.

Très bien gravée. Commence à s'altérer au contact de l'air.

Les cinq inscriptions qui précèdent étaient découvertes sur le sol et par suite connues sans doute, mais je n'ai pas le recueil de M. L. Rénier comme point de comparaison.

Quand aux inscriptions relevées par les soins de M^r le Colonel Bonvalet elles sont exactement reproduites dans le recueil de la société Archéologique, sauf deux, le numéro 29 où une lettre en plus a fait confusion, et surtout le N^o 27 épitaphe de Florus que M. Marchand, par l'oubli de deux signes de ponctuation et de quelques lettres liées, est arrivé à rendre plus qu'étrange tandis que la lecture en est toute simple.

VI.

HISCELOCISFLORIREQVIESCV
NTOSSASEPVLTA ♁AETATS
PRIME MISERANDO FVNE
RERAPTO DITSADNFER
NAS SEDES LVCOSQVEPORVM
QVEM DOCTA STVDIS ORNARAT
DIVATHALIAQVI PROPEVI
CENOSBSIAMSVPLEVERAT
ANNOSNLA CHESIS BREVIARVPIS
SE STAMNA FVSO ♁ PRODOLORVI
NVLT DECRETA RVMPERE FASEST
PARCARVM DIVA DVROSQVE EVA
DERE CASVS ♁ H S E

La seule difficulté de cette inscription est la finesse et surtout le rapprochement des lettres. Toutefois ainsi rétablie elle se lit tout naturellement:

His ce locis Flori cequiescunt ossa sepulta
Ætatis primæ miserando funere rapto
Ditis ad infernas sedes lucosque piorum,
Quem docta studiis ornãrat diva Thalia
Qui prope vicenos bis jam suppleverat annos
Ni Lachesis brevia rupisset stamina fuso
Proh Dolor! Vi nulli decreta rumpere fas est
Parcarum diva duros que evadere casus.

Les fautes de quantité dont fourmille cette épitaphe m'avaient, malgré l'évidence, empêché d'abord de l'écrire sous forme de vers, je crois qu'il vaut mieux respecter l'intention de l'auteur.

VII.

D M S
C IVLIVS
L FIL QVIR
HONORA
TVSEQR
VIXITAN
NIS·XXIII

Nº. 29 de Mr. Marchand
une cassure de la pierre a été
a tort prise pour pour un C
avant E QR et complique
sans motif cette épitaphe.

VIII.

D M S
CHAEREAN
NONNAPALACON
IVNXRARISSIME
QVÆ EXEMPLO ESSES
FEMINARVM NOST
XXXIII ANNORVM
ERE PAGRAVEM
FLETVM VRO
RELIQVISSES
H S E

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Inscription très nette sur un bloc rectangulaire de calcaire très dur. Elle était découverte dans les pentes Nord-Est de la ville au dessous des ruines de la conduite d'eau sans aucun autre vestige apparent aux environs. Elle a du être précipitée de quelque édifice aujourd'hui disparu au sommet de l'escarpement.

IX.

D M
PETRO
NIA · L.
FIL FV
VIA
XXXVHE

Cube de grès dur, mal écrite et effacée par l'action des eaux. Necropole supérieure.

X.

Inscription du genre de celle de Florus (en distiques) même forme plus illisible encore ; lettres serrées et mal faites, cimentées de plus; car cette pierre serait comme moellon dans un tombeau plus récent.
Les lignes non terminées n'ont jamais été travaillées au delà à part bien entendu la cassure supérieure.

XI.

D M
M·MARCIVS
M F·ARNENS
VICTOR
VIX·ANNISL
H·S·E

Inscription bien conservée. – Sorte de Socle de colonne enterré la tête en bas à une grande profondeur, – Calcaire tendre.

XII.

D M
C.ANNIVS
M FIL ARN
FELIX·VIX
ANNIS SE
XAGINTA
QVINQVE

Beau Bloc de marbre cimenté dans une tombe plus récente. très nette.

XIII.

Cippe double, chose rare ici, en marbre brun, veiné de blanc cassé en plusieurs fragments, très belle gravure.

XIV.

Fragment sur Calcaire tendre – bien gravée

XV.

idem.

J'ai réuni ici les pierres où j'ai trouvé le radical ARN que portent aussi les Nos I et II. Il y a là un nom ou de grande famille ou de tribu comme QVIRINA.

XVI.

D M
VLIVS CF
QVIR
LARCYR
EQVOPVBL
EXORNATVS
VA XXIII HSE

Très belle sur socle de colonne en marbre, malheureusement cassée les O sont presque des Cercles.

XVII.

D M S
MCAECILI
VS M FIL
QVIR CRES
CENS VAN
III

Dé. d'autel sur Calcaire tendre un peu effacée.

XVIII.

D ✧ M ✧ S
P KATLIVS
P FIL QVIR

3 fragments de marbre débris d'une très belle inscription.

Les trois pierres qui précèdent et qui sont je pense de la dernière nécropole n'ont seules donné mention de la tribu Quirina.

XIX.

Cippe rectangulaire, Calcaire dur, très lisible.

XX.

D M S
L AEMILI
VS LF ER
HO VI
XIT A N
NIS LXXV
HSE

- id - Calcaire dur, effacée.

XXI.

C-AEMILIVS
LF HORD
TVS VIX
LXXX HS

Gros cippe en calcaire dur de forme rectangulaire arrondi à la partie supérieure. bien lisible moins la cassure.

XXII.

D M
CAEMILI
VSFH
KAPITO
VAXXV
HSE
STTL

Cippe triangulaire à la partie supérieure, est encore en place et le tombeau n'a pas été ouvert. Calcaire dur, très lisible. Les quatre inscriptions qui précèdent, de la même famille, sur pierre de même grain et de forme analogue et les seules presque de ce genre-ci, sont à la partie Ouest de la Nécropole et dans un petit espace.

XXIII.

D M
FABIA BAVDI
CAENA TVR
ESIS MATER
SACRORVM
VIXIT ANN
EVL MA LII
S SA MABEN
MEPO

Gros Bloc de calcaire jaunâtre à grain tendre effacée en partie, rosace à la partie supérieure.

XXIV.

D M S
CAPRILI
ADONA
TA VIX
ANNIS

Belle gravure sur grès dur de couleur verte. — Croissant à la partie supérieure.

XXV.

Cippe rectangulaire arrondi. — calcaire tendre.

XXVI.

D M
CAECILIA
MFILSE
CVNDA
VIX ALXXV
HSE

Cube de calcaire jaunâtre assez dur bien conservée.

XXVII.

D M
AEMILIA
PFILIA
SADVFA
VA[illegible]X[illegible]r
HSE

Inscription sur Calcaire tendre, commence à s'effacer.

XXVIII.

D M
HEVDES
VIXIT A[illegible]
NIS XXV
HS[illegible]

Cippe rectangulaire en calcaire tendre, grandes lettres, très mal ecrites, nom bizarre.

XXIX.

D M S
PERCENI
A C·FIL
PONHCL
VIX ANI
SLXII HES

idem. mal gravée.

XXX.

D M
VICTOR
IA[illegible]VI
AN[illegible]
XXXXV

Calcaire tendre effacée.

XXXI

D M S
ACRIA
Q FIL
TERTIA
VIXIT
ANNIS
XXXV
HSE

Long Cippe rectangulaire arrondi à sa partie supérieure, scellé debout dans une masse de blocage. – grès tendre. – gravure grossière mais bien conservée.

XXXII.

D M
P. ANNIVS
M FIL FVN
DANVS
VIX IT AN
NIS LXXIII HS

Calcaire jaunâtre tendre, inscription très nette.

XXXIII.

D· M
CAR · FVN
DANA · M
FIL · V AN
XXXXVI

Grès tendre. – bien conservée.

XXXIV.

M
IVLIA EL
ORARO
CATAVIX

Grès tendre, gravure grossière facile à lire.

XXXV.

D M S
C FONTE

Calcaire jaunâtre cassée.

XXXVI.

D M S
Q. SEMPRO
NIVS ♁ LI
BERTIO
VIXIT
ANN ♁ L ♁
H S E ♁

Dé d'autel en marbre. – très belle.

XXXVII

D M S
AVFVS
TIASE
CVNDA
VIXIT
ANNIS
LV.
H S E

Dé d'autel en grés dur. avec bel encadrement. – très nette.

XXXVIII.

D M S
POMPEIA
M FILIA
POSTVMA
SERVATA
VA XXXX
H S E ♡

Socle de colonne en marbre très belle.

XXXIX.

D M
IVLA FELI
CITAS VXA
XXXXV
[illegible]

Calcaire tendre effacée.

XL.

D M
L PETRONIVS
L·FILIVS ♁ COR
NELIA ♁ NE
♁ POS ♁
VA·LXXX ♁ HSE

Dé d'autel en marbre. – trois moulures d'encadrement. – très belle.

XLI.

D M S
L. IVLIVS ♁
C: FIL
CRESCENS
V A
XLVI ♁
H S E

Socle de colonne en grés dur. – gravure à grandes lettres admirablement conservées.

XLII.

D M S
C MINVCI
VS·L FIL FYN
DANVS VA
LXV
PCCV IIII

Bloc de grés dur. gravure très nette. Mention de l'ère Provinciale (249 de J.C.)

XLIII.

D M
PAEMILIVS
LFIL FELIX
VA XV

Calcaire tendre, gravure médiocre. un peu effacée.

XLIV.

D M S
FVRNIA · Q
FIL · FORTVN
VIX · ANNIS
XIII MEN II
H·S E

Cube de grès dur. — très belle.

XLV.

D M S
FLAVIA Co
FI VICTO
RIA VIXIT
ANNIS LX
H S E

Petit cippe de calcaire dur — très nette.

XLVI.

D M ϕ
C · TVRIV
S · C · F · NE
POTIANV
S VIX A-N
MEN VI
H S E

Petit cippe. — enfant de 6 mois deux croissants concentriques au haut de la pierre.

XLVII.

D M
FABIA QF
QVINTA
VIXIT AN
LXXXV HSE

Grand cippe triangulaire de calcaire dur. — Croissant très lisible

XLVIII

D M
POMPO
NIA D
ONATAVIS
XIT ANNI
XXV HS

Petit cippe — calcaire tendre. — croissant dans un triangle au sommet — gravure médiocre.

XLIX

D M
C POM [illegible]
VS S[illegible]VNDV
[illegible]VA[illegible]
LIII

Calcaire tendre. — effacée.

L.

D M
DECIMA
GALLAIA
[illegible]N-VIX
ANNIS
C VII
HIC SEP

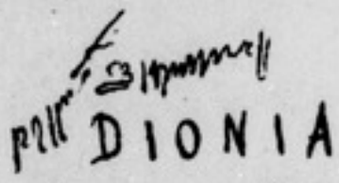
Calcaire tendre. — en partie effacée.
Centenaire.

LI.

[illegible]DE[illegible]
[illegible]IS VIXI
ANNIS C
HSE

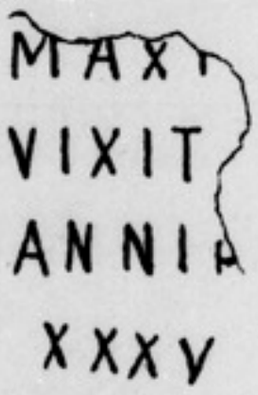
Belle gravure sur grès dur — brisée
Centenaire.

LII.



Calcaire commun. – brisé.

LIII.



Beau bloc rectangulaire de grès dur brisé à sa partie supérieure. – était en place. (Voir aux fouilles.)

LIV.

Calcaire dur. brisée.

LV.

grés dur.

LVI.

Calcaire tendre, mal gravée.

LVII.

Marbre gris. – très belle gravure.

LVIII.

Marbre blanc, remarquablement gravée.

LIX.

Calcaire jaunâtre, nette.

LX.

Socle de colonne. – Calcaire dur Indéchiffrable.

LXI.

Énorme cippe rectangulaire partie supérieure disparue, très belles lettres de 0m 15 de hauteur.

LXII.

D M
CHE

Fragment de plaque étroite en marbre blanc, gravure très fine.

LXIII.

Marbre, gravure nette.

LXIV.

D M S
Q◊ PETRON
VS◊L◊FILIVS
CORN◊
PACATVS
V·A·LXXVIII
◊ H S E ◊

Cube de grés dur, remarquablement bien gravée. Cette pierre employée à des reconstructions postérieures dessiné avec d'autres blocs de longs alignements près et au sud de la grande enceinte voisine de l'angle Nord-Est de la ville.

LXV.

D
AEM[illegible]
LVS [illegible]
VA[illegible]XXX[illegible]

Cippe rectangulaire. – grés tendre – effacée voisine de la précédente et employée au même objet.

Depuis le N.X ces pierres ont sans exception été mises à jour par les fouilles de la nécropole située au Nord-Est de l'enceinte, sur les dernières pentes avant la plaine.

BOUGIE.

I

QVATROI
VS·QFARN
ROGATVS
VAXXIII·HSE

Piédestal en grès dur - gravure remarquable - 5 rangs de moulures à la base. radical A R N.

II.

D M S
TONOI
LIA
C. FILIA
LAETAVIX
ANNIS LXX
, XV HSE

Socle de colonne en grès dur, belle gravure, 2e. ligne un peu mangée par les eaux.

III.

Grés dur jaunâtre. — bien belle. — radical A R N le graveur a oublié l'N d'exornatus.

IV.

D M
SEX V PF
PETRON
IVS MO
DESTVS
VALXV

Cippe rectangulaire - grès dur 2 moulures d'encadrement, mal gravée.

V.

D M S
AVRELIA
MAXSIMA
C. F VIXSIT
ANNIS
IIII HSE

Petit cippe croissant à la partie supérieure aussi mal gravée qu'écrite.

VI.

D M S
QLICARIVS
MESOR
VI AN

Petit cippe mal gravé.

VII.

NIV
VSVIA
II HSE

VIII.

D M S
BLAESI
VSIAN
VARIVS
VA VI

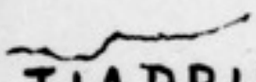
Petit cippe mal gravée.

IX.

D M S
COMINIA
LF POSTV
MAVIXA
XI

Grès dur_ nette.

X.



TIAPRIS
CAVIXIT
ANNIS
LXXVI
HSS

d. brisée à la partie supérieure.

XI.

D M S
IVLIAFO
RTV N
VIS AN
LXXXV
HSE

Grès dur, très mal écrite mais lisible, rosace à la partie supérieure.

XII.

D M S
L CORNI
FICIVSQFV
ICTORVITA
ANNIS XI ♁

Grès dur nette. Croissant à la partie supérieure.

XIII.

D M S
L. HERENNI
VS ACHILLE
S VA. LII
E

Grès dur_ nette quoique très mal gravée, Surnom curieux ACHILLEUS.

XIV.

LAEN
FSA
IVIX

XV.

CRESCEN
VIX ANN

XVI.

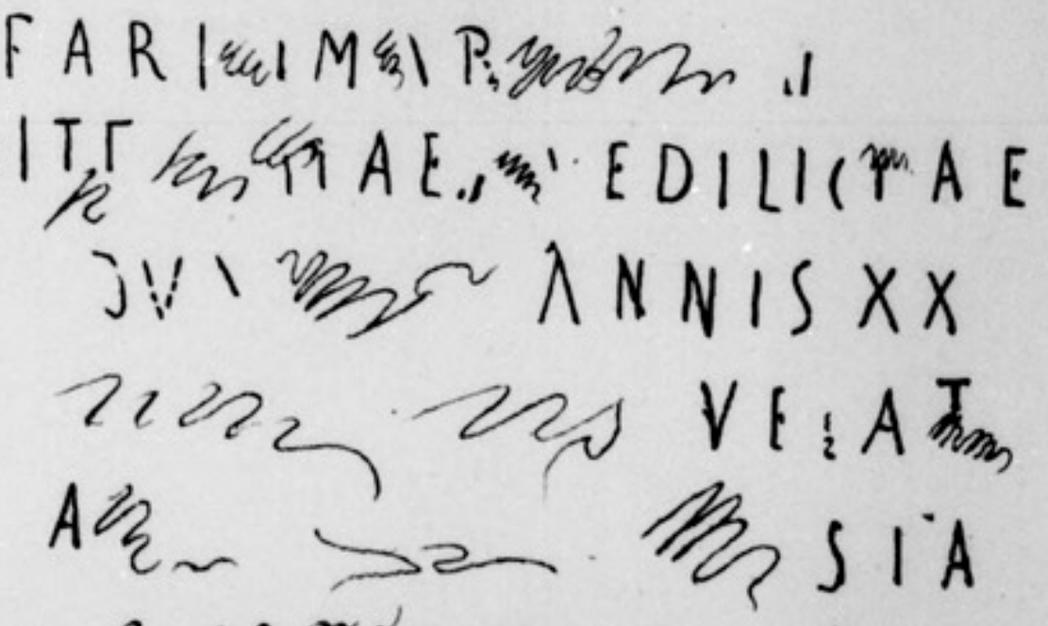
LIA
OG
VIX
NIS
H

XVII.

IIO
ENFIL
C V

Fragment de plaque de marbre blanc, très bien gravée.

XVIII.



Sauf le N.° I & II toutes ces inscriptions proviennent des fouilles des fortifications audessous du fort Barral. Elles sont presque toutes du même grain (gris jaunâtre dur) très mal écrites et accusent une époque très ancienne. Déterrées sous les citernes, maisons et constructions diverses qui avaient à la longue peuplé ce quartier, elles doivent appartenir à la Nécropole de la première période d'occupation romaine à Saldæ et je les crois curieuses à ce point de vue.

Recueillies avec quelques autres objets antiques par les soins de M.r le Capitaine Desmarets Commandant du Génie à Bougie elles forment ici un commencement de Musée qui peut devenir très riche si l'on donne suite au projet d'y apporter les inscriptions de Tiklat.

Fig. 1. TAOURGA.

Territoire civil de Dellys.)

Levé à vue au $\frac{1}{50.000}$ environ.

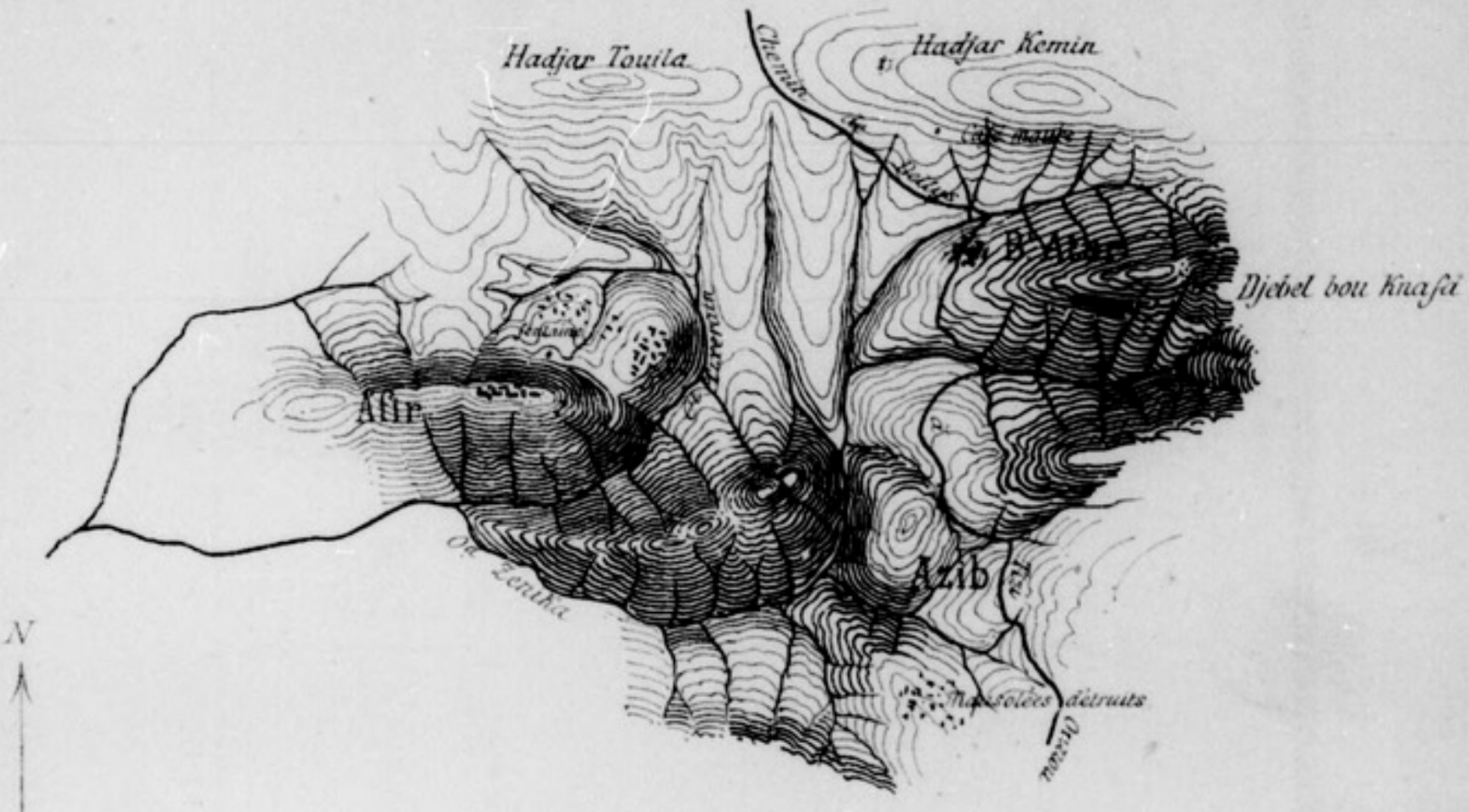
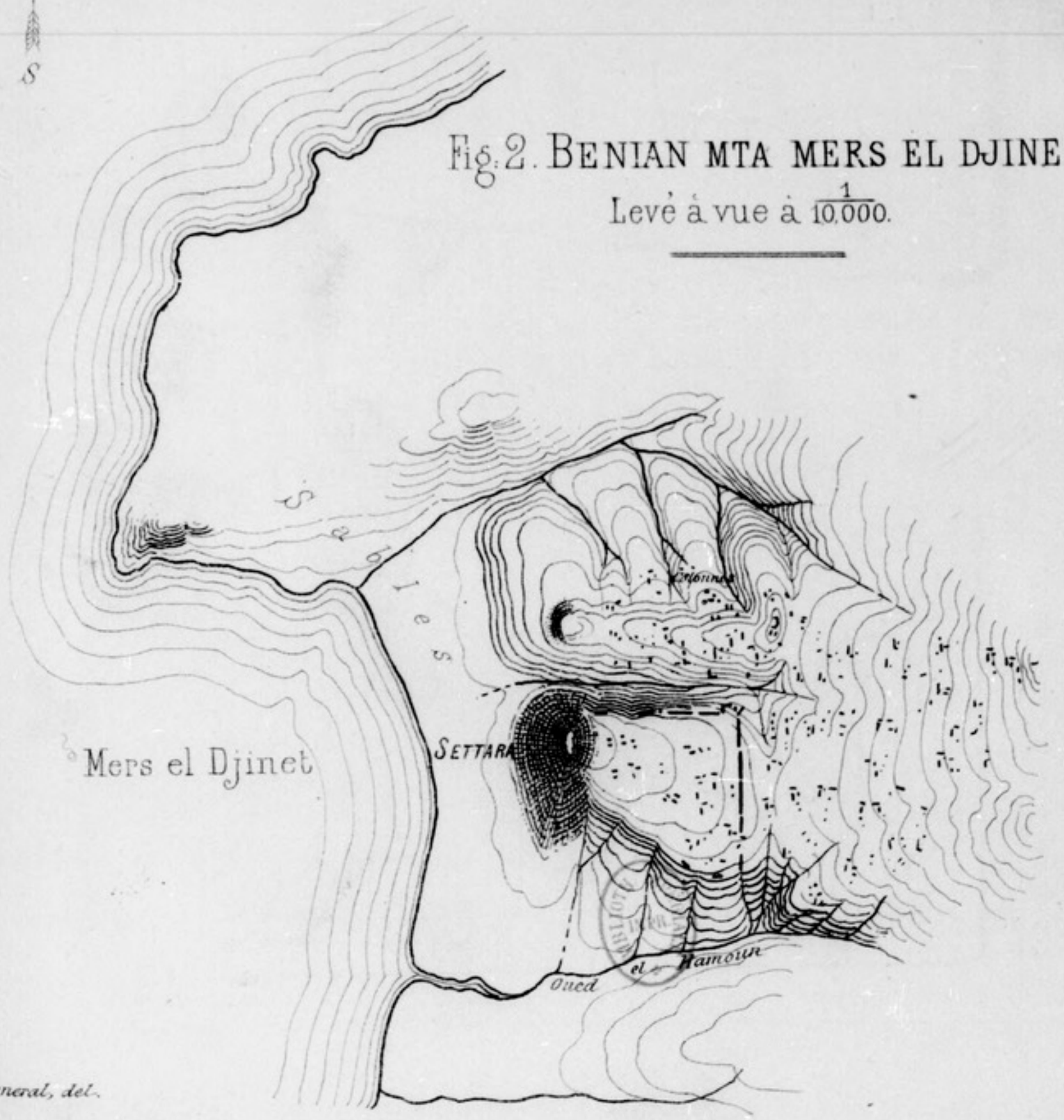


Fig. 2. BENIAN MTA MERS EL DJINET.

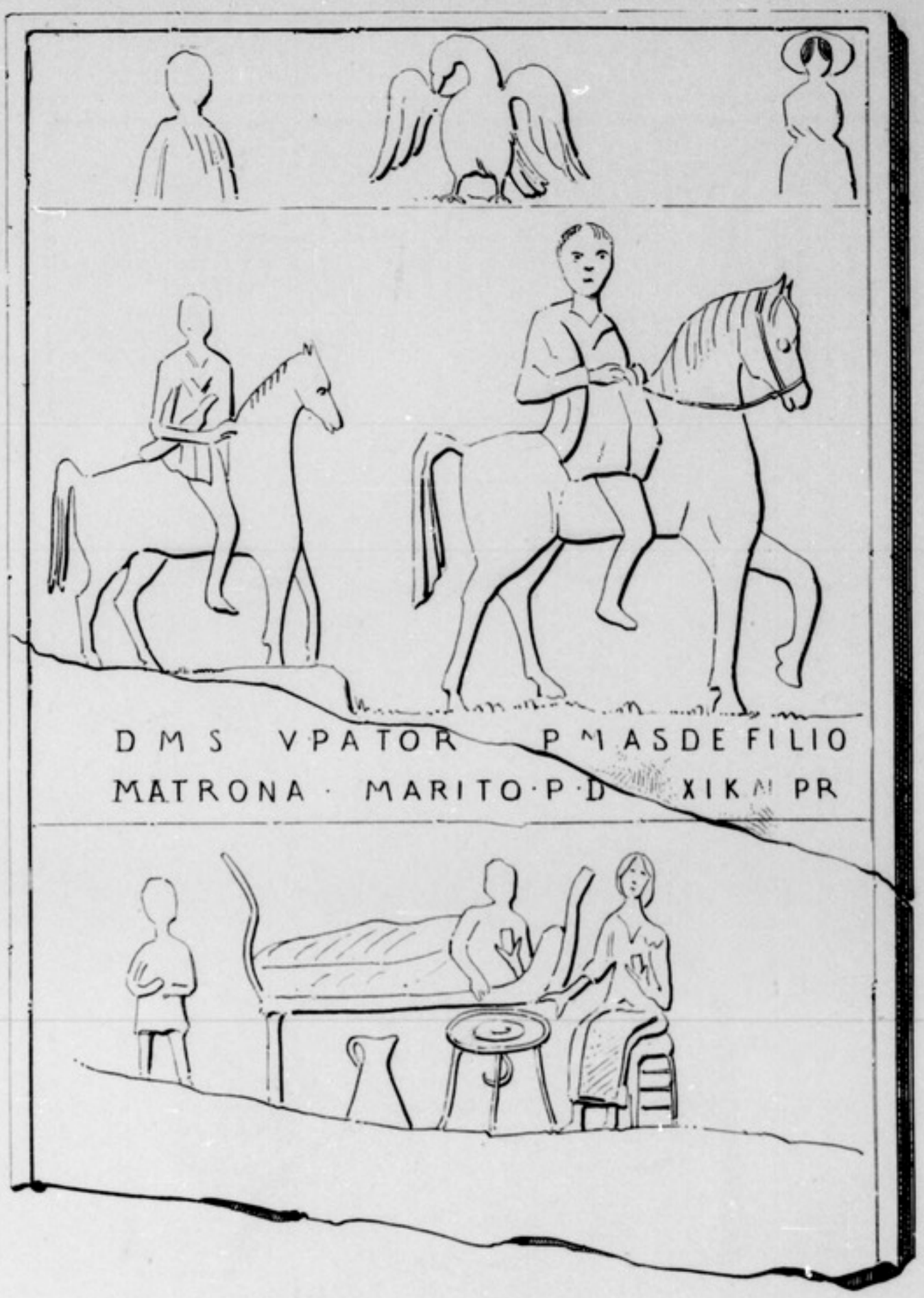
Levé à vue à $\frac{1}{10.000}$.



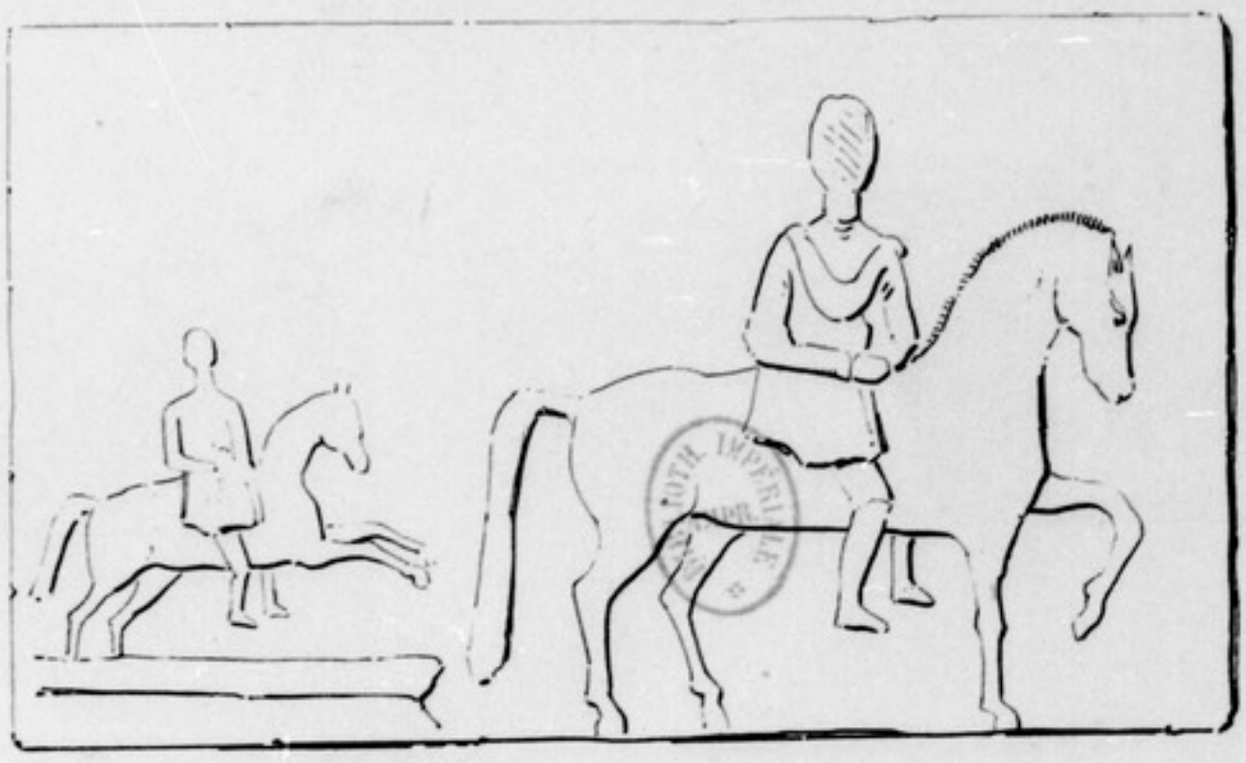
de Vigneral, del.

F. Marguette, lith.

TAOURGA.

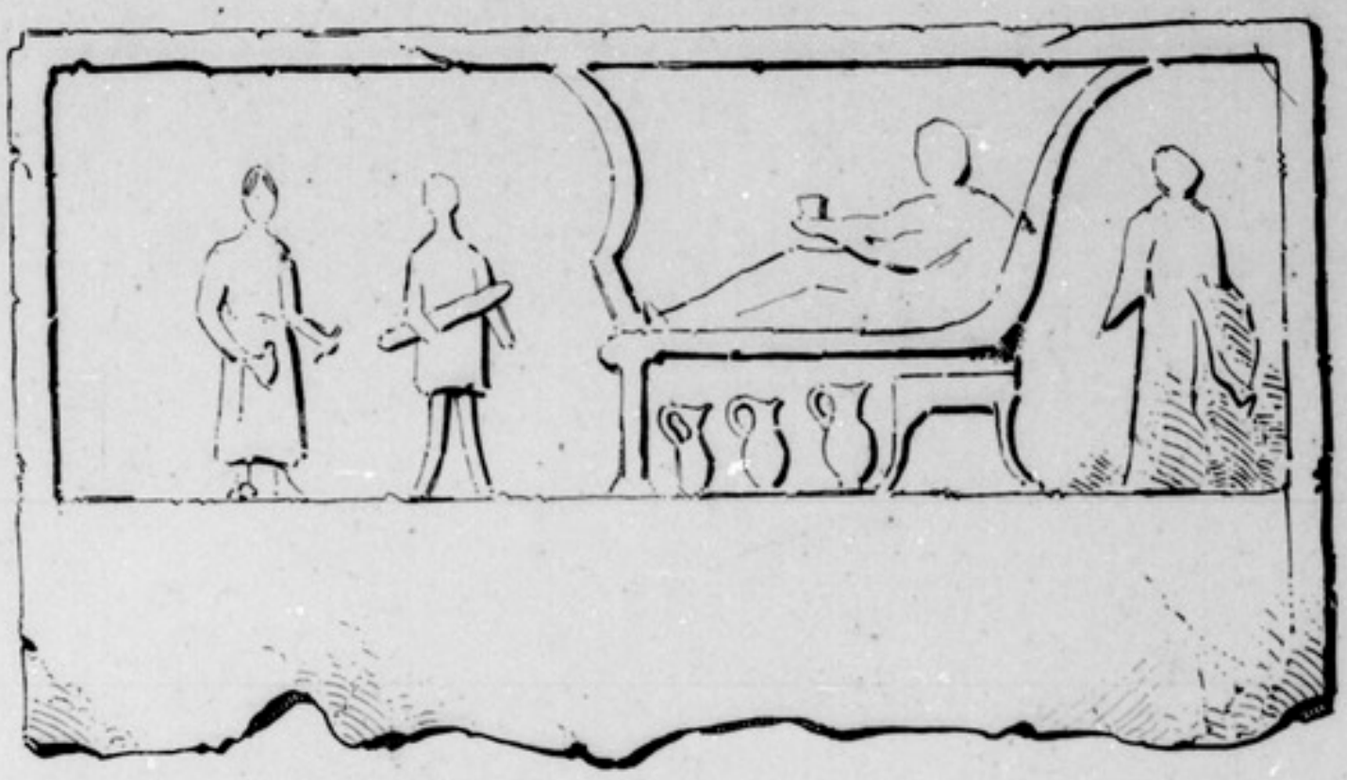


Grande pierre de 1m 20 de longueur sur 0m 60 de largeur provenant d'un des grands tombeaux renversés au point appelé Bassia près de l'Azib du Caïd Lounès à 2 Kil environ Sud-Est de Taourga.



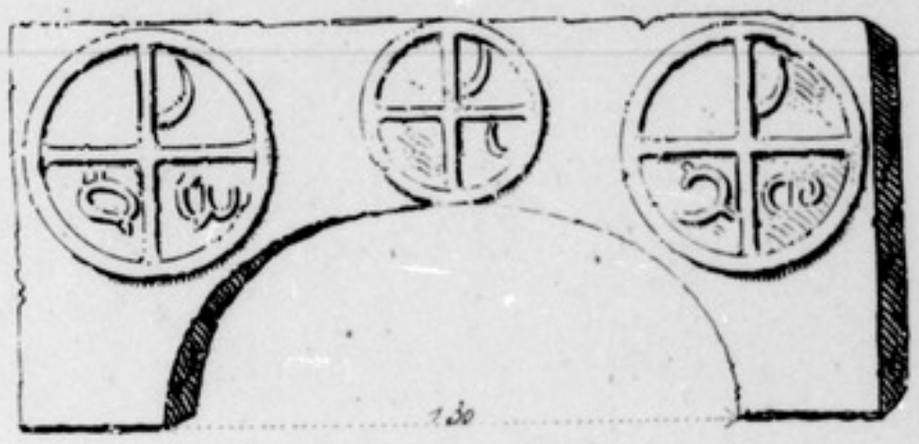
à Taourga encastré dans la fontaine au pied d'Afir.

Taourga.

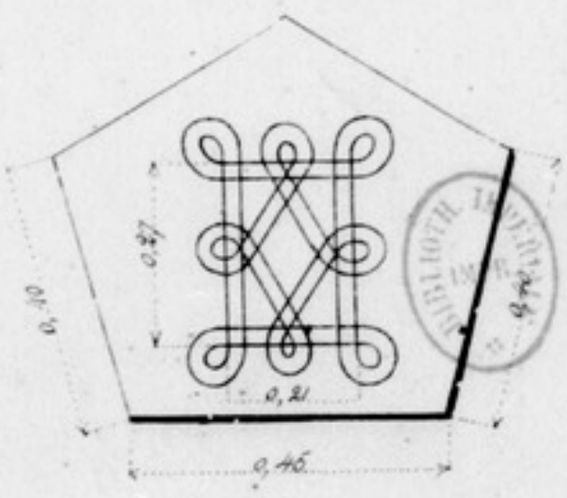


à 100m environ Est de la fontaine dans une clôture kabyle faite de décombres

Tigzirt.

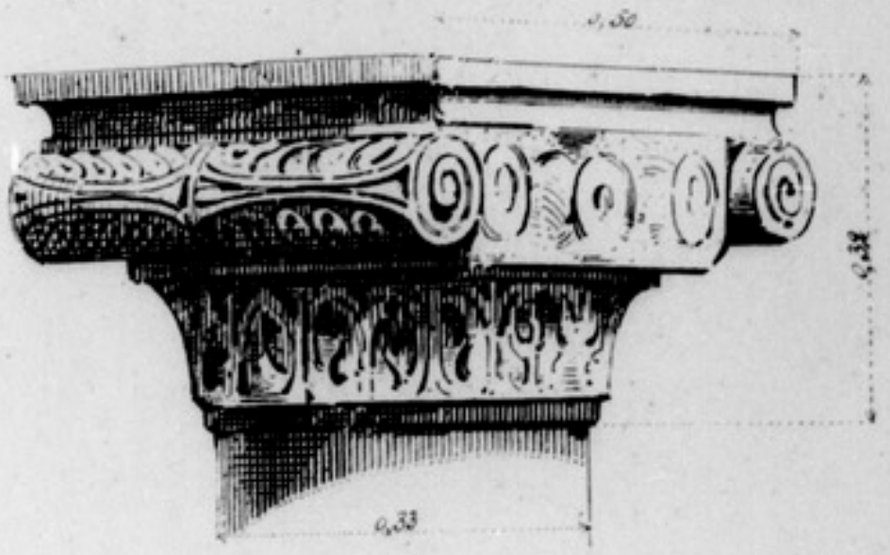


Tigzirt.



Tigzirt.

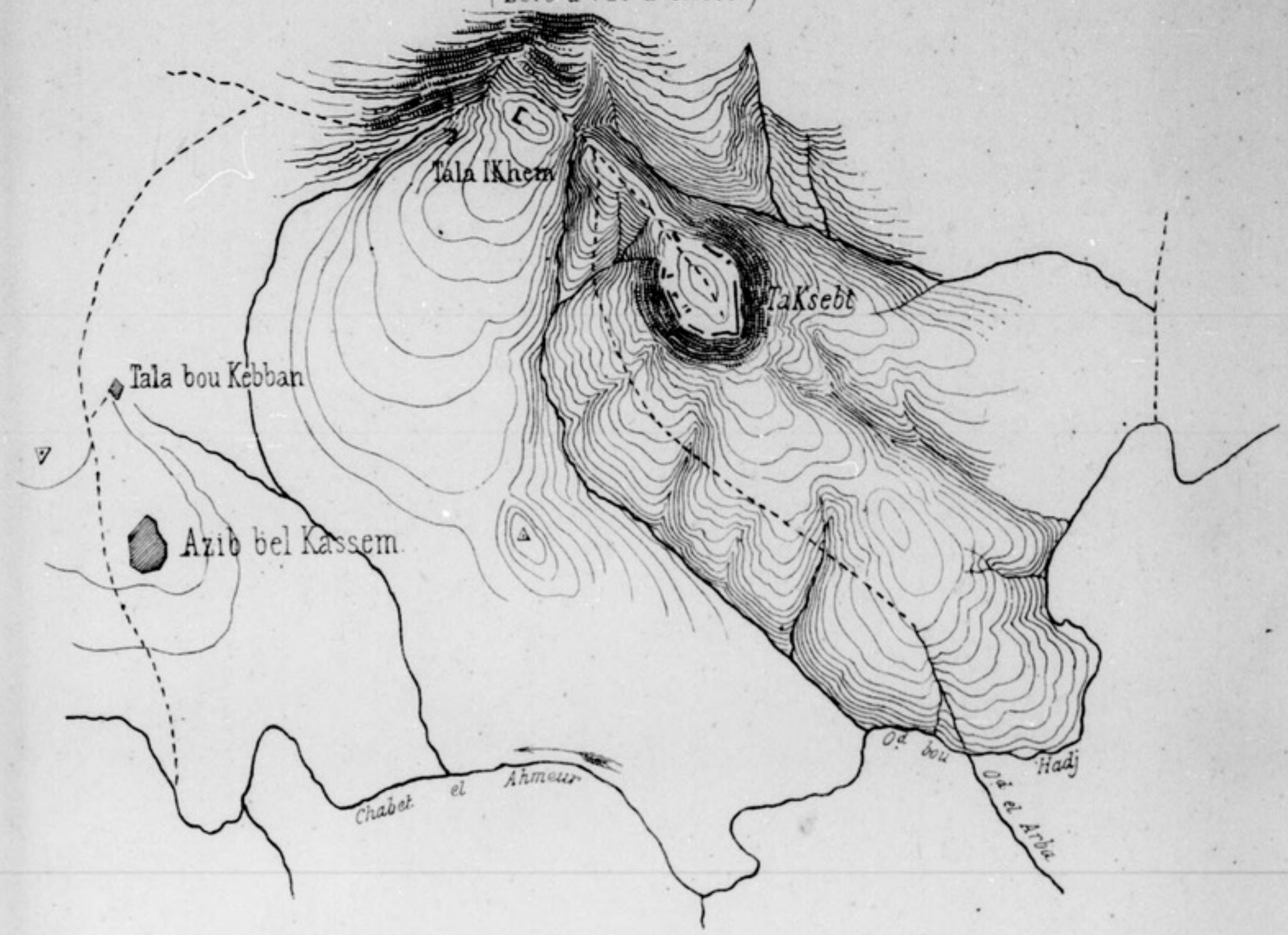
Chapiteau du temple de Gento Munip^ie Rusuccuritani



C. de Vigneral del.

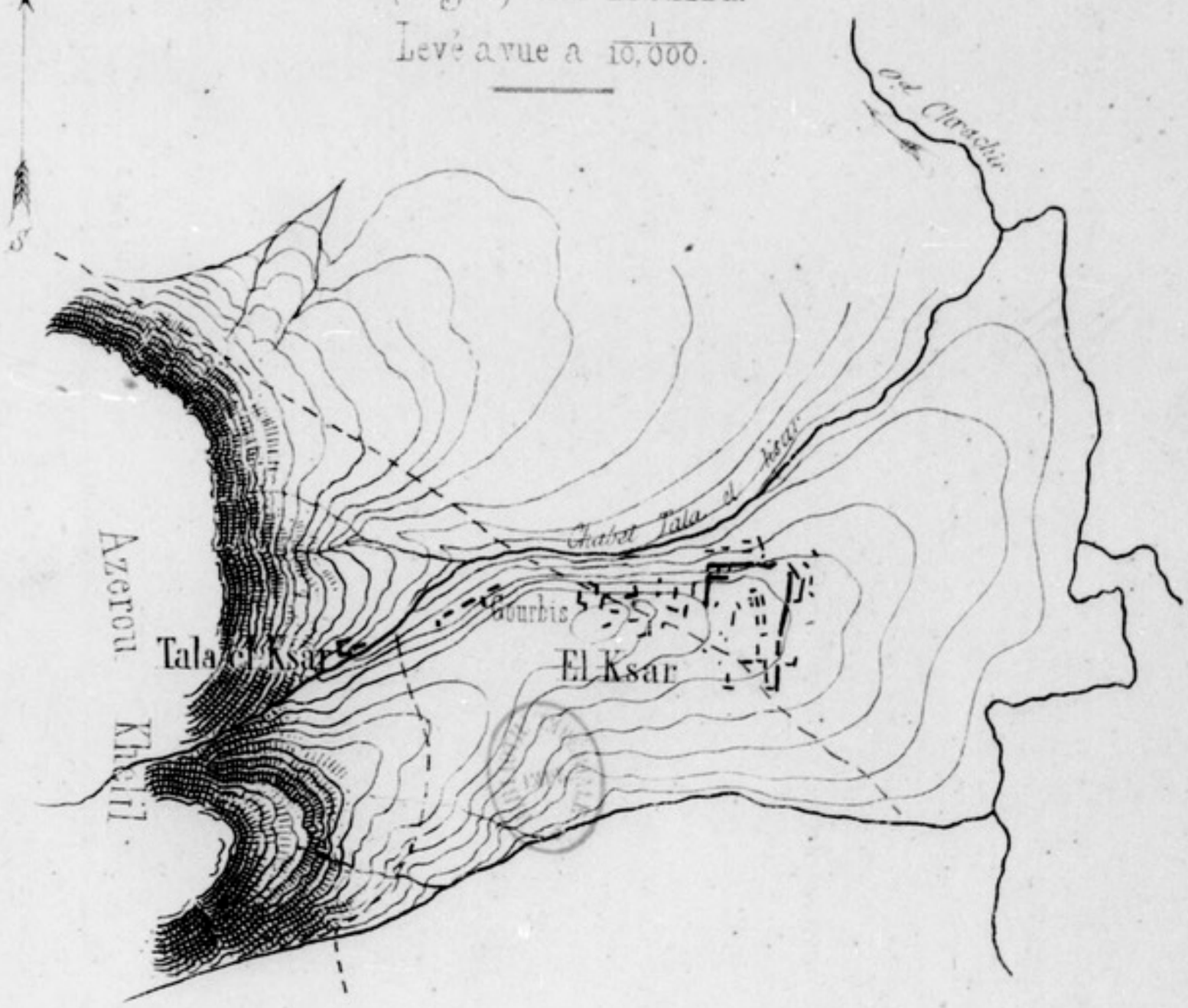
(Fig. 1) Taksebt (Aït MeKla)

(Levé à vue à $\frac{1}{10.000}$.)



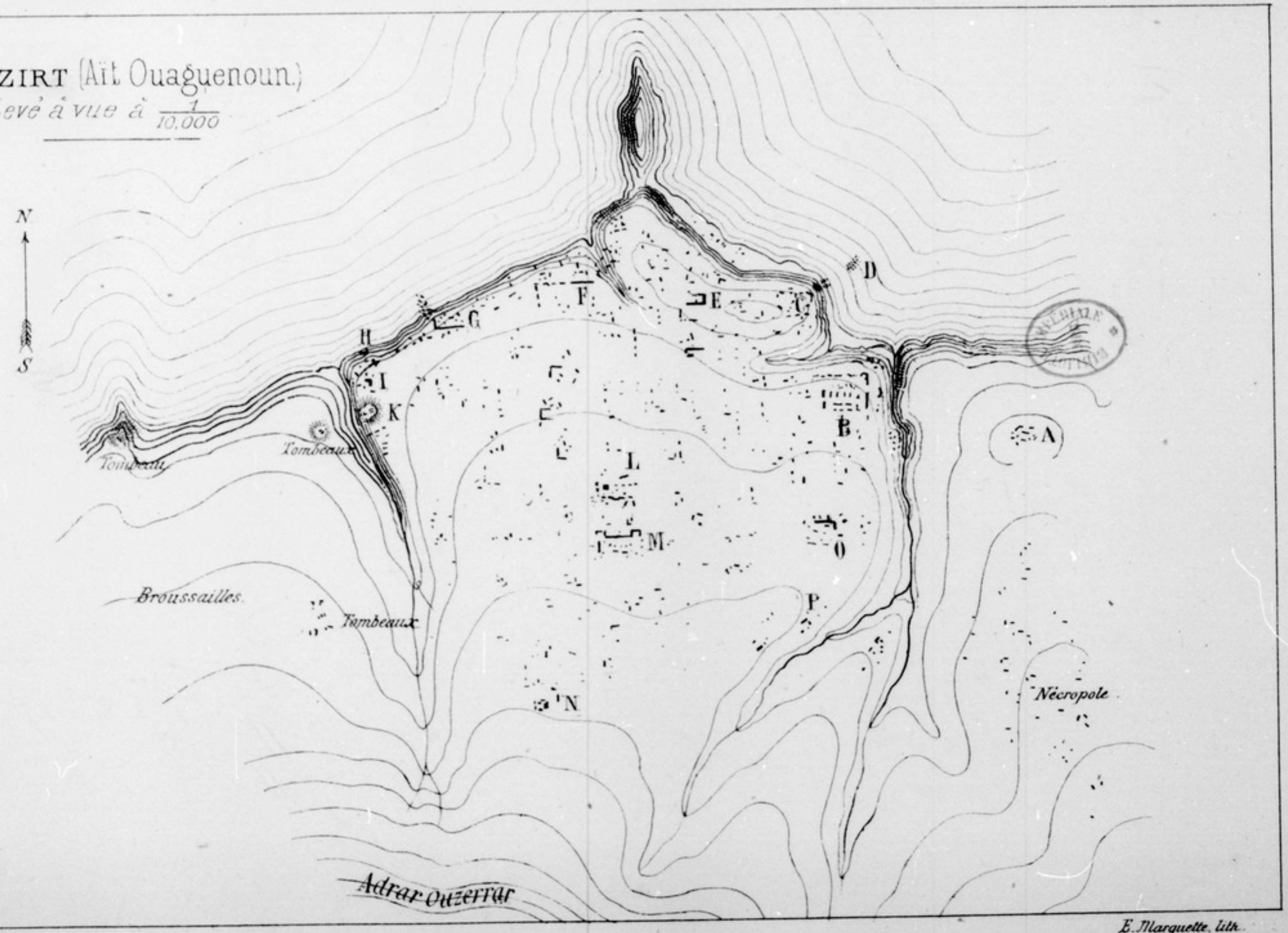
(Fig. 2.) El-Ksar.

Levé a vue a $\frac{1}{10,000}$.



TIGZIRT (Aït Ouaguenoun.)

Levé à vue à $\frac{1}{10.000}$

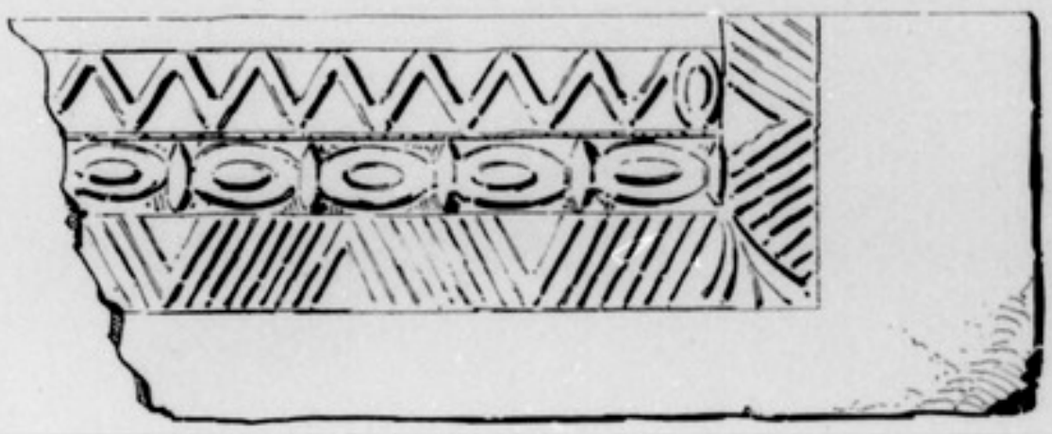


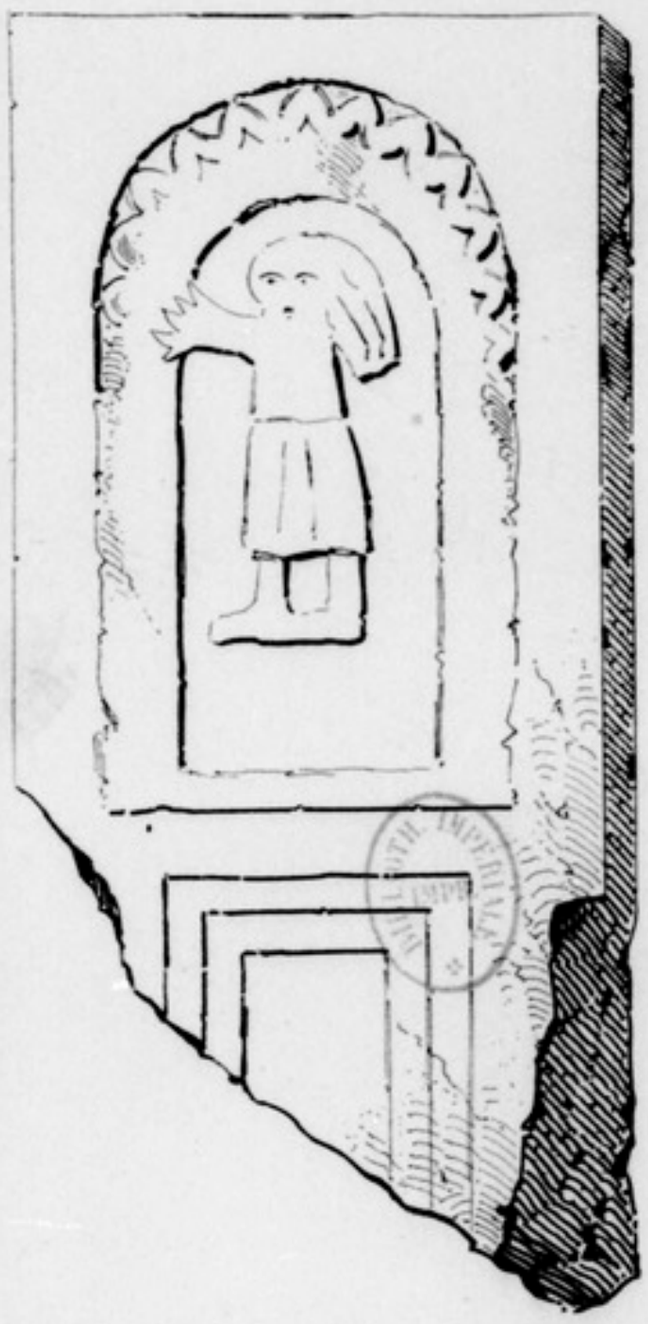
Ch. de Vigneral, del.

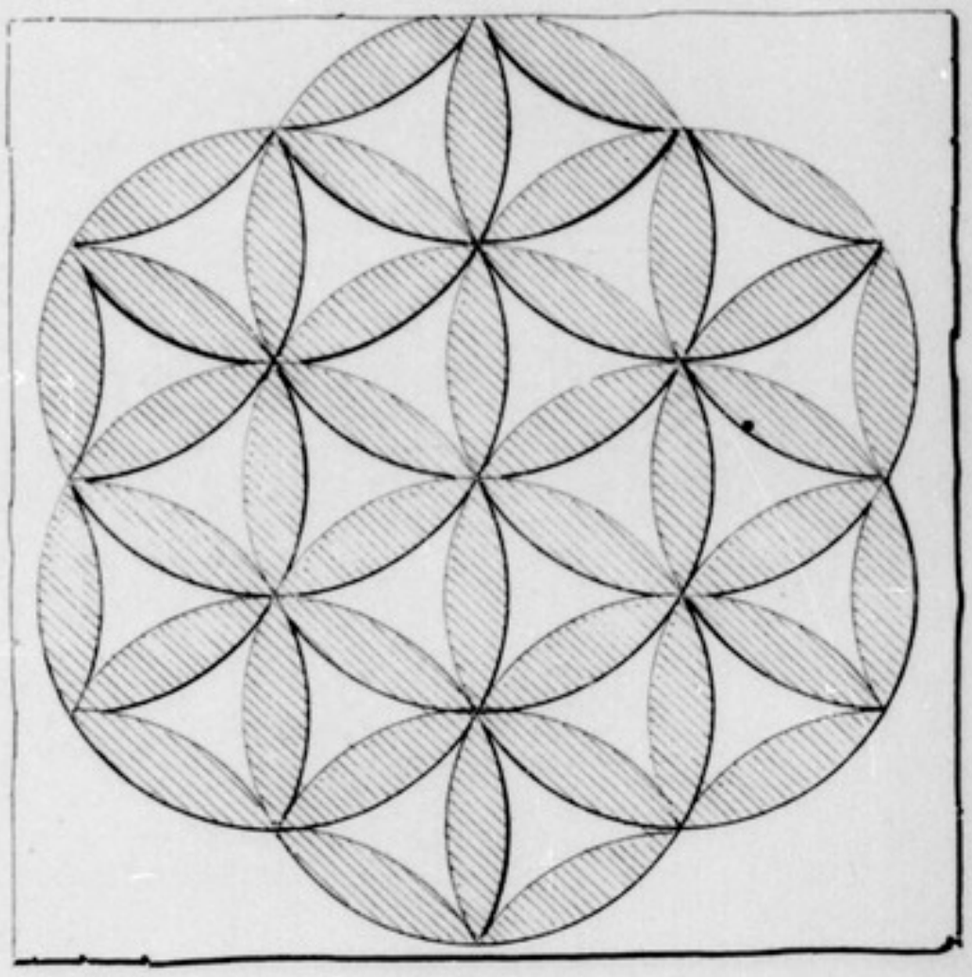
E. Marquette, lith.

El Kheloukh (Aït Zmenzer)

Morceaux divers trouvés dans les fouilles du monument principal.





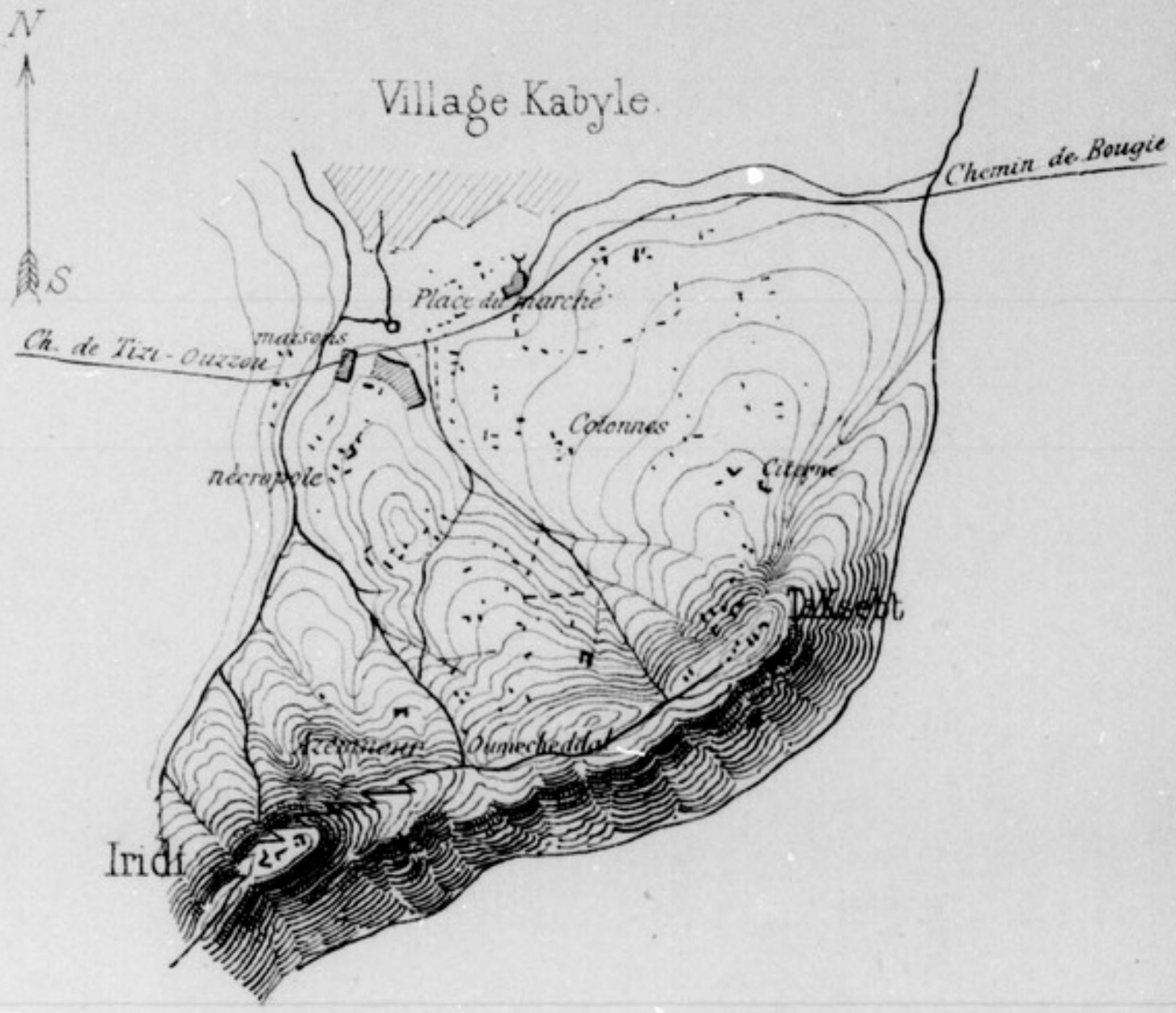


C. de Vigneral, del.

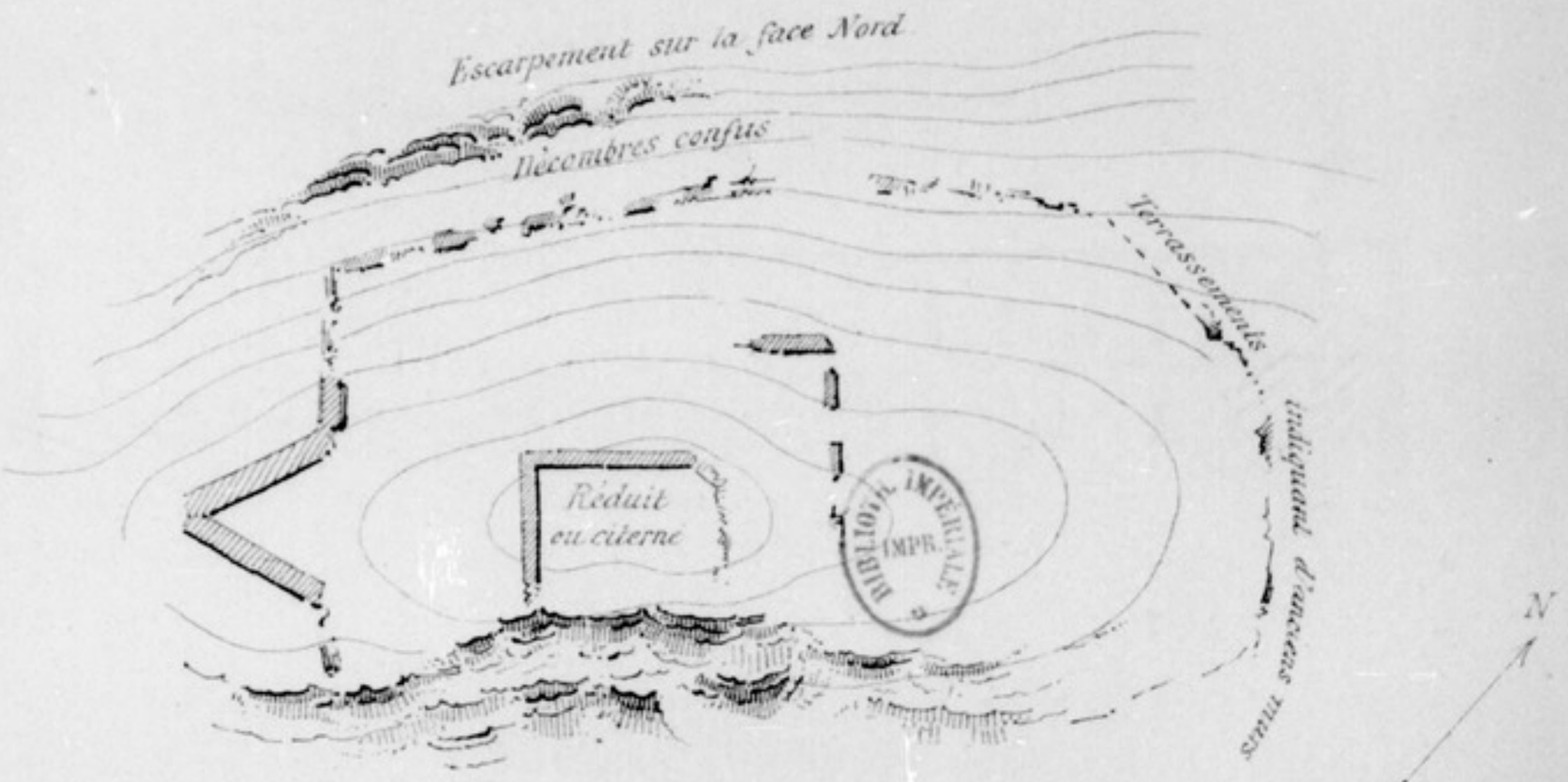
E. Marquette, lith.

DJEMAAT-ES-SAHRIDJ.

Croquis d'ensemble au 1/10,000 environ.



Position d'Iridi *au 1/2000e*

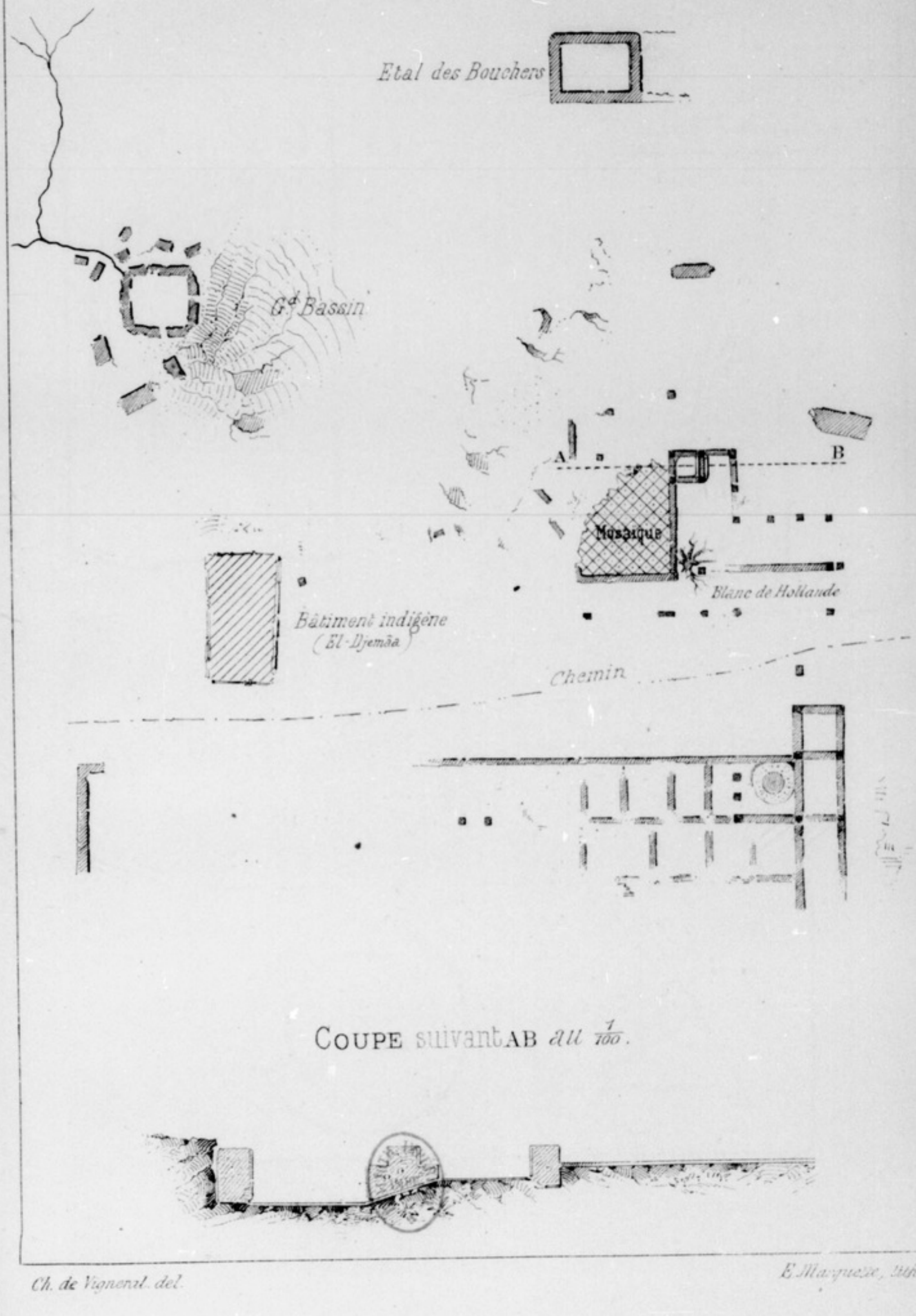


Ravinements qui ont enlevé toute cette face

C. de Vigneral del. *E. Marquette lith.*

DJEMAAT-ES-SAHRIDJ.

PLAN des ruines du marché *à l'echelle de 0,02 pour 1 mètre.*



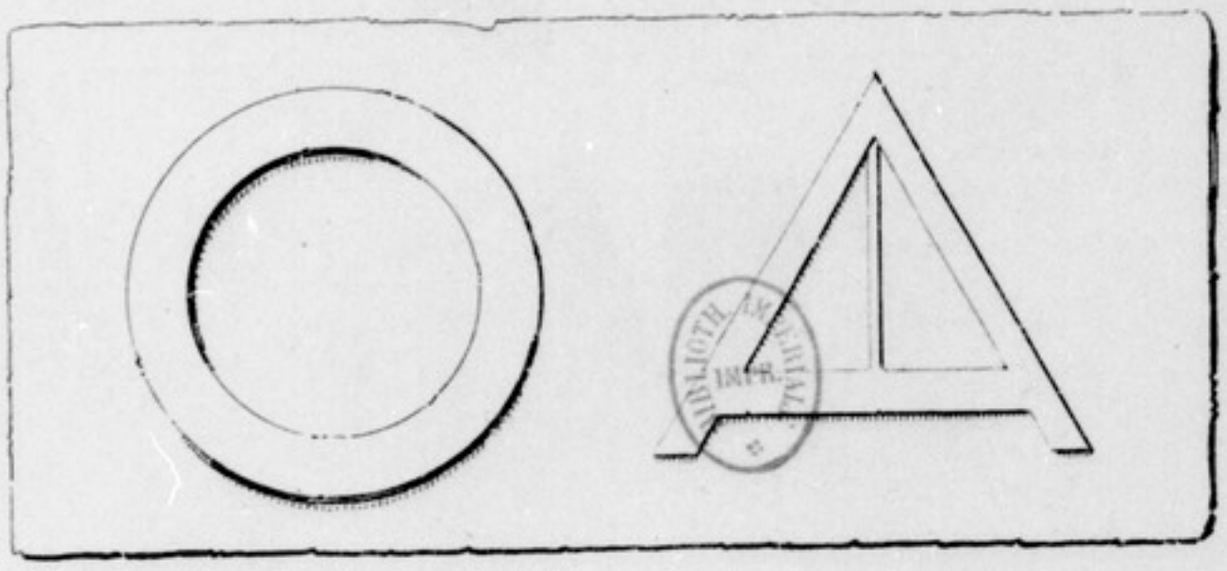
COUPE suivant AB *au* $\frac{1}{100}$.

Ch. de Vigneral. del. *E. Marquese, lith.*

Djemaat-es-Sahridj

Pierres tombales trouvées dans le jardin de figuiers
au Sud-Ouest du Souk.

Gros bloc employé a la reconstruction Kabyle
du grand bassin.



C. de Vigneral, del.

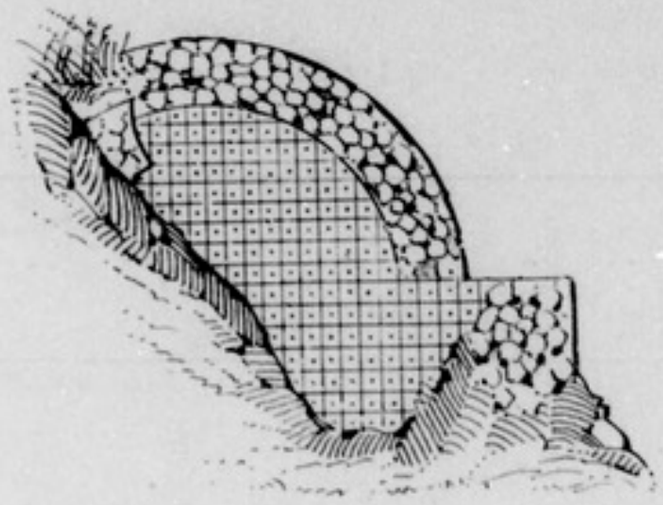
E Marquette lit

DJEMAAT-ES-SAHRIDJ

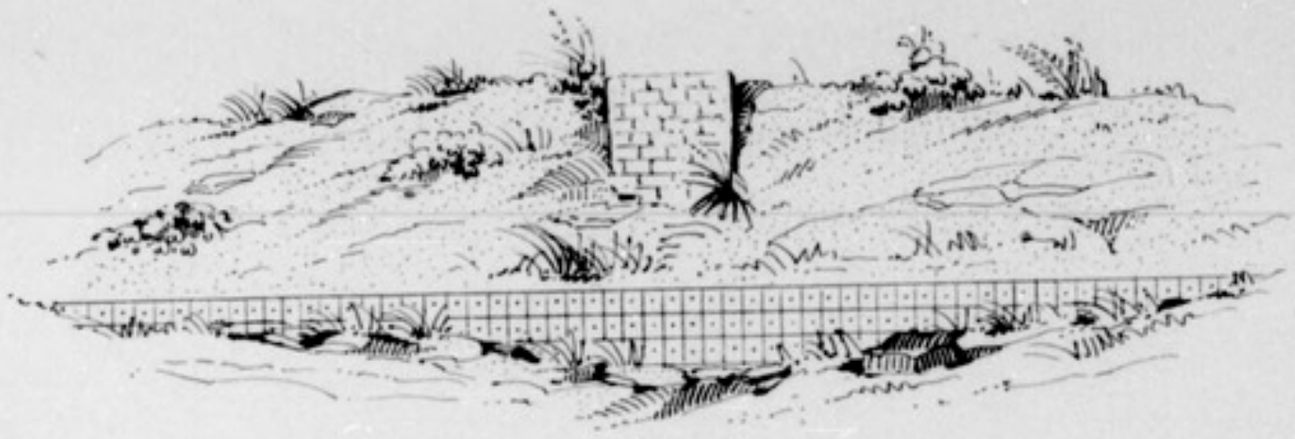
Azemmour-Oumecheddal

Profil avant la fouille

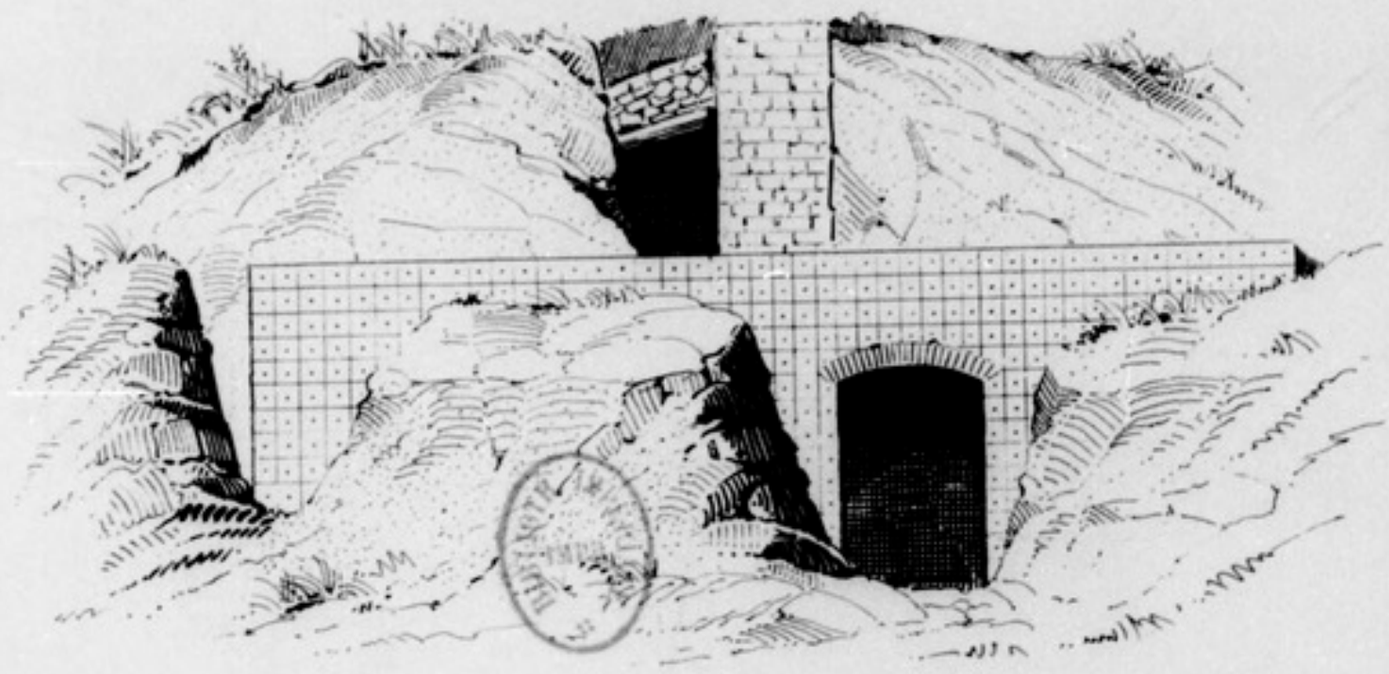
Profil après la fouille



Elévation avant la fouille.



Elévation après la fouille.



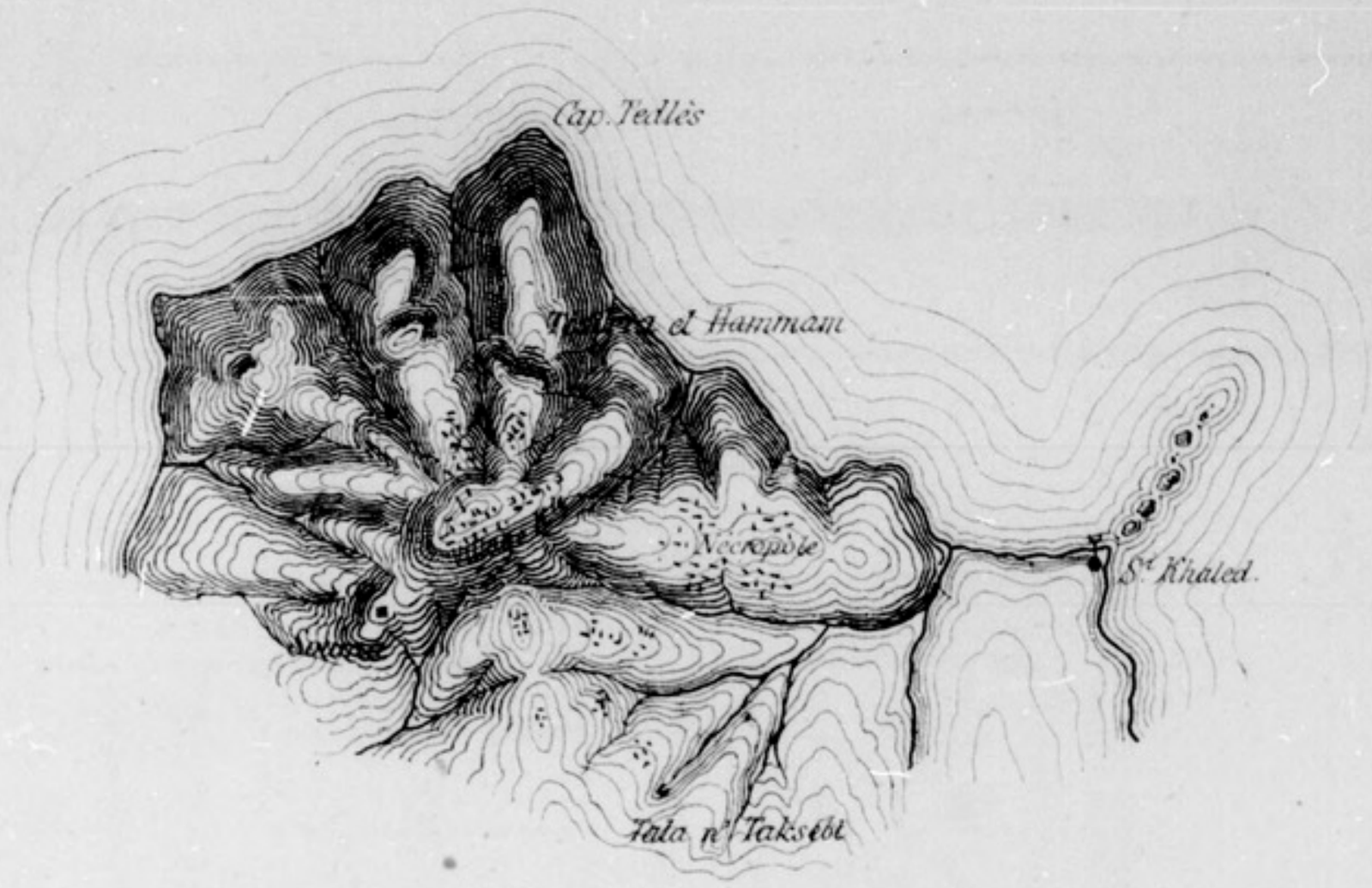
Echelle de $\frac{1}{1000}$.

C. de Vigneral. del.

E. Marquette lith.

Fig. 1. TAKSEBT (Iflissen el Lebahar)

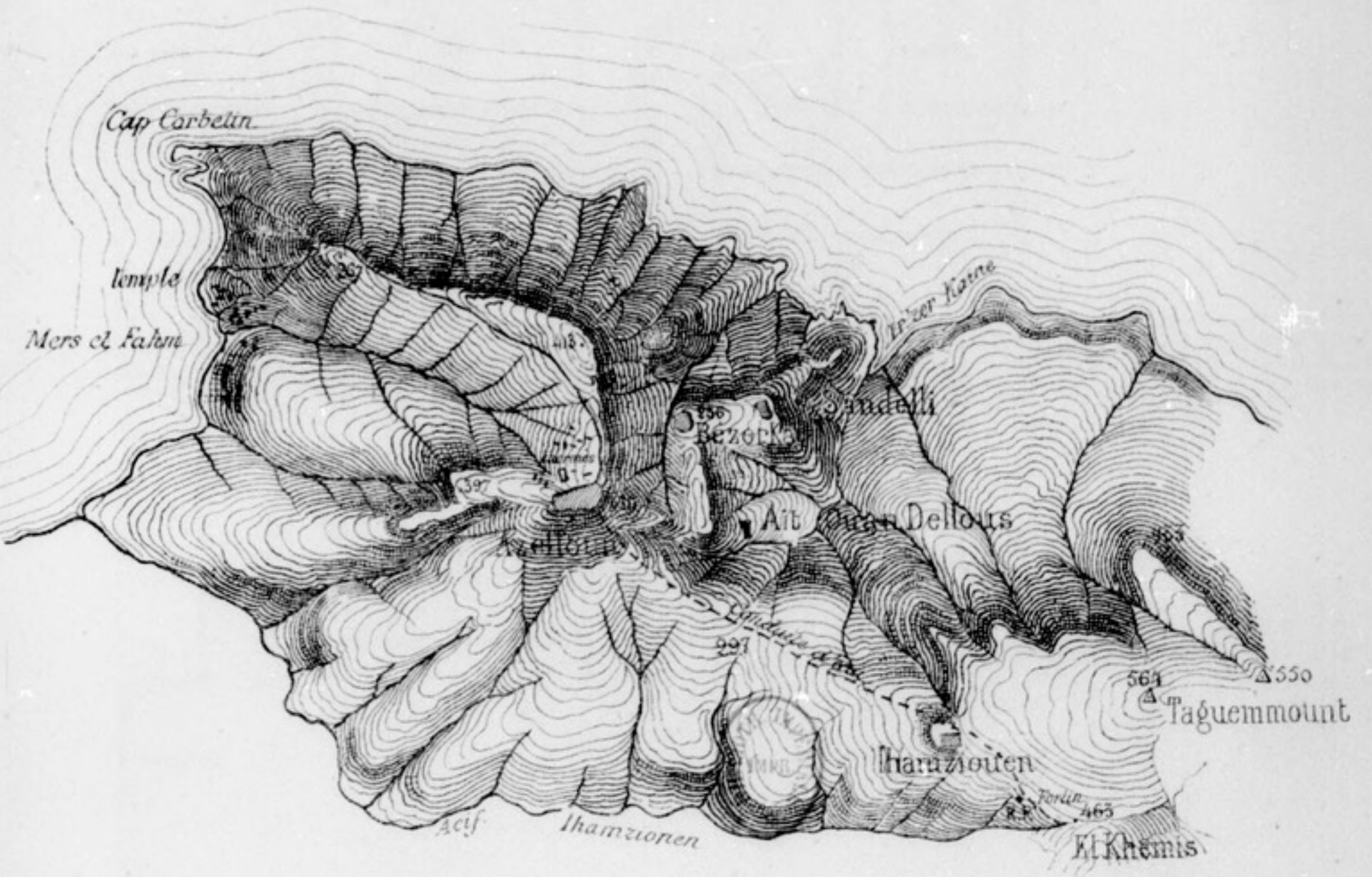
Levé a vue au $\frac{1}{25.000}$.



[Fig. 2. AZEFFOUN.]

Croquis d'ensemble au $\frac{1}{50.000}$.

d'après le levé de Mr le Capitaine d'Etat Major Titre.



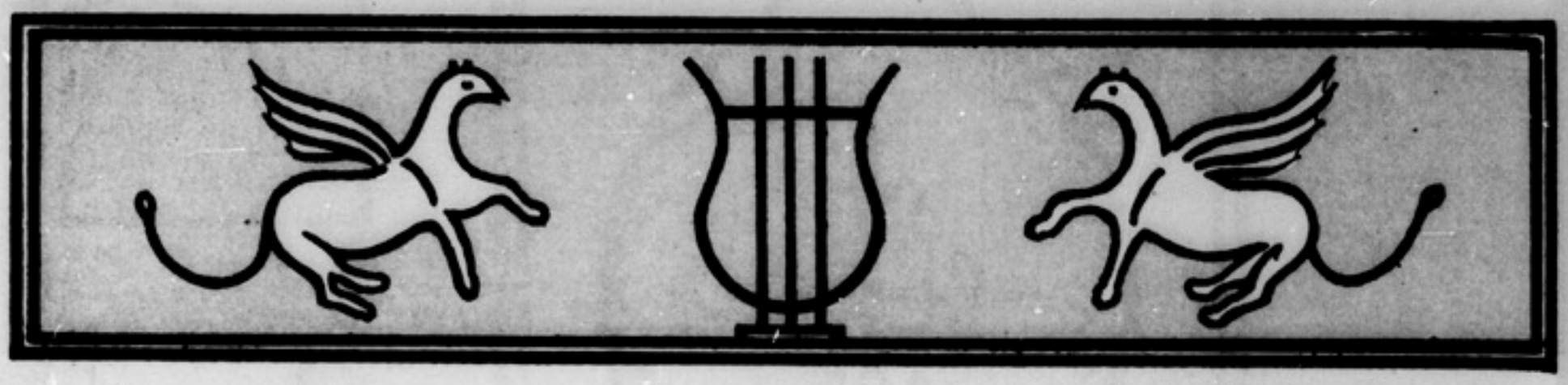
de l'ingénieur del.

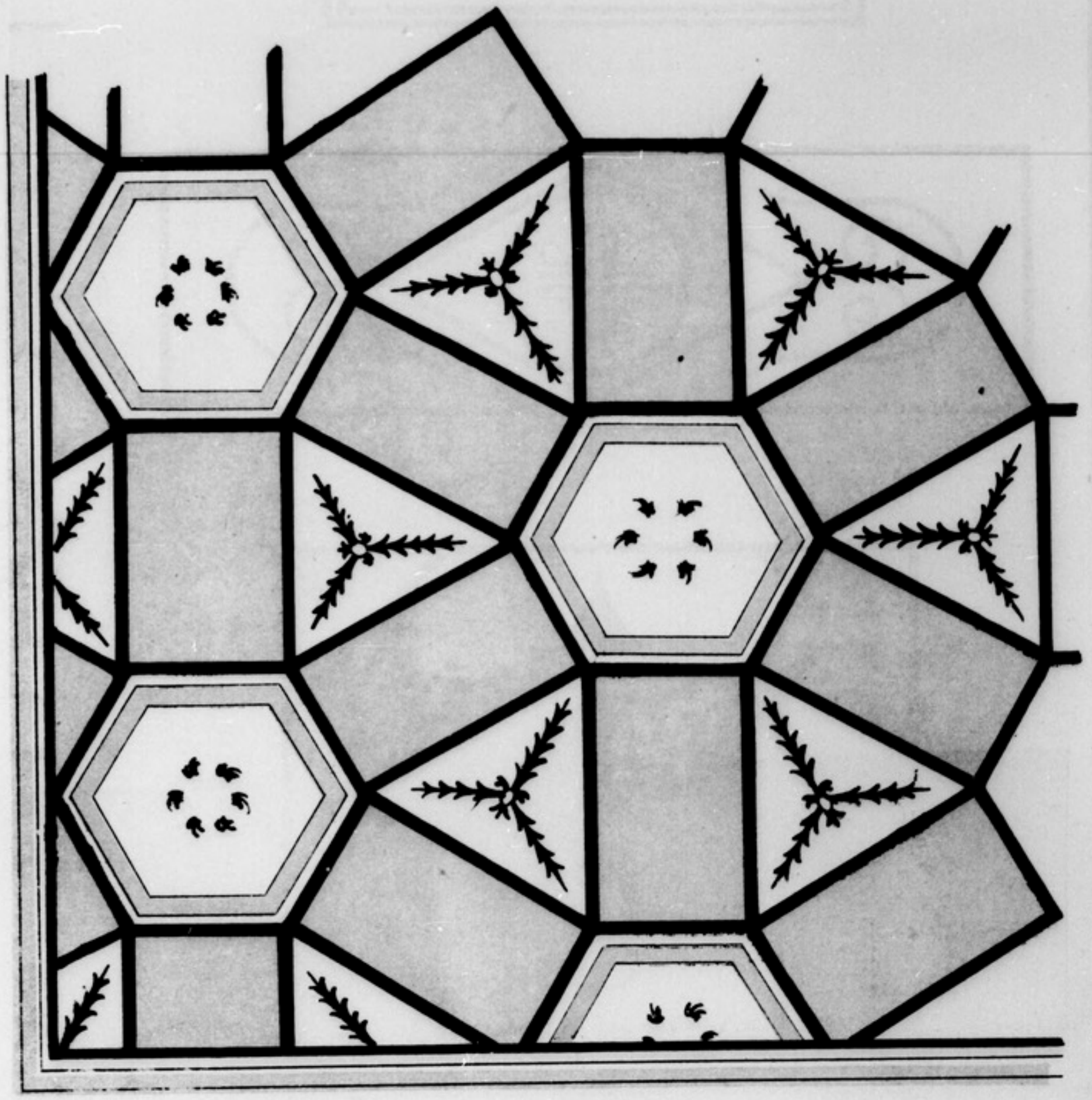
E. Marquette lith.

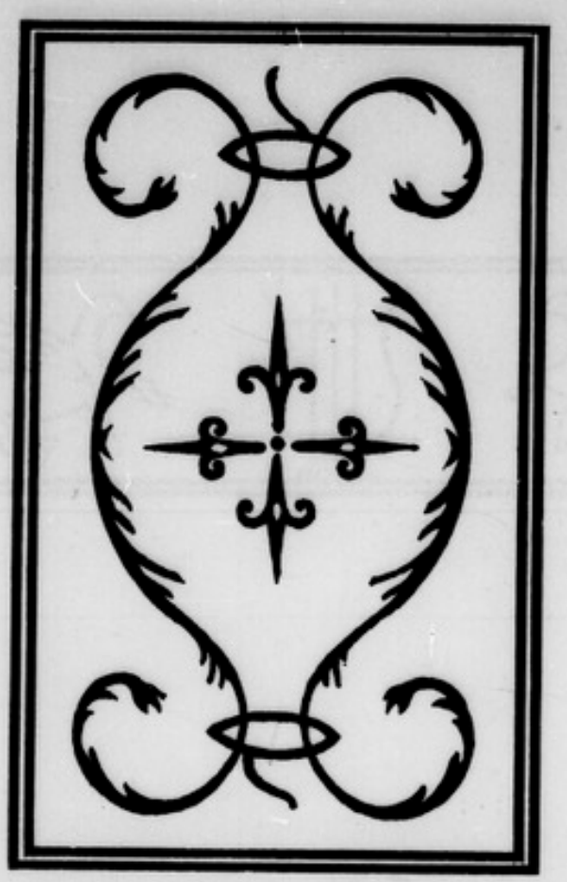
Mosaïques du Temple d'Azeffoun.

(à Mers-el-Fahm.)

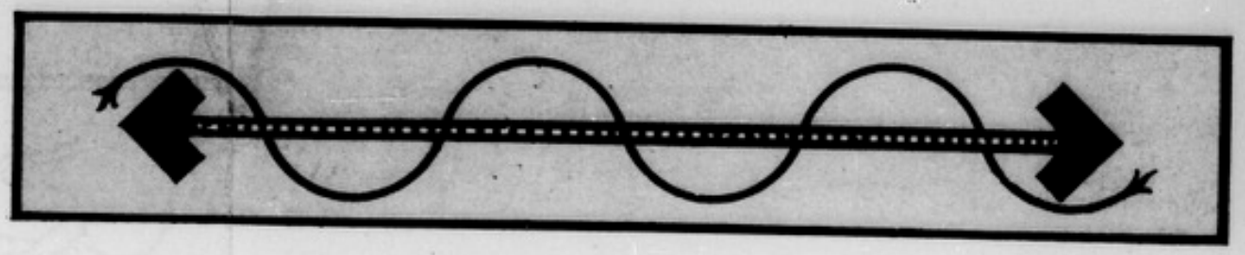
Echelle de 0,20 par mètre.

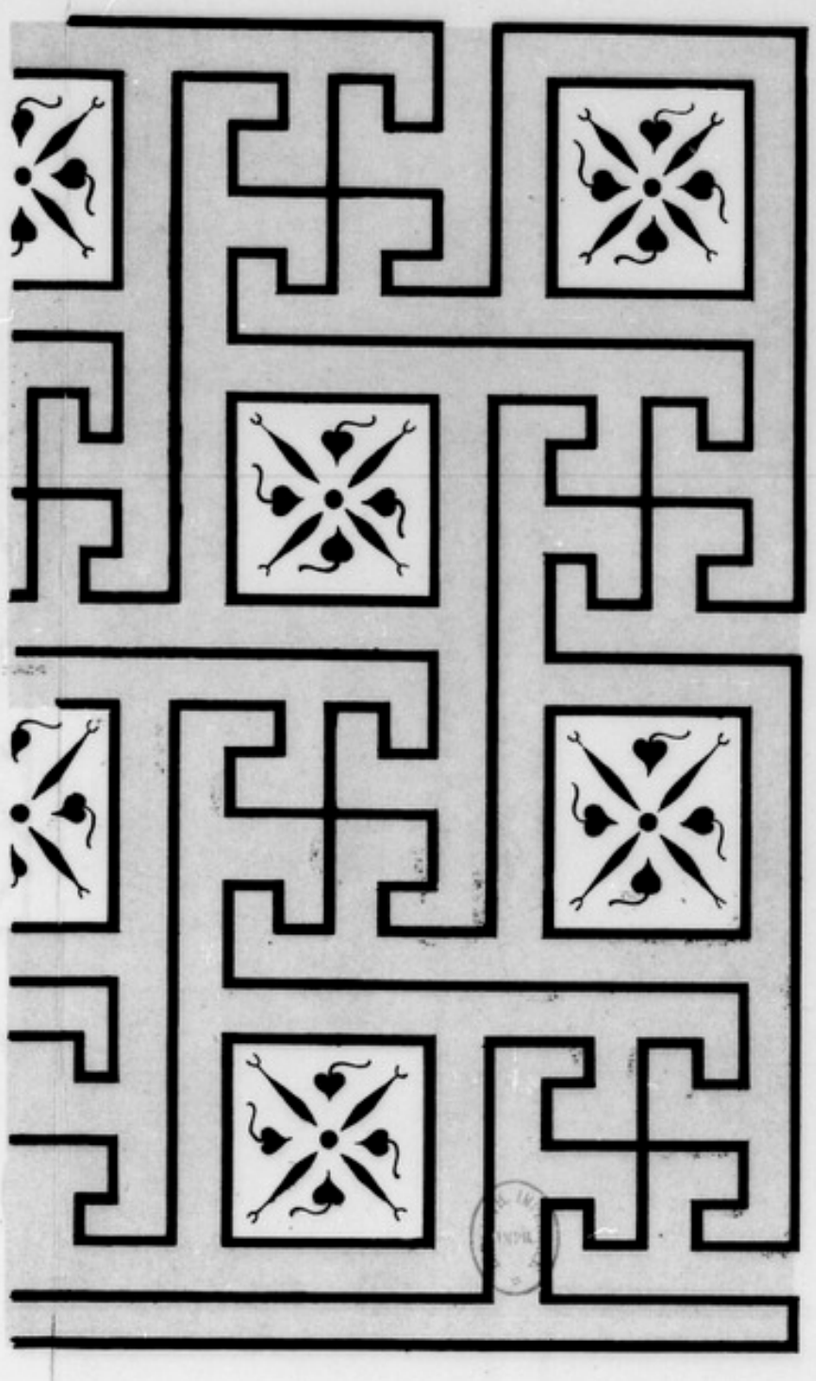


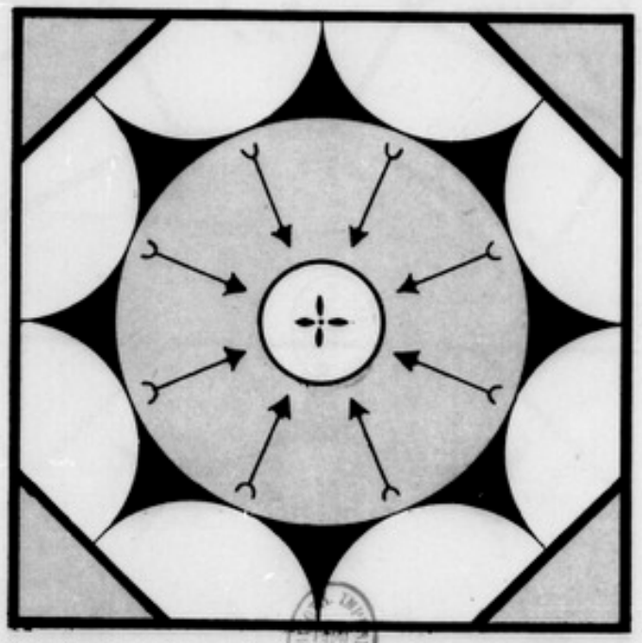




0.10 par mètre.

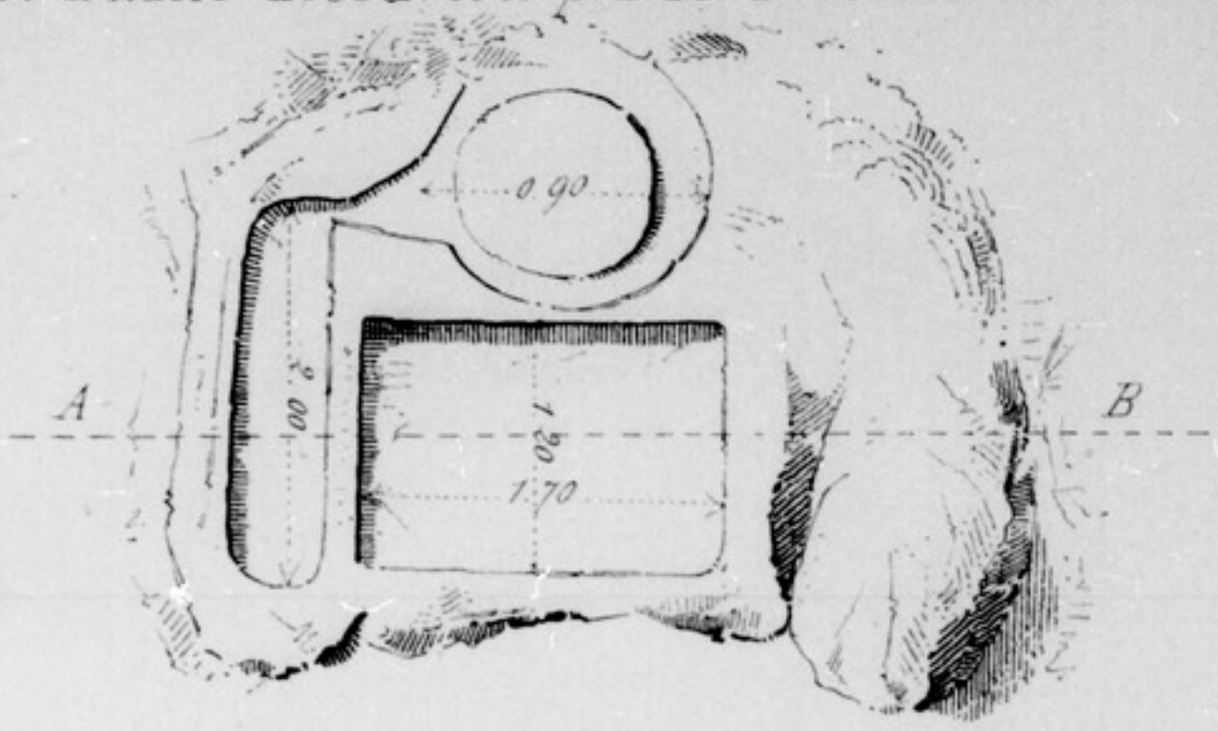




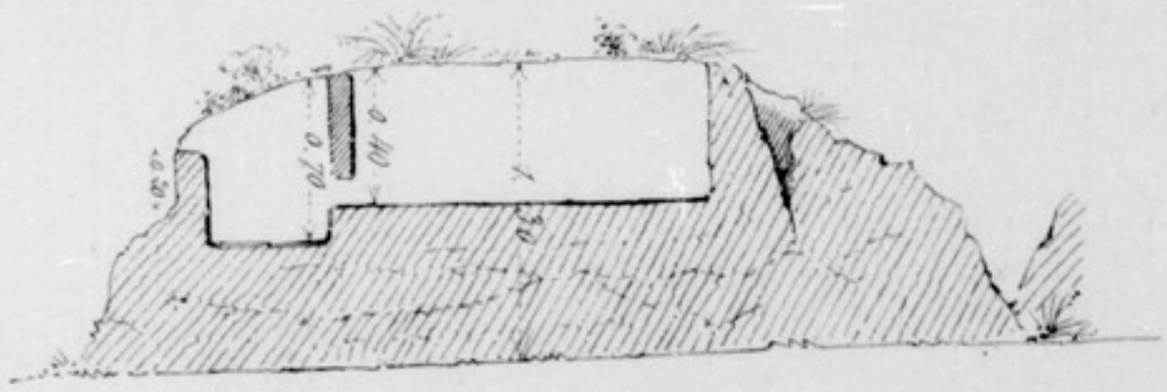


(Fig. 1) TIFRIT-N'AÏT-EL-HADJ. (Ait FliK)

Presse à huile découverte par M.r Toustain en 9.bre 1856.

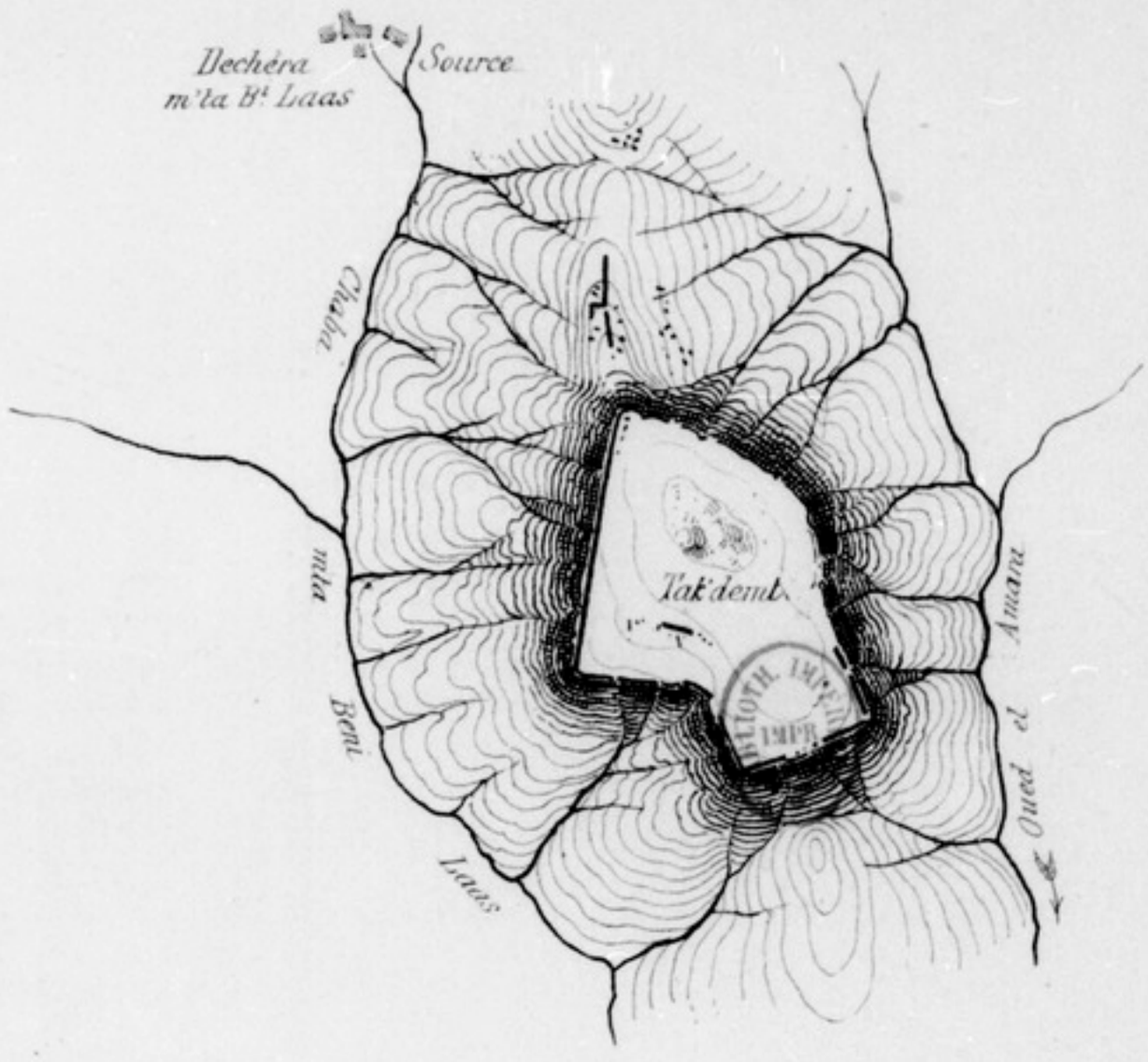


Coupe suivant *AB*.



(Fig. 2) TAK'DEMT (Aït Khalfoun)

Croquis à $\frac{1}{1000.e}$.

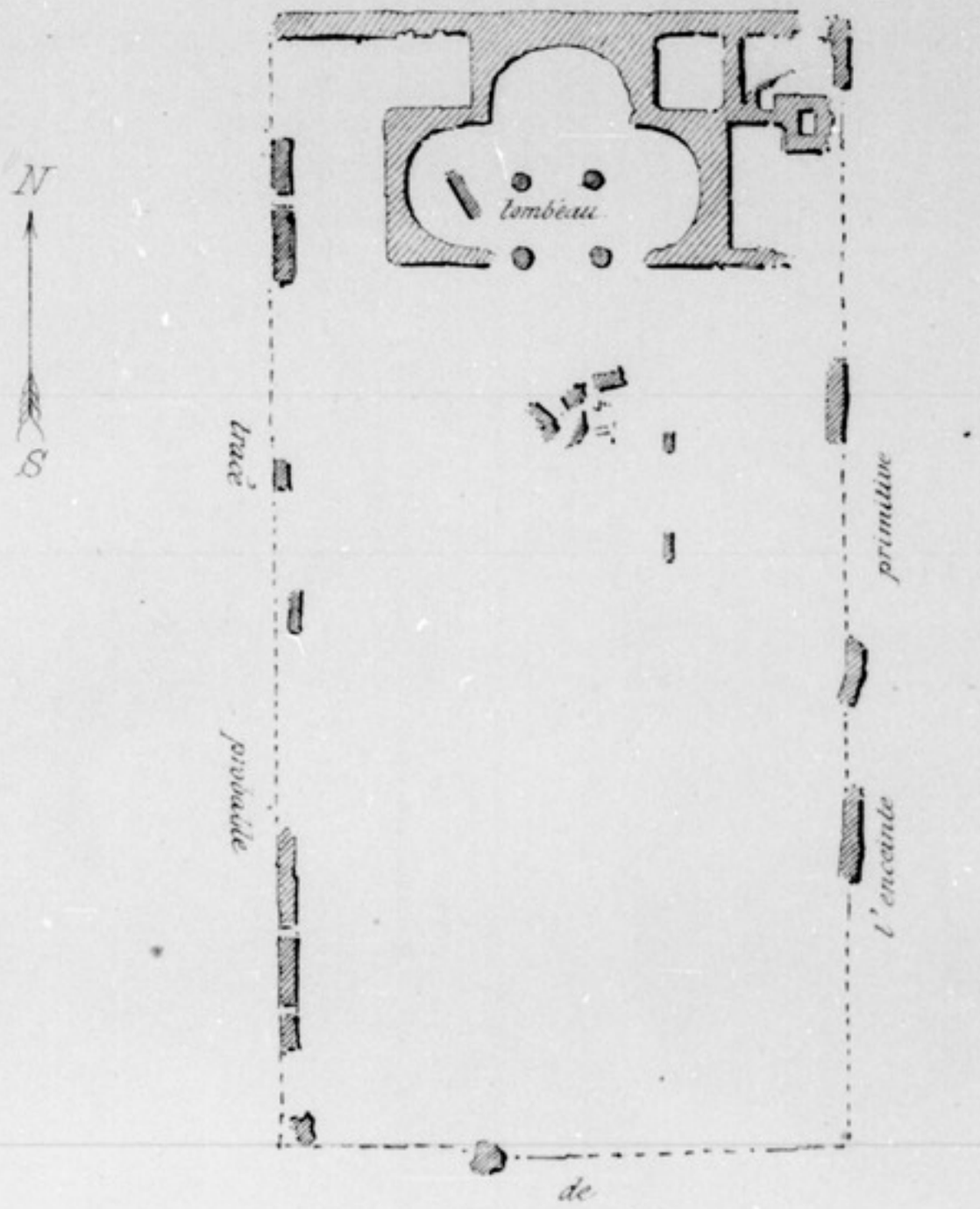


de Vigneral del.

E Marquette. del.

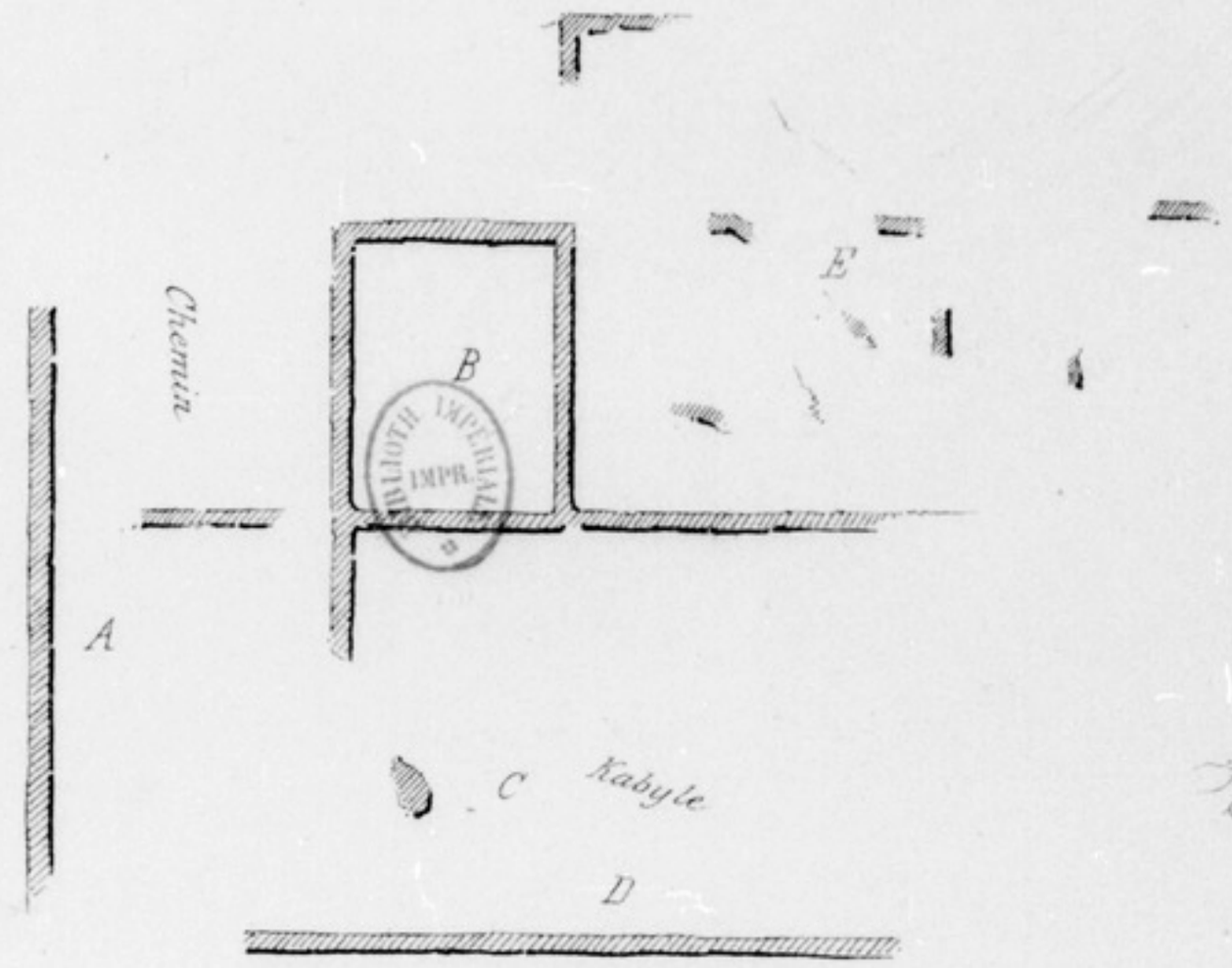
(Fig. 1) AGUEMMOUN OUBEKKAR (*Aït Iraten.*)

Croquis à 0,002 p.r mètre.



(Fig. 2) TIR'ERMIN. (*Aït-Iraten.*)

à 0,002 pour mètre.



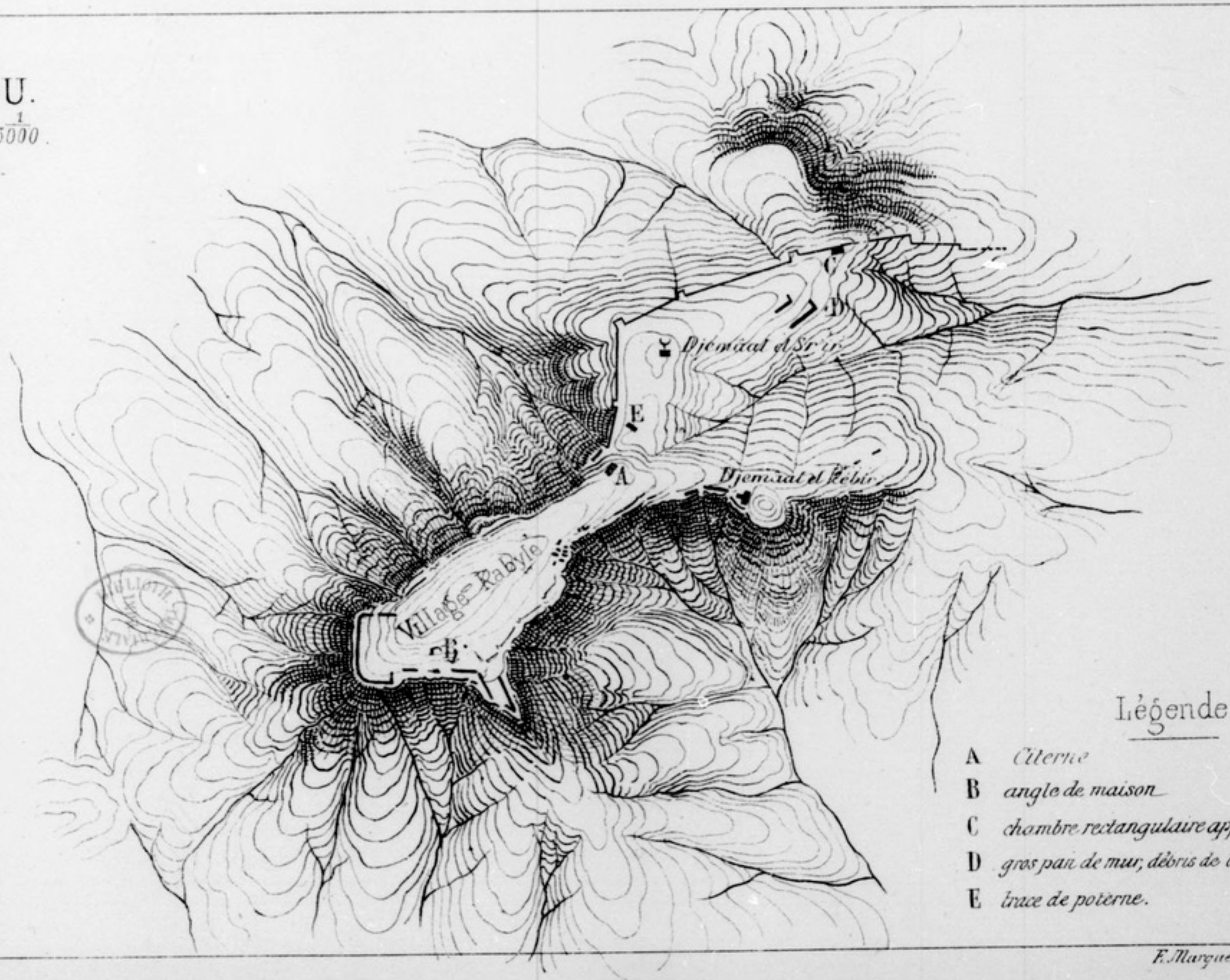
BIBLIOTH. IMPERIALE IMPR.

L. de Vigneral del.

F. Marguette, lith.

Koukou.

Levé à vue à $\frac{1}{5000}$.



Légende.

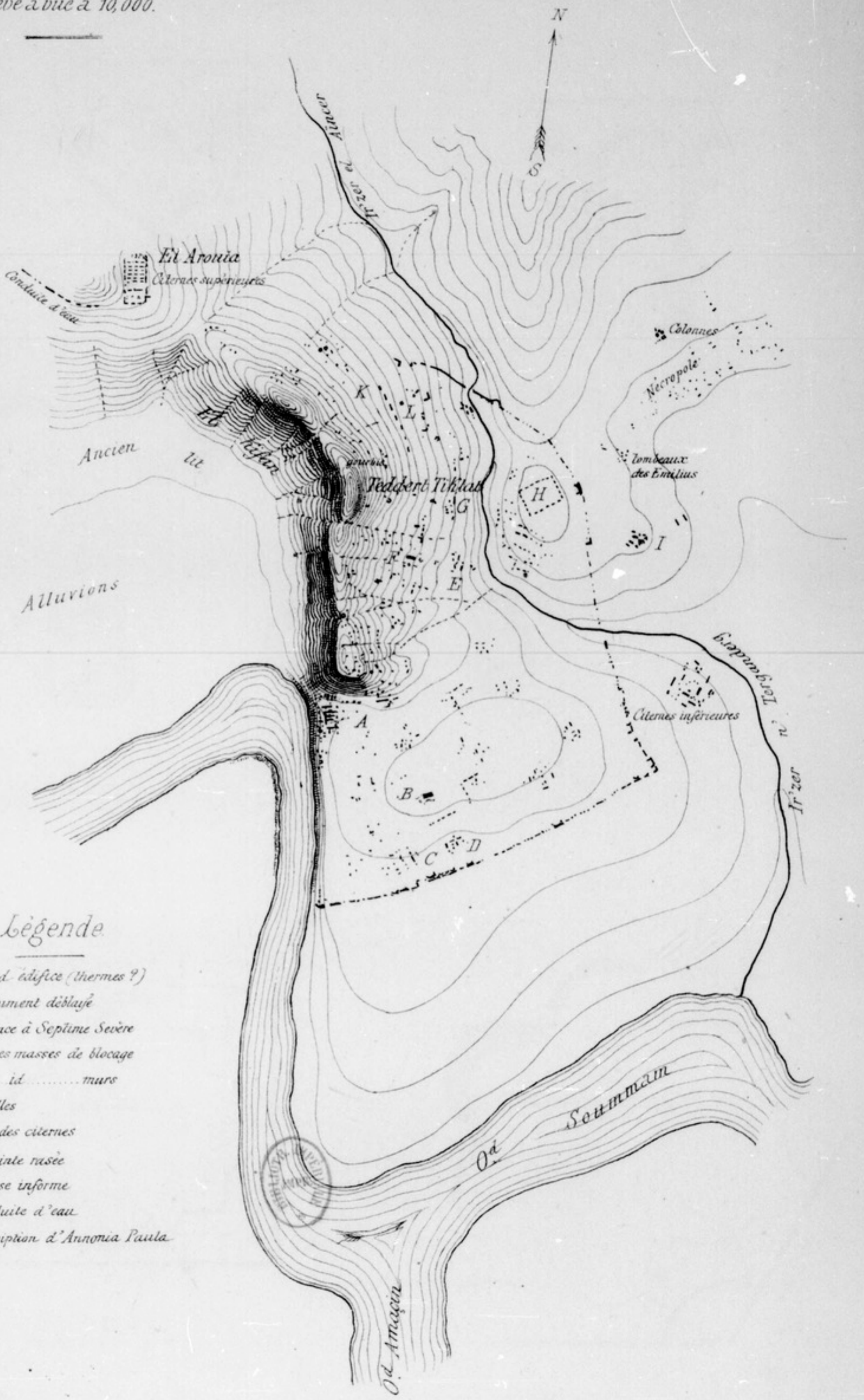
A *Citerne*
B *angle de maison*
C *chambre rectangulaire appuyée au mur*
D *gros pan de mur, débris de l'enceinte(?)*
E *trace de poterne.*

C. de Vigneral. del.

F. Marguette, lith.

TIKLAT

Levé à vue à $\frac{1}{10,000}$.



Légende

A Grand édifice (thermes ?)
B Monument déblayé
C Dédicace à Septime Sevère
D Grosses masses de blocage
E ..... id ..... murs
F Fouilles
G grandes citernes
H Enceinte rasée
I Masse informe
K Conduite d'eau
L Inscription d'Annonia Paula

Tiklat

(Fig 1) *Fragment de chapiteau (Nécropole)*

Bougie (Fig. IX)

Fig. II.

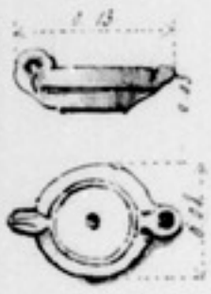


Fig. III.

Fig. IV.

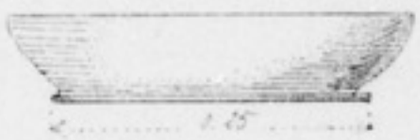


Fig. V.

Fig. VI.

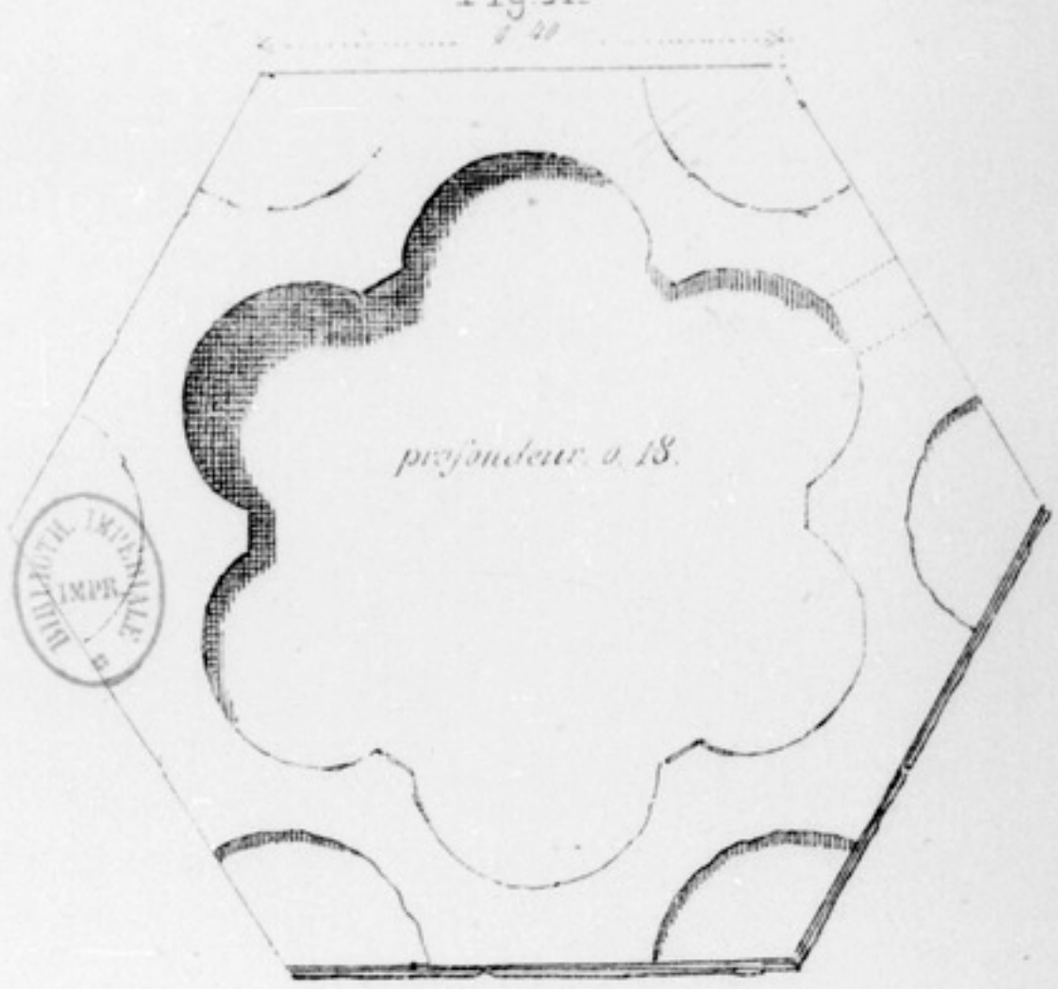
Fig. VII.

Fig. VIII.

Bougie.

Fig X.

Fig XI



Echelle de $\frac{1}{10}^{e}$

C. de Vigneral del.

E. Marquerie, lith.